



HAL
open science

Fondement du projet urbain : processus et enjeux

René Tabouret

► To cite this version:

René Tabouret. Fondement du projet urbain : processus et enjeux. [Rapport de recherche] 648/90, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et de la mer / Bureau de la recherche architecturale (BRA); Ecole nationale supérieure d'architecture de Strasbourg / Groupe recherche et expérimentation en maîtrise d'œuvre urbaine (REMU). 1989. hal-01908909

HAL Id: hal-01908909

<https://hal.science/hal-01908909>

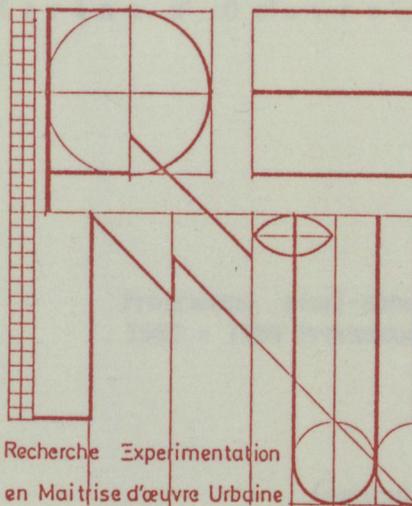
Submitted on 30 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

648-1

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 19890

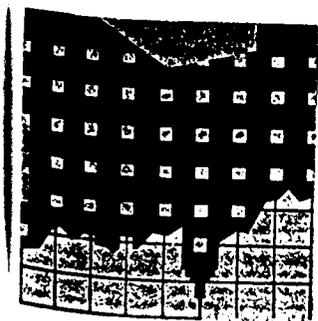


Recherche Experimentation
en Maîtrise d'œuvre Urbaine
Ecole d'Architecture de Strasbourg

FONDEMENT DU PROJET URBAIN:
processus et enjeux.

R. Tabouret





ECOLE D'ARCHITECTURE DE STRASBOURG
Groupe Recherche et Expérimentation
en Maîtrise d'Oeuvre Urbaine. R E M U

Programme pluri-annuel de recherche
1987 - 1989 Processus du Projet Urbain

fascicule 1.

FONDEMENT DU PROJET URBAIN:
processus et enjeux.

René Tabouret

Subvention du Ministère de l'Équipement,
du Logement, des Transports et de la Mer
Direction de l'Architecture et de l'Urbanisme
Sous-Direction de l'Enseignement et des Professions
Bureau de la Recherche Architecturale

1989

fondements

du projet urbain

processus
& enjeux

«... le problème de la mobilité des chercheurs,
de leur capacité de passer de l'étude à la recherche (et vice-versa),
sans pour autant confondre les genres,
devient un problème crucial ;
Il faut attacher la plus grande importance à ces praticiens
impliqués dans des positions locales
et capables à certains moments de leur vie,
de produire, par leur faculté de circulation entre des expériences
et leur capacité de distanciation, des rudiments d'universalité
(de la théorie à moyenne portée)...
... ceux-la que l'on pourrait qualifier de *passseurs*.
J'entends par là des gens capables,
sans pour autant télescoper les genres,
de circuler entre étude opérationnelle et approche critique,
entre éléments singuliers et éléments universalisants
de la réalité qu'ils étudient.»

M. Marié
Savoir et Politiques
Note de travail
89

le rapport théorie/pratique avertissement

Faits pris au filet d'une observation avec ses présupposés, d'un discours métaphorique, de représentations figuratives, puis confrontés à des ensembles conceptuels existants : c'est le point de départ de toute réflexion scientifique. Ou ces concepts seront validés, enrichis, parfois réarticulés, ou leur manque à "expliquer" les phénomènes suscitera d'autres modes de conceptualisation. La recherche est faite de ces rebonds ; les critères de scientificité s'affinent (pertinence des observations et des modèles, cohérence de l'abstraction, élégance de la théorie, falsifiabilité...) mais jamais n'est perdue de vue la vérification par le réel, la prédictivité de la théorie dans un certain domaine de validité (in situ ou en reconstruction expérimentale).

La réflexion technique, qu'on assimile à tort à la science appliquée, a une autre visée : l'efficacité opérative, forme très biaisée de la prédictivité. Là aussi des modes de conceptualisation sont sollicités, mais pour construire avec du réel un ensemble artificiel fini, délimité (c'est-à-dire capable de réguler ses échanges avec le milieu) et finalisé ("performant" quant à la production d'objets ou au contrôle de processus).

Une recherche sur l'action tendant à gouverner la transformation des villes ne peut s'inscrire dans l'une ou l'autre de ces démarches. L'extrême complexité hétérogène du réel pris en charge n'a pas à être réduite ; elle sera retenue comme fond pour la mise en forme de la réalité qui privilégie certains aspects. Les modes de conceptualisation alors mis en oeuvre sont liés à la transformation envisagée de cette réalité, le projet. Celui-ci n'est pas prédictif, il est pré-vision et engagement ; sa réalisation n'affecte pas seulement la réalité objet initial du projet, mais elle s'inscrit dans la complexité d'une situation où ses effets humains ne relèvent pas tous de savoirs probabilistes. Comme toute action concernant notre existence au monde, aux autres, à l'histoire, elle est problématique. Ni scientifique, ni technique, c'est-à-dire privé des modes de vérification habituels, on a ici affaire à un autre rapport théorie/pratique, que notre recherche tentera de définir en mettant l'accent sur la bonne articulation des différents concepts et sur les limites, posées par leur emploi, à la construction de la réalité faisant l'objet du projet.

Ce texte doit beaucoup à la culture urbanistique de C. Bachofen et à notre coopération permanente, ainsi qu'à ma collaboration avec P. Revault en matière de processus de projetage et avec P. Bouché et M. Bouchier en matière de figuration.

Il fait suite aux deux sessions de Séminaire tenues à Sion (1987) et Pelvoux (1988) et à plusieurs confrontations auxquelles ont activement participé B. Woehl et N. Bachofen, sociologues, I. Buraglio, I. Mallet et P. Bouché, architectes.

S'agissant de rendre compte d'une élaboration liée à une suite d'expériences, les exemples retenus sont tous pris dans la pratique de notre groupe.

Les horx-textes sont dûs à P. Bouché, la présentation de ce document est dûe à V. Nickerl et S. Pelletier.

Bibliographie et planches hors-texte

Nous avons allégé le texte des références bibliographiques multiples mais systématiquement indiqué les noms des auteurs dont nous évoquons les travaux. Leurs positions se trouvent dans les publications suivantes :

- 1 C. Bachofen, R. Tabouret : La maîtrise d'oeuvre urbaine. Ecole d'Architecture de Strasbourg. 1985
- 2 Formes Urbaines. *Villes en Parallèle* n° 12-13. Nov. 88 (notamment les textes de P. Genestier et M. Roncayolo).
- 3 A. Lévy : Contribution au Projet Urbain. Problématique et pratiques. Ecole d'Architecture. Université de Genève. sd
- 4 D. Mangin, P. Panerai : Le Temps de la Ville. 1988.
- 5 L. Nono : Recueil de textes. Festival d'Automne Paris 1987. Contrechamps.
- 6 P. Panerai, J.-C. Depaule, M. Demorgon, M. Veyrenche : Eléments d'analyse urbaine. A.A.M., 1980.
- 7 Projets pour l'est de Paris, *Paris-Projet*. 1988.
- 8 C. Rowe, F. Koetter : Collage City, Cambridge USA. M.I.T. Press. s.d.
- 9 SIAC III. La manzana como idea de Ciudad. Elementos teoricos y propuestas para Barcelona (175 p.). 2 c ediciones. Barcelona. 1982.

Les planches hors-texte sont tirées des publications du REMU, sauf les illustrations concernant Barcelone, Milan et Naples qui sont extraites de "La Manzana como idea de Ciudad". Ediciones 2c.

- 2 Avertissement - le rapport théorie/pratique
- 3 Signatures, bibliographie et planches hors-texte
- 4 Sommaire
- 5 Plutôt qu'une réponse, une mise en question(s)

RECIT D'UNE ELABORATION EN COURS

1ère partie 1986-88

- 7 Esquisse initiale d'une fonction intermédiaire, le Projet Urbain
- 8 Identification du Projet Urbain comme démarche de référence
- 9 Le recours au passé
- 11 Les effets de la forme
- 12 Appropriation des lieux ; adhésion au projet
- 13 ...du jeu obscur des représentations
- 14 Situations de projet. Confrontation avec les acteurs
 - retour à Belfort ; les enjeux d'une exposition
 - retour sur Naples ; pour une stratégie de la transformation
 - Mulhouse-process - année 01
- 18 Projets d'école
- 19 Point de passage : la Ville, complexe objet de notre attention
- 20 **D'une nouvelle approche de la transformation urbaine**

RECIT D'UNE ELABORATION EN COURS

2ème partie 1988-89

- 24 La Centralité en question
- 26 Culture industrielle/culture urbaine
- 27 Portée opérationnelle du Projet Urbain
 - . projet léger pour questionnement large
 - . projet - définition d'un patrimoine urbain
 - . projet sur un quartier : Strasbourg Gare
 - . projet de recomposition d'une partie de ville : St-Denis Sud
- 34 Projet urbain et politique urbaine
- 36 **Face à la diversité du Projet Urbain, une démarche de référence**

DISPOSITIF CONCEPTUEL DU PROJET URBAIN

concepts généraux

- 39 Pertinence projectuelle des concepts
- 40 Morphologie de l'espace construit : organisations spatiales et formes visibles
- 41 Deux échelles territoriales de conceptualisation
 - . formation urbaine localisée
 - . territoire urbain
- 43 **Processus/morphologie, concepts de base**
- 45 Multiplicité du regard
- 47 Echelles et découpages
- 48 Espace urbain en transformation et projet
- 50 Espace public / convention
- 51 **Questions restant ouvertes - l'acquis du projet urbain**

Michele Bertaglia

PROMETEO-CONVERSATION ENTRE LUIGI NONO ET MASSIMO CACCIARI

CACCIARI. Écoute-Silence-Possible... Sans vouloir réduire à une formule diachronique ton travail des dix dernières années, il me semble, mon cher Gigi, que ces trois mots pourraient permettre de cerner cette constellation problématique où se joue le sens même de la recherche actuelle. Par ailleurs, les thèmes généraux dans lesquels s'inscrit aussi notre collaboration pour le *Prometeo* touchent au rapport musique-texte, musique-espace...

Tout d'abord, j'ai l'impression que tes efforts visent récemment à susciter une sorte d'*epoché*, de *suspension du jugement*, et ce précisément vis-à-vis de l'élément qui semble le moins questionnable de l'expérience musicale, à savoir la position de l'écoute.

Cet *epoché* suggère que ce qui semble appartenir *a priori* au langage musical (la dimension de l'écoute) est en réalité à redécouvrir de A à Z. On dirait en quelque sorte que tu soulignes l'urgence d'un *retour à l'écoute*.

On pourrait alors se poser la question suivante: qu'est-ce qui a donc usé l'écoute à l'intérieur de sa propre dimension, qui est musicale? Comment pourrait-on repenser l'écoute - c'est cela: non pas «savoir», mais penser l'écoute - hors d'une tradition qui en a comporté l'usure?

NONO. Pour moi, compte avant tout la différence entre la pensée et la praxis qui disent «écoute!» et la pensée et la praxis qui disent «crois!»...

Luigi Nono. (p. 132)

plutôt qu'une réponse, une mise en question(s)

Trop souvent un nouvel édifice est saisi "isolé", dans son "objectivité ambiguë", tenant à la fois d'un produit parmi d'autres et de l'oeuvre unique sur laquelle le regard se porte comme sur une ruine toute neuve, en oubliant les raisons de cet investissement, la situation à laquelle il répond, sa raison d'être, la raison même de son être, tel, ici, maintenant. Or, une oeuvre d'art elle-même, dans son achèvement et sa permanence, nous renvoie à la sensibilité et à la technique de l'auteur, à la culture qu'il met en jeu, à la société qui a réuni les conditions d'une telle création ; et notre émotion en est redoublée. A notre époque d'ailleurs, sa portée ne tient plus tant à la manifestation d'un ordre reconnu de tous, mais plutôt à la profondeur avec laquelle chacun s'en trouve interpellé. Après Auschwitz et Hiroshima, après les certitudes imaginaires ou dogmatiques du racisme colonialiste ou des idéologies d'un nouvel ordre totalitaire, l'art s'indigne mais surtout déstabilise, interpelle, provoque chacun à la responsabilité de créer sa propre écoute et sa réponse. Peut-on dans le même temps remettre notre sort aux schémas d'ingénieurs sans inquiétude, au délire de stratèges persuadés des mécanismes de la dissuasion, à l'inconséquence d'experts oscillant entre la prédictivité de modèles sophistiqués et l'économie du laisser-(tout se)—faire. Les villes échappent globalement à de tels savoirs/pouvoirs, —les modèles se sont dévalorisés à la file—, mais c'est pour être offertes par morceaux à des entreprises politiques ou entrepreneuriales, fractionnaires et immédiates dont le produit sera jugé comme "oeuvre achevée"... d'un architecte. A l'opposé, nous croyons à la possibilité du Projet Urbain, en réponse à sa nécessité du fait des mutations qui intéressent modes de vie, de production et de consommation, du fait de la mondialisation des productions et des échanges matériels et culturels, ... du fait aussi des crises et des avènements incertains qui, à défaut d'offrir une "arrivée garantie", appellent un travail d'orientation et de projet. Au lieu de la ville idéale, on se soucie de la transformation des cités existantes et de maintenir leur plasticité. Au lieu d'en fournir un modèle, on affiche des orientations (discutables) pour la gestion de l'espace urbain en transformation, et on propose un processus créatif permettant le projet et l'action. Le Projet Urbain, dans une telle situation, ne peut être considéré comme oeuvre achevée, mais plutôt comme de l'ouvrage —ce qui soutient tout autant sa dimension de *création*— de l'ouvrage toujours en cours.

Notre approche de l'objet du Projet Urbain, de ses enjeux, de son instrumentation, ne vise pas non plus l'achèvement. Le Projet Urbain lui-même s'affirme et se diversifie dans le même temps que nous en élaborons une conceptualisation ; mais surtout, à l'exemple de l'oeuvre d'art actuelle, nous voulons que le compte-rendu de ce travail suscite l'interrogation du lecteur et son implication. Il comportera ainsi deux parties :

- un *récit* de l'élaboration théorique à travers des questionnements renouvelés, l'itinéraire d'une réflexion confrontée aux diverses expériences de l'équipe.
- un *tableau* de cette conceptualisation qui témoigne, à son étape actuelle, d'un savoir-travailler le projet.

fondements
du projet urbain

RECIT D'UNE ELABORATION EN COURS

1ère partie : 1986 - 88

esquisse initiale d'une fonction intermédiaire, le projet urbain

Dans une précédente recherche, nous avons porté l'accent sur le Projet Urbain comme champ de pratiques nouvelles suscitées par les situations urbaines des années 75, retenant les critiques de l'urbanisme lié à la planification centrale et à la production de masse du logement, et s'appropriant des savoirs (composition, montages, stratégie) ébauchés dans les premières ZAC. Le Projet Urbain était alors désigné en creux, entre la qualification de l'espace-à-construire (par les infrastructures et les spécifications réglementaires) et celle de l'espace construit sur programmes (par des investisseurs ayant leurs propres objectifs). A ces deux niveaux de qualification correspondaient respectivement la valorisation des sols anticipant la rente foncière à venir, et la création de valeur immobilière marchande. Le Projet Urbain articulant ces deux niveaux est le lieu où l'investissement public annoncé crée une valorisation différentielle (accessibilité, promesse de développement conjoint des fonctions urbaines susceptibles d'accompagner les programmes résidentiels et autres) ; il peut ainsi "intéresser" les investisseurs publics ou privés. Projet de forme sur une partie de ville, il se trouve alors doublement justifié : afin que les programmes particuliers puissent réaliser la valeur marchande espérée, il faut réussir "la forme urbaine" ; ce service rendu à l'économie (production d'un profit patrimonial et rentabilité des activités appelées sur le site) doit en retour, grâce au bon plan, profiter à la collectivité sur le moyen-terme. Dès lors que le Projet Urbain articule plusieurs échelles spatiales et temporelles, la collectivité, confrontée aux investisseurs privés ou publics, est aussi confrontée à la question de son devenir ; le Projet Urbain est ainsi le lieu d'élaboration de stratégies partagées, dépendant et porteur à la fois d'une valorisation symbolique importante, soit comme projet perspectif proposant des devenirs urbains possibles, soit comme projet préopérationnel désignant un lieu futur et les règles de sa mise en forme.

Son originalité semblait liée à la mise à jour des potentialités morphologiques de transformation de l'espace urbain comme support de production de valeur économique et symbolique.

identification du projet urbain comme démarche de référence

Lorsque le Remu, reprenant ces divers aspects, formule son projet de recherche et entreprend à la fois les études historiques et le séminaire sur les "Fondements du Projet Urbain", un point de vue est clairement réaffirmé : nous refusant à définir le Projet Urbain dans l'à-priori ou dans la référence à une ville idéale, nous avons à désigner le Projet Urbain au sein des pratiques d'urbanisme actuelles. C'est à partir d'expériences concernant différents terrains (opérations réelles ou projets d'école), qu'on entendra dégager une démarche de référence dite "le projet urbain", qui permette de réinterroger les pratiques anciennes et d'interpeller l'activité contemporaine d'urbanisme. Travail à la fois sur la démarche et sur les situations, et sur les modes de conceptualisation qui y sont à l'oeuvre.

Les expériences diversifiées ayant lieu dans les années 80 nous ont alors conduit à mettre l'accent sur trois aspects essentiels :

- il y a, de fait, dans les villes en quête de formes nouvelles de développement, une *autonomie* du Projet Urbain par rapport aux deux niveaux précédemment valorisés : la planification et l'urbanisme réglementaire d'une part, l'opération d'édification d'autre part ;
- la vitalité du Projet Urbain tient à ce que, multipliant les points de vue et les échelles, il peut être le lieu d'une compréhension plus complexe de la ville et d'une négociation entre les acteurs impliqués. Le point de vue à privilégier quant aux fondements du Projet Urbain sera alors celui de *processus* ;
- enfin des doutes font suite aux vues politiquement optimistes qui animaient les premiers champions du Projet Urbain : celui-ci se révélerait impuissant face aux logiques sectorielles qui résultent des structures de décision institutionnelle ou du poids des gros opérateurs (ceux portés par de grands objectifs financiers ou par l'inscription sur le territoire de techniques nouvelles impliquant la grande échelle et les lobbies.) Le Projet Urbain a certes une portée critique (précisément vis-à-vis des déterminismes sectoriels et du fonctionnement de la décision), doit-il renoncer à être *opérationnel* ? sinon, quel est le ressort possible de son efficience ?

Les premières données recueillies dans le cadre de la recherche sur l'urbanisme des années 30 et des années 60 à Strasbourg, les expériences récentes, sont alors abordées à partir de nos positions antérieures, tout en alimentant une réflexion critique sur les notions utilisées, qu'elles soient empruntées à d'autres disciplines ou déjà présentes dans le discours doctrinal de l'urbanisme ("structure" par exemple). Transversalement, deux problèmes sollicitent une attention qui dépasse le simple souci de méthode : celui du recours au passé, celui du "comment" des effets sociaux de la forme bâtie de la ville.

Hier, aujourd'hui, demain... mouvement du réel.

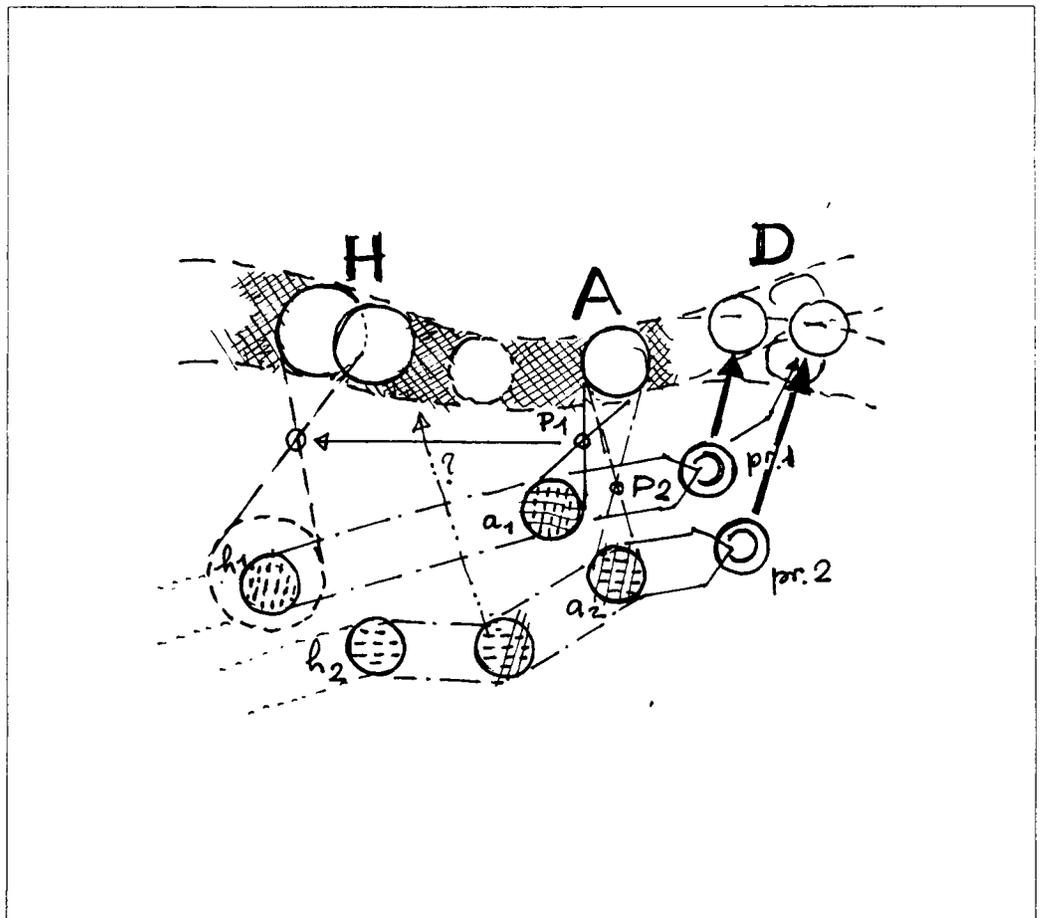
On y saisit la réalité a_1 , "image" du réel dans le champ défini par le point de vue P_1 . Une telle opération, ce même point de vue, sont-ils pertinents dans le passé? Plutôt, à partir de a_1 , "inventer" (trouver) un passé h_1 qui l'ait anticipé. De même, $P_2 \rightarrow a_2 \rightarrow$ "son antécédent" h_2 .

Si le mouvement de h_2 vers a_2 a subi une brisure, voilà de quoi chercher dans le réel des interactions que P_2 avait a priori négligées.

Les transformations de a_1 et a_2 vers le futur peuvent répondre à un "scénario σ " ou à des projets d'intervention. pr_1 , pr_2 , projets, se donnent comme "images" d'un réel dont on cherche à contrôler le mouvement, à partir des précédents "h-a" et des effets attendus d'une création (inscription de formes, déplacement de valeurs).

Anticipation problématisée, à la mesure du caractère réducteur de P_1 et P_2 ... mais aussi du fait que pr_1 et pr_2 ne seront pas sans interagir.

Dans le cadre d'un projet, le recours à l'histoire a pour effet de comprendre ce qui, du passé, éclaire ou se trouve présent dans la situation prise en charge : mémoire de ce qui a été entrepris sur la ville, inscription persistante dans la réalité sociale ou bâtie. Ce qui est retenu du passé est ainsi soumis à réinterprétation dans une visée de réappropriation (intellectuelle) ou de transformation (matérielle), réinterprétation qui, aboutissant à réinscription, est ainsi constitutive du projet même. Une certaine analogie s'offre quant à notre travail sur les antécédents du Projet Urbain ; on veut éviter que ce recours au passé soit "justificatif" au sens de l'annexion (le Projet Urbain a toujours existé) ou à son contraire (le Projet Urbain est tout autre que les pratiques précédentes). Il s'agit alors de reconstituer un passé à la lumière des problématiques actuelles du Projet Urbain, d'y repérer des données, des manières de faire, des actions qui prennent leur sens d'avoir préparé ou anticipé les faits sur lesquels nous travaillons aujourd'hui : comment ont été produites les formes dont nous héritons (modes de lotissement, dessin de composition urbaine...) ? quelles idées circulaient et avec quelle efficacité, parfois sous des termes auxquels nous donnons aujourd'hui un autre sens ? Dans cette démarche initiée par Muratori, tout un savoir sur la formation des tissus urbains a été formalisé, notamment par Panerai, qui doit aussi nous interroger quant aux avatars de ce mode formation, aux moments de rupture et aux territoires où d'autres logiques l'emportent. Le travail sur Mulhouse, ville de formation indus-



trielle, nous oblige par exemple plus que tout autre à conjuguer à l'analyse morphologique une réflexion non seulement sur les mécanismes sociaux de la production patrimoniale ou industrielle de ce bâti, mais sur les effets de sens que secrètent à chaque période cette urbanisation et ses crises. Quant au travail sur le Plan d'Urbanisme Directeur et sur la ZUP Hautepierre à Strasbourg, il nous fait découvrir les disjonctions entre discours politique, discours doctrinal (biaisant avec l'histoire de la formation de la ville) et pratiques projectuelles. Le paradoxe est que l'efficacité de l'urbaniste est alors fondée sur ce discours doctrinal qui rationalise des fictions et leurre sur le réel ; son schématisme opère dans la mesure où la théorie y fait défaut ! Ce constat vaut avertissement ; le discours que nous élaborons est-il de la même eau ? Peut-il réussir à théoriser la pratique (donc à rendre compte de son rapport au réel et à évaluer cette pratique avec quelque recul) ?

Plutôt qu'un discours lénifiant sur les "savoirs-perdus" qu'il faut retrouver (une profession se légitime volontiers de la répétition, garantie d'autorité sinon de compétence), le recours au passé nous confirme dans une attitude : porter l'attention sur les conditions de production de l'espace urbain et les conditions d'élaboration du projet, mettre un égal accent sur la continuité et sur les ruptures, maintenir ouverte une inquiétude sur le savoir et le pouvoir de l'expert, inquiétude nécessaire au constant renouvellement d'une éthique du projet.

■ LA FORME, NOTION/CONCEPT

La forme urbaine est donc d'actualité et le discours d'aménagement est plein de ce terme⁴, mais la notion elle-même se décompose en plusieurs acceptions sensiblement différentes bien qu'également floues.

1. - Le terme "formes urbaines", au pluriel, désigne les conformations spatiales de la ville, dont l'analyse morphologique a dégagé les éléments (parcelle, immeuble, îlot, rue, place, ...) et leur système d'articulation selon des dispositions et des rapports, régulés par le mode de production spécifique à son contexte social et historique.

2. - Le terme "forme urbaine" au singulier recouvre une image synchrétique de la ville historique européenne (c'est-à-dire, selon les auteurs, soit pré-moderne-contemporaine, soit pré-industrielle). Cette image a une valeur culturelle et sociale dans sa lisibilité par tous et chacun ; elle est un acquis civilisationnel, et même pour certains un imago de l'inconscient collectif⁵.

3. - Le terme "forme urbaine" utilisé par H. LEFEBVRE dans le *Droit à la ville* puis dans *la Production de l'Espace* est caractérisé par "la rencontre, le rassemblement, la simultanéité" ; il ne se conçoit pas sans contenu, pas sans confrontation de la forme à la structure et à la fonction. Se basant sur la polysémie du terme forme, H. LEFEBVRE relativise la spécificité de la forme contour, enveloppe (*Forma, Form*). Ainsi, pour cet auteur, la forme urbaine est surtout la catégorie, ou le genre urbain de la vie sociale.

4. - Le terme "forme urbaine" que l'on trouve dans les travaux de la morphologie sociale désigne essentiellement un contenu, une modalité de vie et d'organisation sociétales. Il s'agit d'un type de structuration des rapports sociaux et de cristallisation des rapports à l'espace. Ce terme ne recouvre pas la matérialité spatiale et ses configurations, mais au contraire les modalités d'insertion des groupes dans l'espace.

FORMES URBAINES (P. GENESTIER)

in VILLES EN PARALLELE (p.10)

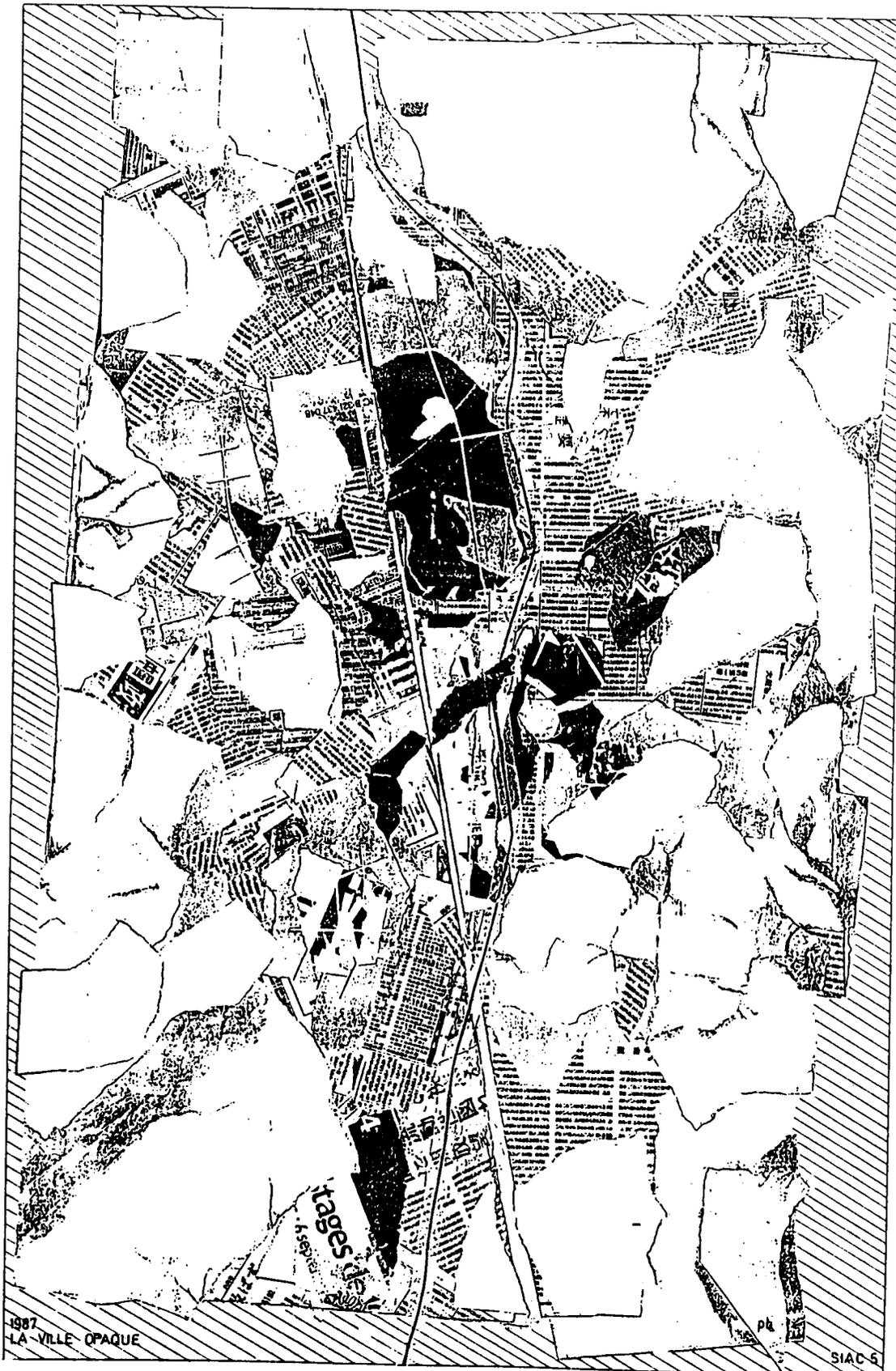
Dans notre interrogation sur les effets sociaux de la forme (et sur les facteurs sociaux qui motivent le travail de la forme en vue de tels effets) nous bénéficions des apports des personnes invitées au Séminaire du CEAA Maîtrise d'oeuvre urbaine en 87 et 88 : logiques d'investissements liés aux mutations économiques (B. Hautmont) et aux facteurs d'accessibilité (D. Pumain), répartition de la population en "territoires" et évolution des quartiers (Y. Grafmeyer), conduites caractérisant certains espaces comme espace public ou espace intermédiaire (I. Joseph), rapport du bâti aux modes de vie (M. Pinçon), dimensions anthropologiques fondamentales (F.P. Levy). Tous traitent de la spatialisation des phénomènes sociaux et impliquent plus ou moins un certain effet de la forme physique (organisation spatiale, scène urbaine, construction de lieux) sur les conduites individuelles, les formes de socialité, les rapports des gens entre eux et à la cité. Mais la question du comment joue cette relation est toujours contournée. On sait qu'elle est débattue, voire mise en doute, à la même époque dans les échanges d'idées qui, au Plan Urbain, font suite à l'initiative de I. Billiard sur l'espace public. Doit-on se résoudre à affirmer l'importance de la forme urbaine dans sa propre logique d'engendrement (ce que font les travaux de morphologie urbaine déjà évoqués) et dans sa portée symbolique (ce qui est soutenu par exemple au niveau "composition urbaine" dans le numéro de Recherche Urbaine ainsi thématiqué par A. Querrien) ? N'avons-nous pour étayer cette affirmation que l'appréciation globale et dans la longue durée que peut apporter l'histoire des villes ou la critique des grands ensembles ? La "forme urbaine" a-t-elle quelque consistance d'associer une réalité physique et une réalité humaine, les moyens de description propres à chacune d'elles et susceptibles de rendre compte de leur association restant à inventer ? Questions toujours ouvertes après la parution de "Formes Urbaines", n° 12-13 de Villes en parallèle (nov. 88).

Pourtant, personne ne semble prêt à évacuer cette question de la forme urbaine et des raisons de son impact ; nous moins que personne qui devrions alors renoncer à l'intelligence des voies et moyens du Projet Urbain comme projet de forme sur une partie de ville. Deux pistes sont alors retenues en rapport à une conjoncture particulière et à nos expériences de projet.

appropriation des lieux adhésion au projet

Nous sommes confrontés à l'arrêt forcé d'une des opérations de recherche amorcées : celle qui devait étudier les lieux festifs de Strasbourg entre 1780 et 1880 ; elle aurait mis en rapport la façon dont la société se représente à elle-même dans de telles "manifestations", la qualification des endroits où ça se passe (lieu donné et architectures éphémères), et les conséquences sur la définition des nouveaux lieux publics et sur la structure de la ville. Le chercheur qui était à l'initiative de ce beau sujet, doit se consacrer à son occupation professionnelle de base et renonce. Privés de ce détour historique, nous accueillons une initiative opposée d'un autre chercheur : tenter de saisir la question du "bon espace public" de façon pragmatique, avec les préoccupations que peut et doit avoir l'aménageur responsable. Lieux de détente, de rencontre, de manifestations collectives, supports de représentations contribuant à l'image globale de la cité, ces espaces répondent plus ou moins bien à cette attente. Par comparaisons et par interprétations de ce que les gens y font et en disent, il s'agirait de définir les éléments de leur "réussite" : situation dans la ville, fonctions présentes en ce lieu, caractéristiques spatiales et architecturales.

Par ailleurs, chaque terrain confirme un constat fréquent notamment dans les jurys de concours : tout décideur a besoin de tenir un discours sur l'objet de sa décision ; pour produire de la valeur il faut rendre possible la production de sens, et anticiper celle-ci par le projet et dans le discours du décideur. La force des images et des mots réunis, c'est là que la forme joue et se joue. Le projet en est le lieu initial, l'occasion première d'interpeller les différents acteurs. Au-delà d'une conception "magique" de l'influence de la forme, une certitude nous reste, simpliste mais fondamentale : c'est dans la tête des gens que tout se noue, entre les représentations que chacun peut se faire des lieux, des institutions et des gens qu'on y rencontre, des comportements collectifs et actes d'identité auxquels ils restent associés. Bien sûr ces représentations ne sont accessibles que indirectement, par ce qu'on en dit et les pratiques qu'elles induisent, ce que nous observons dans l'appropriation des lieux ou l'adhésion au projet. Les représentations sont donc du ressort de l'interprétation. Sociologie et sémiologie aident toutefois à préciser ce qu'il en est.



1987
LA VILLE OPAQUE

SIAC 5

Kages

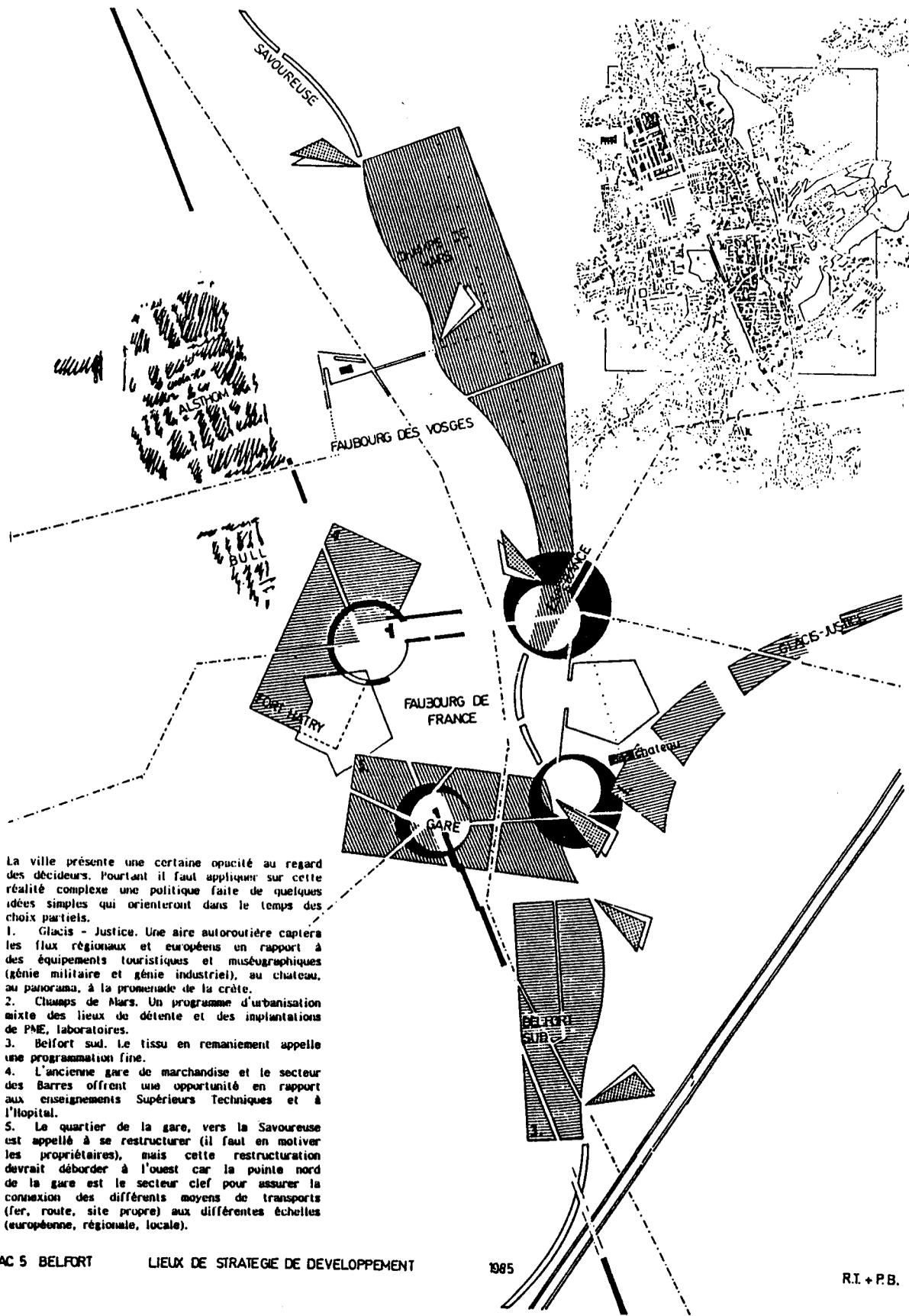
pb

...du jeu obscur des représentations

Du côté sociologie, l'éclairage nous vient de l'opposition entre deux lectures du rapport des humains aux formes qui constituent le milieu où chacun inscrit sa vie en y trouvant appartenances et repères identificatoires. On peut imaginer que la prégnance de ce milieu est telle que, en moyenne, chacun pensant ou non "se conformer", il y a reproduction des structures sociales et des caractères culturels dominants du groupe. Au-delà de Bourdieu et de la reproduction de la distinction, on retrouve l'histoire immobile ou lentement rythmée de Braudel, et le rôle qu'y joue l'inscription spatiale durable des formes d'existence de la société, voire les mentalités plus liées à des pratiques vivrières chez Haudricourt ou à des caractères esthétiques chez Leroy-Gourhan ou A. Berque. Attitude qui nous oriente vers l'analyse des lieux dans leur pérennité. A l'opposé on pointe avec Touraine le fait que les groupes se constituent et les identités se dessinent dans l'élaboration et la mise en oeuvre de projets communs pour répondre aux tensions d'une situation nouvelle. Si le sens est dans l'organisation des différences, il résultera de leur acceptation pour s'y loger avec quelque sécurité, ou d'une entreprise de recomposition de ces différences afin d'y trouver place. Et nous voilà incités à porter attention au projet qui confirme ou redéfinit des places dans le territoire et des rapports aux institutions, mais aussi au fait que ce projet collectif peut être apprécié pour ce qu'il fournit d'espace et de chances aux projets particuliers des individus ou des groupes émergents. La dialectique de la consolidation qui risque la dérive vers la conservation, et de la création qui répond et renforce des dynamiques de transformation est au coeur même du projet urbain.

Et puisque nous sommes ramenés au *sens* des transformations affectant la ville telles que le Projet Urbain les préfigure, retenons de la sémiologie son enseignement fondamental : même motivé, le rapport d'un signe à son référent ne peut s'établir que du fait d'un ensemble d'expériences ("pratiques") ou par son inscription dans un code institué par le langage ; il peut dès lors exister de son rapport aux autres signes sans référent nécessaire. Une forme acoustique d'un signifiant linguistique ou la forme matérielle d'une figure architecturale n'ont aucune signification comme formes en soi, isolées. Elles peuvent avoir des effets sensibles, voire fonctionner comme signal, mais elles ne signifient rien sans leur inscription en rapport à d'autres formes. Sans prétendre à une analogie précise avec le fonctionnement du langage ou de la narration, cette inscription d'une forme dans un univers existant établit un rapport de familiarité (confirmant un habitus) ou de décalage, du fait de l'appartenance de cette forme à un corpus (architectural, plastique, urbain...) et de sa présence en contexte. Le fait même de cette inscription en ce lieu, à ce moment, dans le cadre de tel projet, a vertu, comme l'énonciation, de provoquer du sens par sa banalité, son adéquation ou sa poésie.

Sens qui n'est pas attaché à telle forme par la volonté du concepteur, mais que celle-ci, en tant que création, pourra susciter dans une diversité de circonstances et de gens différents par leur itinéraire de vie personnel, leur situation du moment, leur appartenance sociale ou culturelle. Il ne saurait y avoir un sens unique, mais *des sens multiples* qui se manifestent à l'état naissant et parfois se sédimentent dans des habitudes et dans les réputations du lieu concerné. Dominance de certains sens en commun et richesse des variations pourraient être la clé de l'urbain, ce qui est au fondement du plaisir d'habiter la ville, de l'attachement à une cité, de la plasticité offerte au changement social.



La ville présente une certaine opacité au regard des décideurs. Pourtant il faut appliquer sur cette réalité complexe une politique faite de quelques idées simples qui orienteront dans le temps des choix partiels.

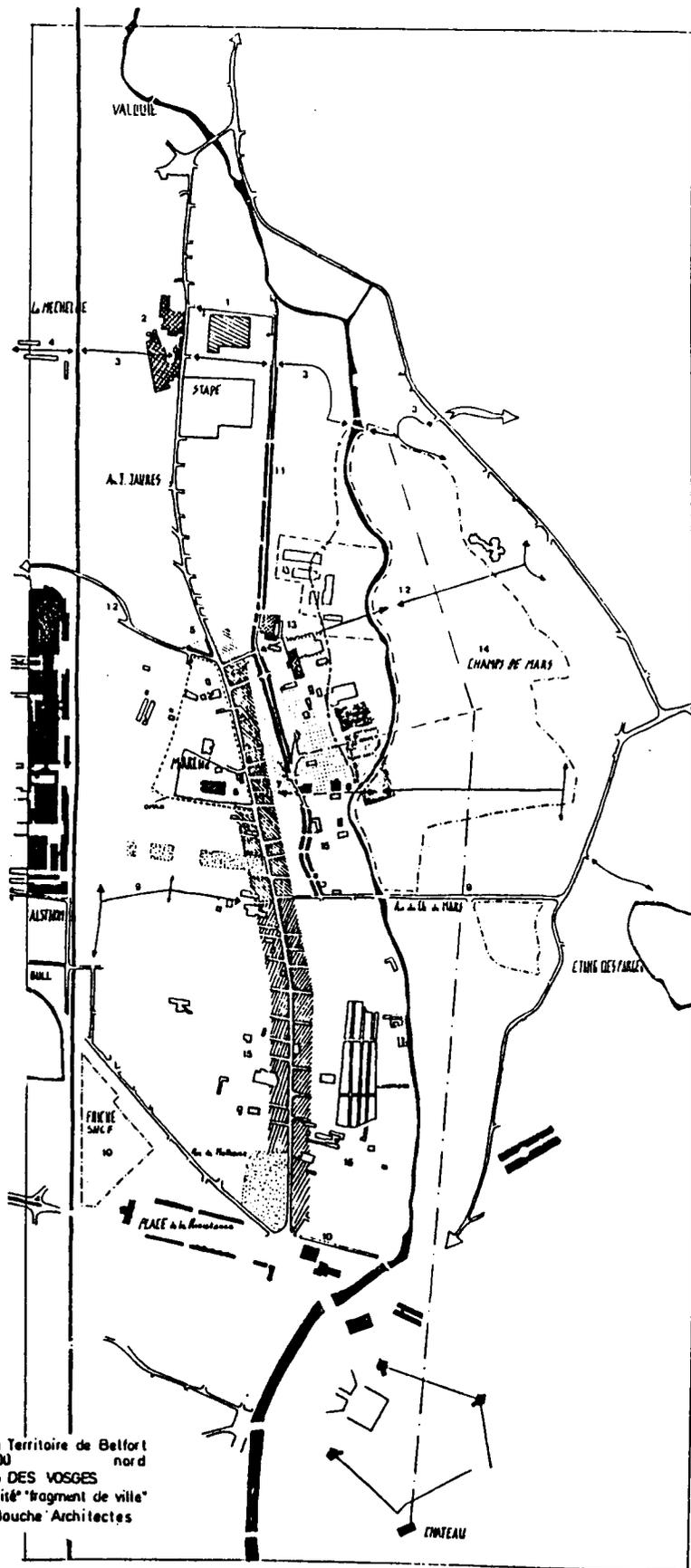
1. Glacis - Justice. Une aire autoroutière captera les flux régionaux et européens en rapport à des équipements touristiques et muséographiques (génie militaire et génie industriel), au château, au panorama, à la promenade de la crête.
2. Champs de Mars. Un programme d'urbanisation mixte des lieux de détente et des implantations de PNE, laboratoires.
3. Belfort sud. Le tissu en remaniement appelle une programmation fine.
4. L'ancienne gare de marchandise et le secteur des Barres offrent une opportunité en rapport aux enseignements Supérieurs Techniques et à l'Hôpital.
5. Le quartier de la gare, vers la Savoureuse est appelé à se restructurer (il faut en motiver les propriétaires), mais cette restructuration devrait déborder à l'ouest car la pointe nord de la gare est le secteur clef pour assurer la connexion des différents moyens de transports (fer, route, site propre) aux différentes échelles (européenne, régionale, locale).

situations de projets confrontation avec les acteurs

Les questionnements généraux jusqu'ici évoqués s'étaient nourris des expériences menées parallèlement ; celles que nous évoquons ci-après mettent l'accent sur la place du projet formel dans la compréhension même des potentialités de transformation et dans l'élaboration politique d'une stratégie.

Retour à Belfort ; les enjeux d'une exposition

Lorsque l'Agence d'Urbanisme du Territoire de Belfort (AUTB) assure la présentation publique du Plan de Développement Urbain (PDU), son directeur nous invite à participer à l'exposition pour rappeler la démarche et les propositions du Séminaire International d'Architecture Contemporaine (SIAC) que nous y avons tenu en 1984. Le SIAC, avec les projets d'alors sur les terrains militaires remis à la ville, fut en effet à l'origine de la décision de la municipalité d'élaborer le P.D.U. ; sa démarche avait aussi inspiré l'organisation du travail sur le PDU en deux ateliers conjugués : conception urbaine (travaillant la morphologie) / prospective (étudiant les évolutions sociales et économiques, et les programmations possibles). Nous pouvons à cette occasion observer les idées, démarches, figures qui ont été reprises du SIAC ou en ont dérivé. Un débat est souhaité par l'AUTB sur les décalages entre "les idées des précurseurs" et les "propositions du Plan de Développement". Pour supporter ce débat, nous présentons trois projets du SIAC, les plus marqués par la culture de leurs auteurs catalans, rhénans et napolitains ; nous y ajoutons une représentation de la distribution des éléments fonctionnels de centralité dans l'agglomération, une figure de la structure de formation dégagée par les projets, et une figure volontairement énigmatique. Pour celle-ci, un "fond" représente une ville relativement opaque à la compréhension (il s'agit d'un collage où on a retracé quelques éléments de structure viaire bien perçus des belfortains afin qu'ils reconnaissent dans cette image une représentation de leur ville) ; nous lui avons superposé un transparent où un schéma localise des "idées" simples, image d'un volontarisme nécessairement réduit à quelques stratégies prioritaires, accroché à l'identification des "points sensibles" susceptibles de focaliser des dynamiques nouvelles et de contribuer à la structuration de l'ensemble de la ville. Le débat qui s'instaure après notre exposé et les conversations qui s'engagent devant les panneaux confirment notre intuition. Dans la séduction de leur graphisme, les "visions de la ville" polarisent l'intérêt mais, contradictoires entre elles ou trop évidemment utopiques, elles produisent un mixte d'ambition et de découragement. Elles sont facilement perçues comme des oeuvres d'artistes, bonnes pour les murs d'un salon public ou privé. Le choc du dernier dessin oblige à "s'expliquer", à passer du commentaire des produits artistiques à la question du processus, du faire, et en premier lieu du "rendre-possible" donc du politique. Dès lors, on peut retourner aux visions qui deviennent des éléments à la fois motivants et critiques du processus. Le projet "rhénan" articule les différentes parties de ville qui se succèdent du nord au sud en ponctuant une séquence paysagère et piétonne : le boulevard bordant la rivière "La Savoureuse". En regard, dans la planimétrie un



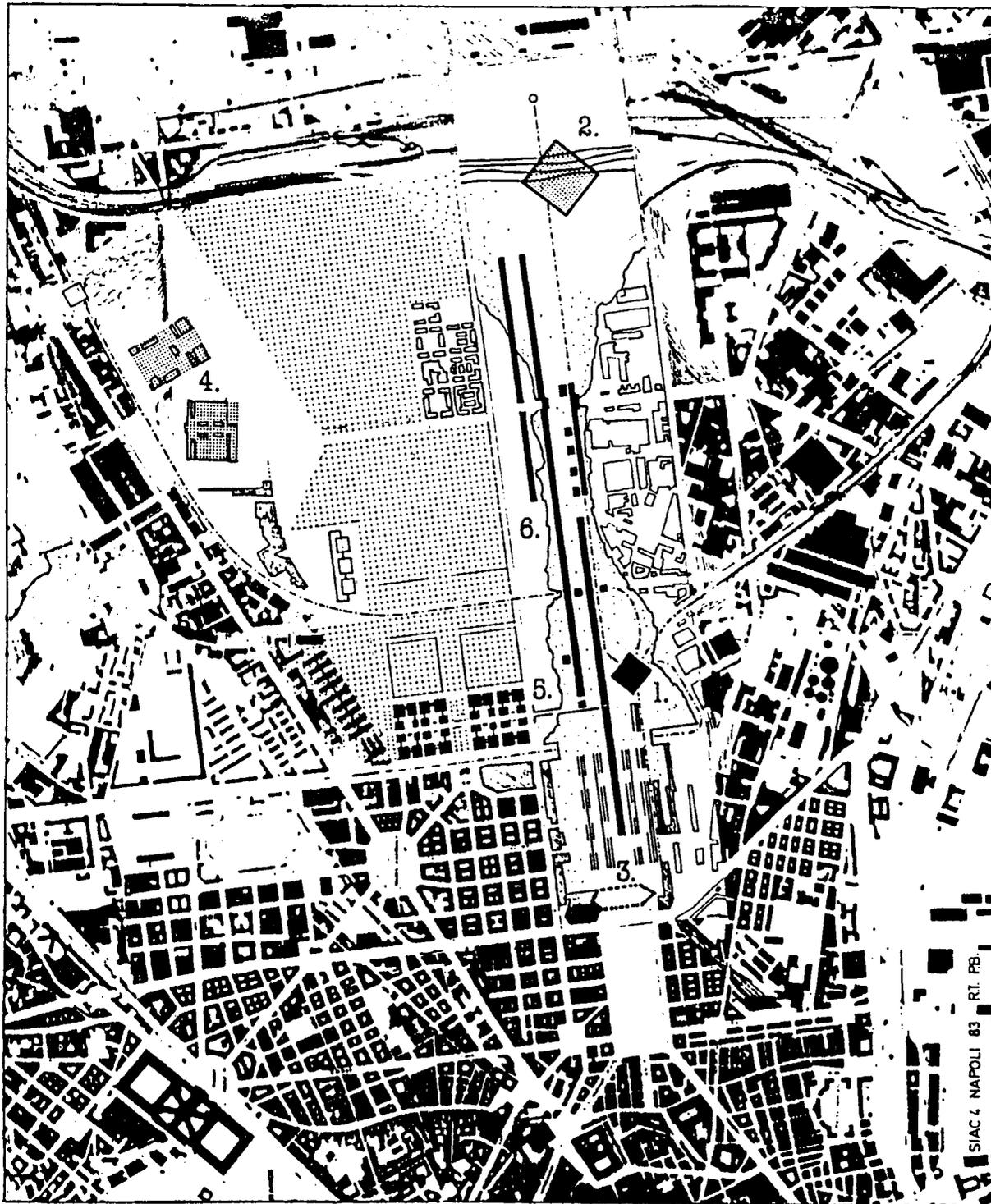
Agence d'Urbanisme du Territoire de Belfort
 21oct 86 1/5000 nord
 ETUDE DU FAUBOURG DES VOSGES
 "trame naturelle" centralité "fragment de ville"
 H.Moliard M.Bouchier P.Bouche Architectes

peu grandiose du projet "napolitain", une avenue recouvrant la voie-ferrée (hors d'échelle évident pour le Belfort actuel) magnifie l'axe et concentre le trafic nord-sud. Il se révèle du même coup que tous les projets de centralité concentrée achopperont sur cette question de la circulation Nord-Sud. A une autre échelle d'intervention, en focalisant par exemple la lecture du dessin sur la marge en dénivelée entre un nouveau parc et une petite ZUP existante, la qualité du projet architectural apporte aux assistants une motivation nouvelle quant au projet urbain : rendre possible la production de lieux aussi intéressants.

Par ailleurs, les éléments morphologiques identifiés par la SIAC sont restés pour la plupart présents dans la réflexion ultérieure, explicitement ou non. Ainsi la compréhension de la ville par fragments et leur perception autour d'une structure minimale, d'une échelle qui les différencie, d'une identité liée à leur formation. Tout ceci a permis le repérage des marges, des points sensibles, et la prise en compte dans les projets de quartier de leurs potentialités morphologiques et de leur interdépendance avec les secteurs voisins (cf. dossier du projet de quartier "Faubourg des Vosges" et Diagonale). Au niveau de l'exposition même, c'est la nécessité d'articuler préfiguration et élaboration d'une stratégie qui est accentuée. Pour mieux comprendre la ville et motiver les acteurs, la figuration graphique n'est pas une représentation codifiable une fois pour toute et neutre ; elle induit chez les destinataires des attitudes : ou recevoir la solution de l'expert, ou assumer le questionnement du consultant. Ou accepter et juger le produit "projet opérationnel" offert par l'expert, ou être mis en situation de "créativité problématique".

Retour sur Naples ; pour une stratégie de la transformation

Le colloque du Centre International d'Etudes du Projet Urbain (CIEPU) qui se tient à Florence examine quelques grands projets urbains : Docklands, Paris-Est, Centre Directionnel de Naples. Nous sommes invités à participer à l'examen critique de ce dernier projet ; sur ce même terrain, l'Aire Orientale de Naples, nous avons en effet participé aux travaux du SIAC en 1982. Notre proposition d'alors : préfiguration d'un processus d'urbanisation argumenté à partir de la situation urbaine existante et illustré de types de groupement qui définissaient des règles d'échelle, de mixité fonctionnelle et typologique, et de qualité spatiale. Enoncé aussi de stratégies complémentaires basées sur l'option : cette partie de ville vivra de contribuer à la recomposition générale de la ville. Notre intervention dans le débat sur le Centre Directionnel en construction quatre ans plus tard, ne porte pas sur les architectures du projet Kenzo Tange, mais sur le processus qui délègue à un gros opérateur (ici Mededil), la possibilité de construire et rentabiliser un vaste périmètre, sur-valorisé par sa situation dans la ville, et auquel on va de plus attribuer des équipements majeurs (F. Greter abordera le même sujet en présentant Paris-Est et Paris-Tolbiac). A "l'autonomie" d'un tel projet, nous opposons une



SIAC 4 NAPLES

L'Aire Orientale.

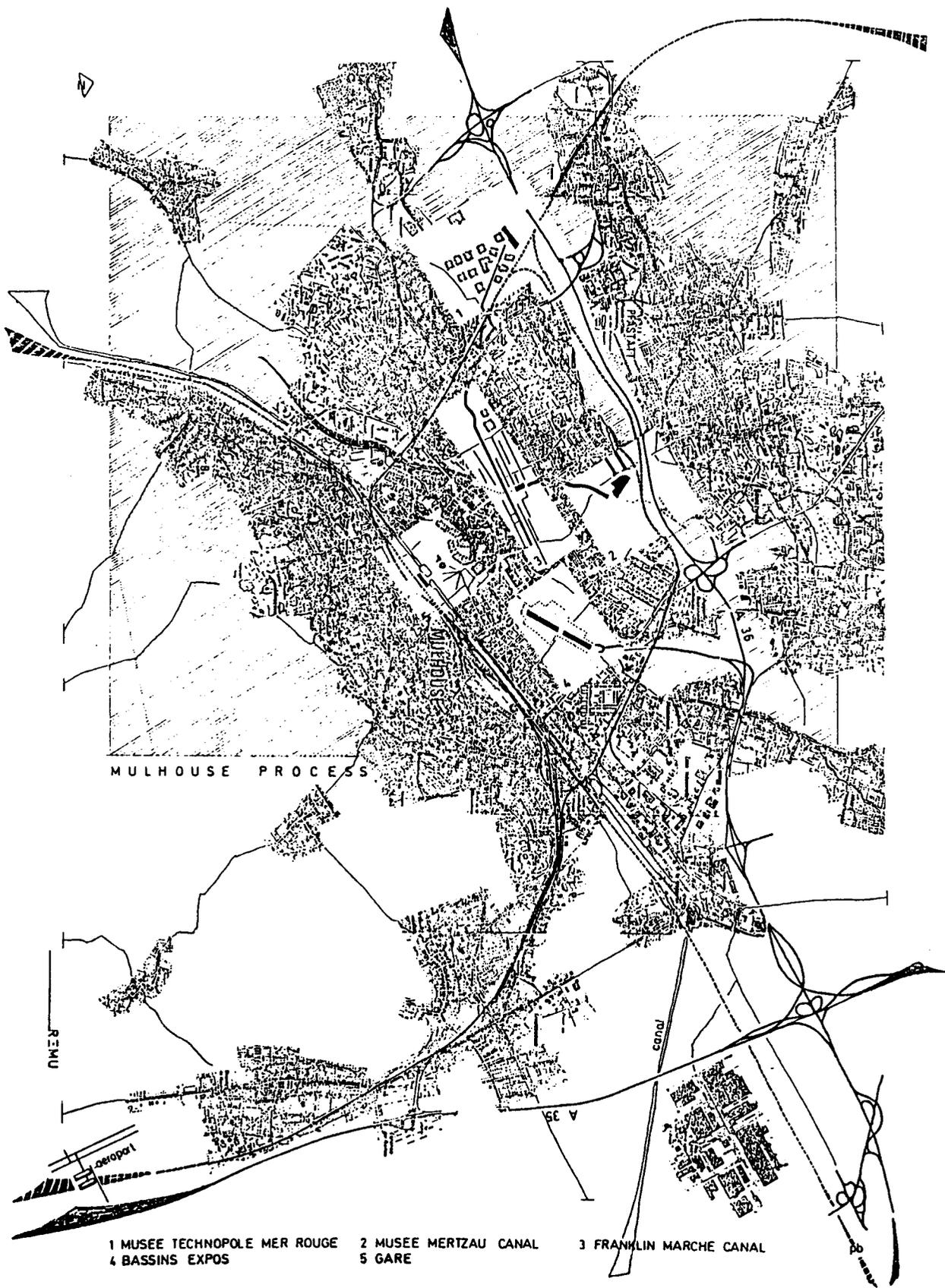
- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1. | Gare multimodale de réseaux locaux. | 4. | Réhabilitation d'édifices industriels et / ou monuments. |
| 2. | Gare de chemin de fer d'Etat, actuellement en J. | 5. | Projet d'îlots types. |
| 3. | Ateliers relais de la production urbaine. | 6. | Centre directionnel à développement linéaire progressif. |

autre forme de la prise en charge de la transformation de la ville à partir de ses structures d'ensemble (distribution d'activités, réseaux d'échange, éléments morphologiques majeurs du site ou de la ville) et de réalités familières (tissu des quartiers, vie quotidienne et dynamiques de changement social...). Devant la surdensification de la ville ancienne à Naples, la complexité de la situation, la qualité formelle du site et de la ville, il n'y a pas d'autre attitude acceptable qu'un projet de transformation significative dans sa forme et son processus, articulant toutes les échelles, motivant tous les acteurs, parce qu'il vient, en "relai" sur des situations limites, amorcer de nouvelles dynamiques urbaines.

Mulhouse-process - année 01

Présents pendant deux ans avec l'équipe du CEEA "Maîtrise d'oeuvre urbaine", sur invitation de la Municipalité et du Directeur du Service d'Urbanisme, nos travaux ont été présentés en fin d'année scolaire aux responsables à l'urbanisme de la ville. Mais ils ont été repris dans le cadre de l'association COM 88. Le contenu de ce travail, son instrumentation, les conceptions urbaines auxquelles il a conduit seront présents dans la partie "Tableau des modes de conceptualisation". Nous pointons ici son articulation avec le processus de contrôle de l'urbanisation qui se met en place à Mulhouse. L'association COM 88 qui se constitue fin 87 est formée de personnalités responsables et cadres économiques ou administratifs préoccupés du devenir de Mulhouse. Pour se structurer, ils se divisent en quatre ateliers dont l'un, "projet urbain", va se réunir 15 fois dans les 10 mois suivants, réfléchir aux grandes tendances de l'urbanisation, aux atouts mulhousiens, et reprendre l'essentiel de l'argumentation et des propositions avancées par l'équipe du CEEA. Une plaquette "COM 88, cadre urbain" est éditée à l'automne et un débat est consacré à ces idées dans lequel nous voulons insister sur le double aspect "valorisation globale d'un territoire urbain ; instauration d'un processus général s'appuyant sur les opportunités particulières". "La ville comme territoire, la ville comme dynamique" est le thème de notre intervention. Une recherche graphique ici encore nous oblige à ne retenir que ce qui est essentiel pour représenter des bouts de stratégie localisés et esquisser une vision de la ville en transformation : "Mulhouse-process".

L'impact de ce travail nous paraît dès lors lié à deux caractéristiques principales de la démarche. D'abord le fait de prendre en charge l'ensemble de ce territoire dont la structure de formation s'exprime peu dans les espaces publics et les architectures ; ceci répond à une attente du milieu local : se penser à nouveau comme un tout (après la crise de la "désindustrialisation") et se donner-à-voir ainsi ; attente qui rejoint l'inquiétude de certains responsables sur la non-coordination entre les communes d'une agglomération sans institutions supra-municipales. D'autre part, le fait de traiter ce territoire et en particulier les friches industrielles comme un potentiel, héritage possible à assumer dans la mesure où sa réutilisation peut contribuer à la reconstitution d'une identité compromise. Pas



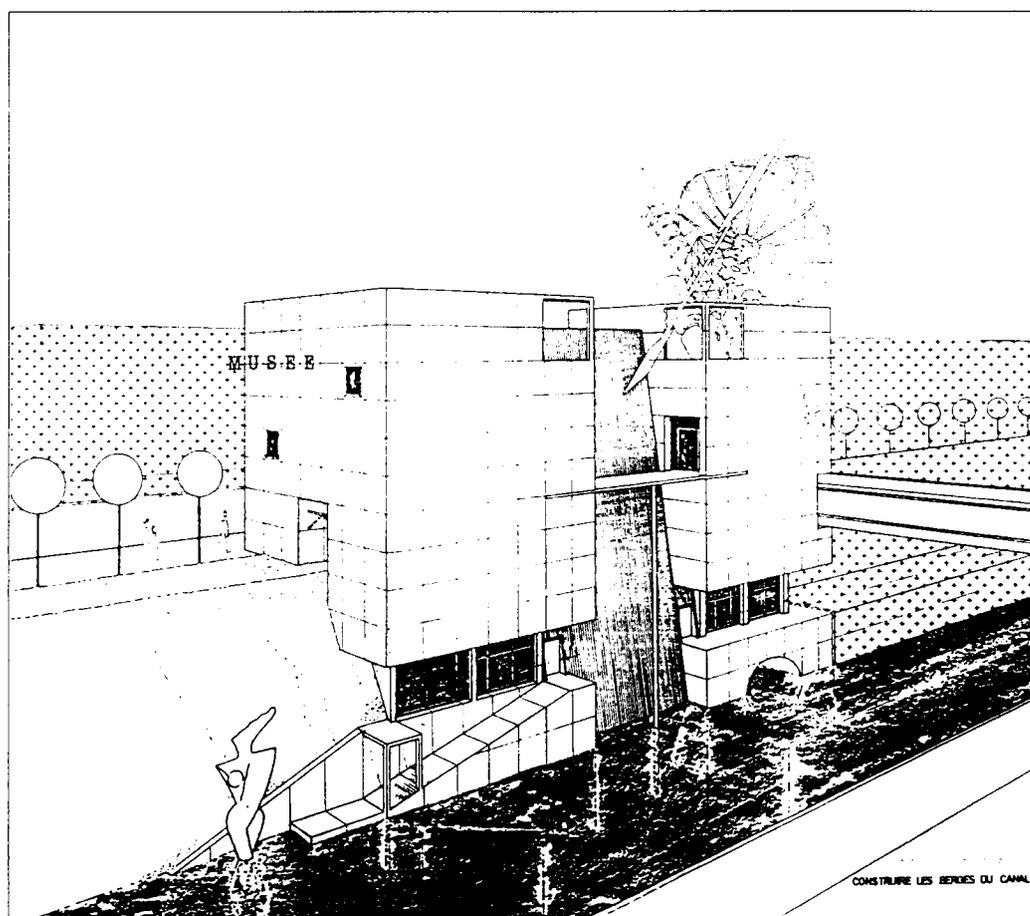
MULHOUSE PROCESS

1 MUSEE TECHNOPOLE MER ROUGE
4 BASSINS EXPOS

2 MUSEE MERTZAU CANAL
5 GARE

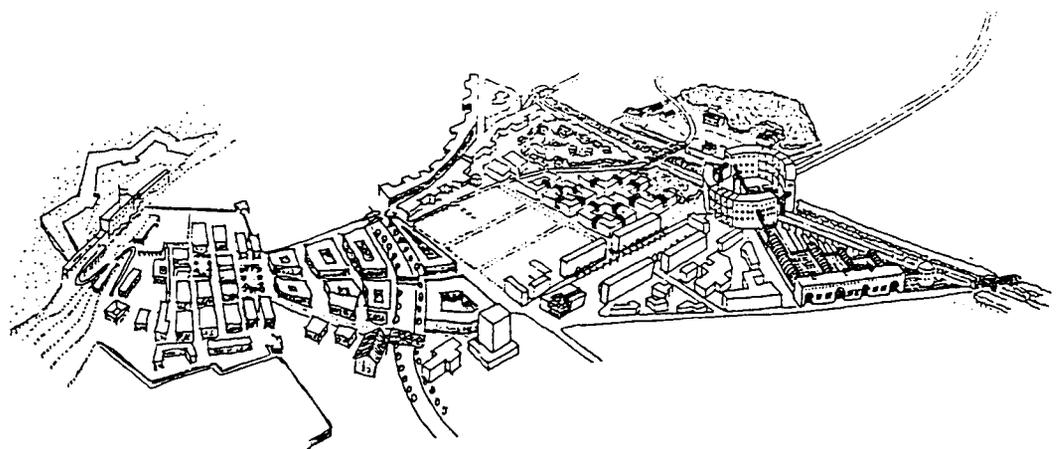
3 FRANKLIN MARCHE CANAL

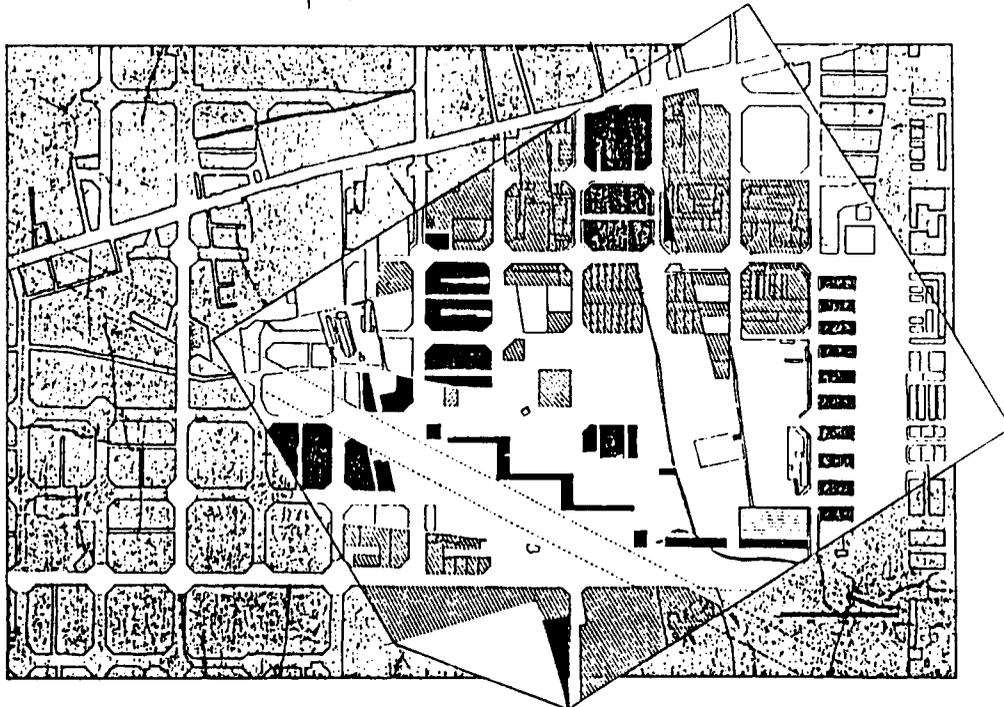
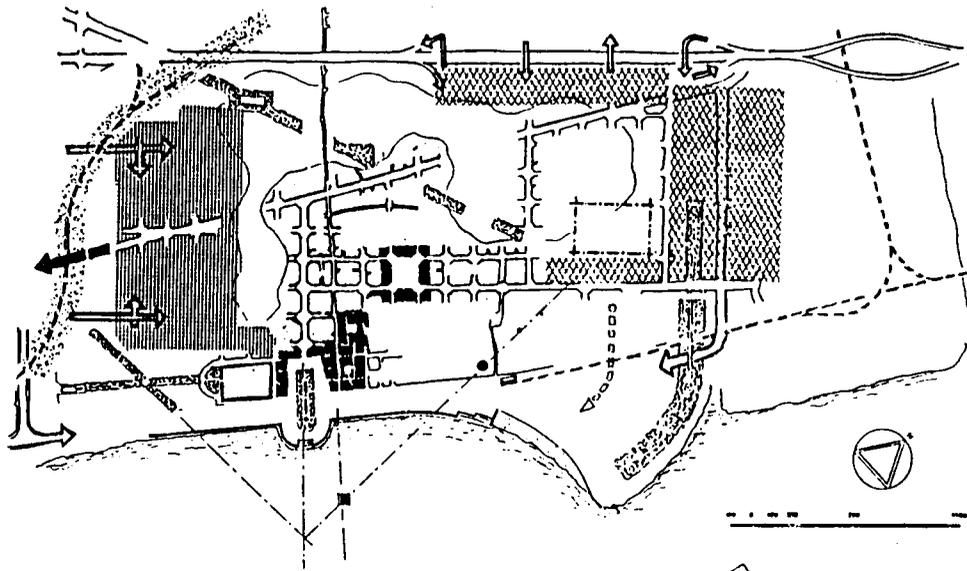
de proposition morphologique qui ne débouche sur des programmations novatrices et qui ne soit capable de susciter une réappropriation porteuse de sens. Dans ce cadre, les éléments symboliques forts deviennent des éléments de projet, telle l'eau à revaloriser sous toutes ses apparences et fonctions (rivière, canal, bassin,...) et certaines propositions importent moins par leur contenu immédiatement perceptible que par la richesse des connotations qu'elles entraînent, tel un "Boulevard des Musées", représentation valorisée d'une réalisation pas encore définie !



Depuis trois ans aussi, deux certificats de 5ème année abordent le projet urbain, soit dans le cadre d'une étude s'apparentant aux projets d'aménagement de quartier, soit comme projet ouvert de reconsidération d'un lieu autour de la problématique : "l'architecture contemporaine et l'édification de la ville". De grands terrains (des friches industrielles en général) sont traités, qui ont une place différente dans la structure urbaine : dans les marges internes de la ville ancienne à proximité du "centre", sur une pénétrante importante par son transit, en un point de la ceinture susceptible de polariser cette "périphérie". Ce qu'on a expérimenté sur le terrain pour intéresser des acteurs locaux se révèle tout aussi pertinent pour motiver et structurer la démarche des étudiants :

- 1) des lectures de la ville (prendre acte de l'existant) et des manipulations formelles permettent de définir des "thème/lieu", en amont de toute détermination programmatique ou stratégique ;
- 2) on peut y superposer des idées "programme/forme" capables d'étayer des stratégies et de motiver des architectures ;
- 3) l'essentiel pour se convaincre de la pertinence du projet et avoir une position sur l'architecture est que cette conjonction lieu-programme-forme puisse aboutir à une transformation de l'espace urbain à laquelle des gens trouveront du sens. De ce point de vue, les situations traitées ont en général suscité des programmations complexes qui s'opposent à la ségrégation de la vie urbaine.





Poble Nou. Estructura urbana y estudio de las tramas del sector Nordeste.

BARCELONE
 CONSTRUIRE UN VIDE LIEU DE PROJET POUR LES CITADINS
 POBLE NOU STRUCTURE URBAINE ET ETUDE DES TRAMES DU SECTEUR NORD EST

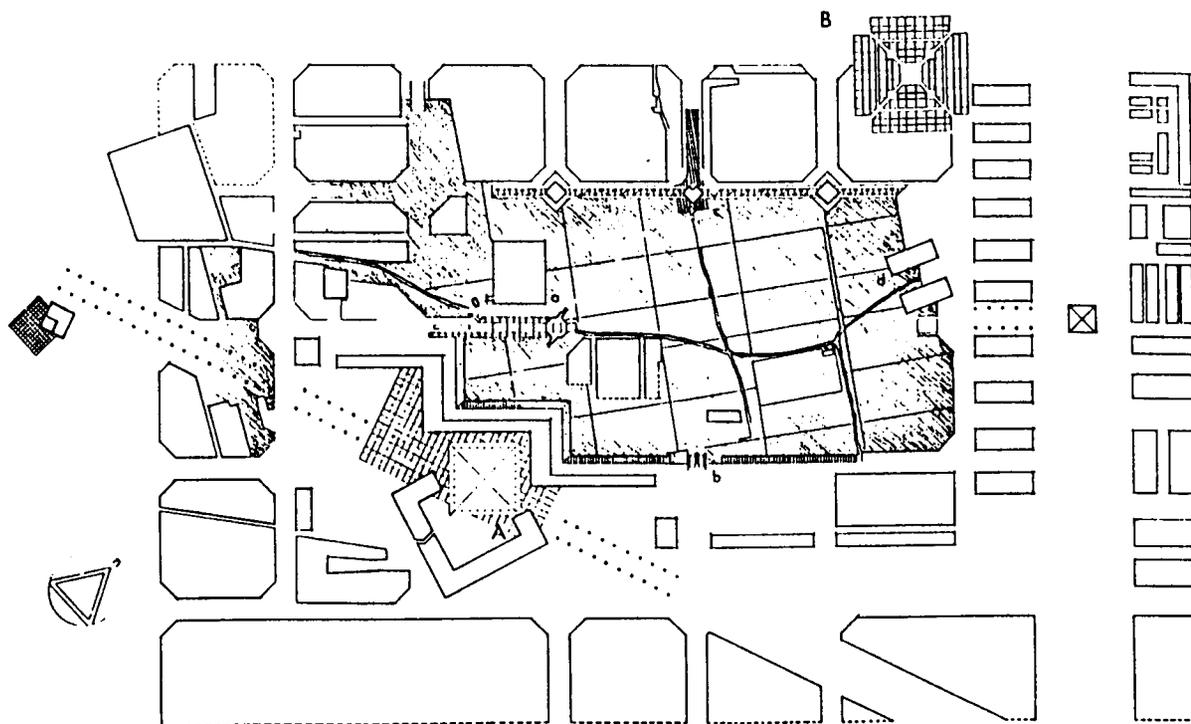
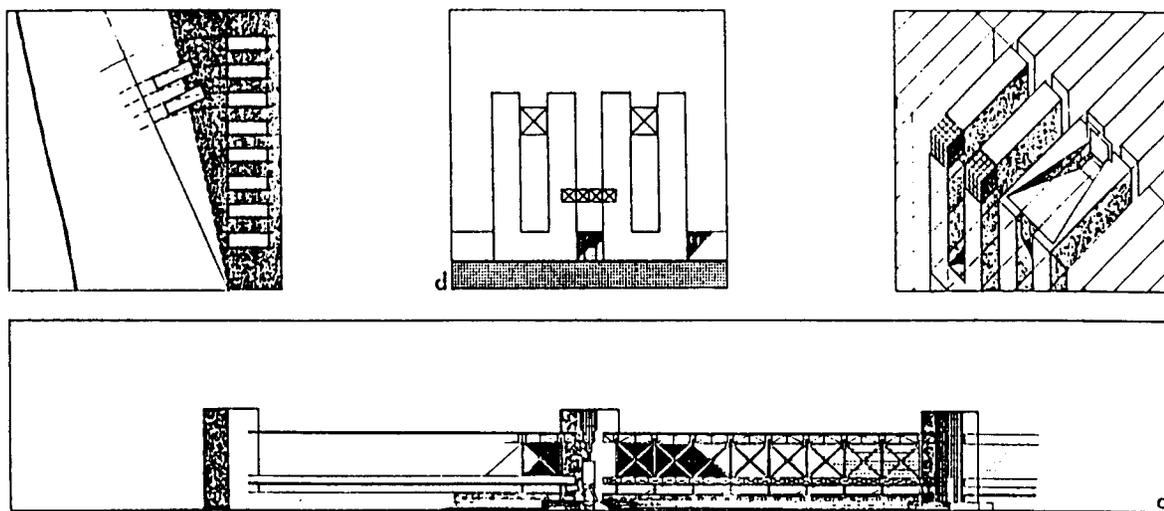
SIAC 1981

point de passage : la Ville, complexe objet de notre attention

A l'automne 88, nous avons ainsi fait un "tour de la question", étant entendu que la phase opérationnelle de l'intervention sur la ville n'a pas fait l'objet d'investigations nouvelles. L'énoncé de prescriptions spécifiant une forme urbaine, la définition concrète de l'espace public, les règles de lotissement, d'accessibilité, de branchement sur les réseaux, les montages opérationnels, etc, ces "façons de faire" ne sont pas à ce stade mises en question. On sait leur importance ; on connaît certains effets, tels que les a révélés l'analyse des espaces en villes nouvelles et des espaces résultant d'un parcellaire d'îlot. La maîtrise d'oeuvre urbaine achoppe sur cet aspect de concrétisation du projet (dimension concrète de la "réalisation" qui doit être présente dès la conception) ; mais une nouvelle vision des procédures et des solutions techniques ne peut être construite que en regard d'une démarche de Projet Urbain définie, au moins comme démarche de référence.

Dans l'esquisse que nous faisons alors d'un document exposant les "fondements du Projet Urbain", on peut reconnaître les effets d'un souci latent : ne pas gommer la complexité.

Comme en témoigne le sommaire projeté de ce document, on voulait par exemple entrelacer l'analyse des raisons du projet urbain et la présentation de ses moyens ; parti qui se révélera intenable. L'éclatement de notre démarche rendait nécessaire une refocalisation, elle survient par un retour sur "ce qu'est la ville", objet sur lequel porte le Projet Urbain. Des regards croisés, que nous avons portés sur cet objet non défini à-priori, une "idée de ville" se dégage, jeu de réalités diverses inscrites dans le temps et prises au filet des pratiques qui veulent en contrôler le mouvement. Un texte témoigne de notre orientation générale à la fin de cette première période : "d'une nouvelle approche de la transformation urbaine".



Area de intervenció i elements de la proposta.

BARCELONE
 CONSTRUIRE UN VIDE: LIEU DE PROJET POUR LES CITADINS
 AIRE D'INTERVENTION ET ELEMENTS DE PROPOSITION

SIAC 1981

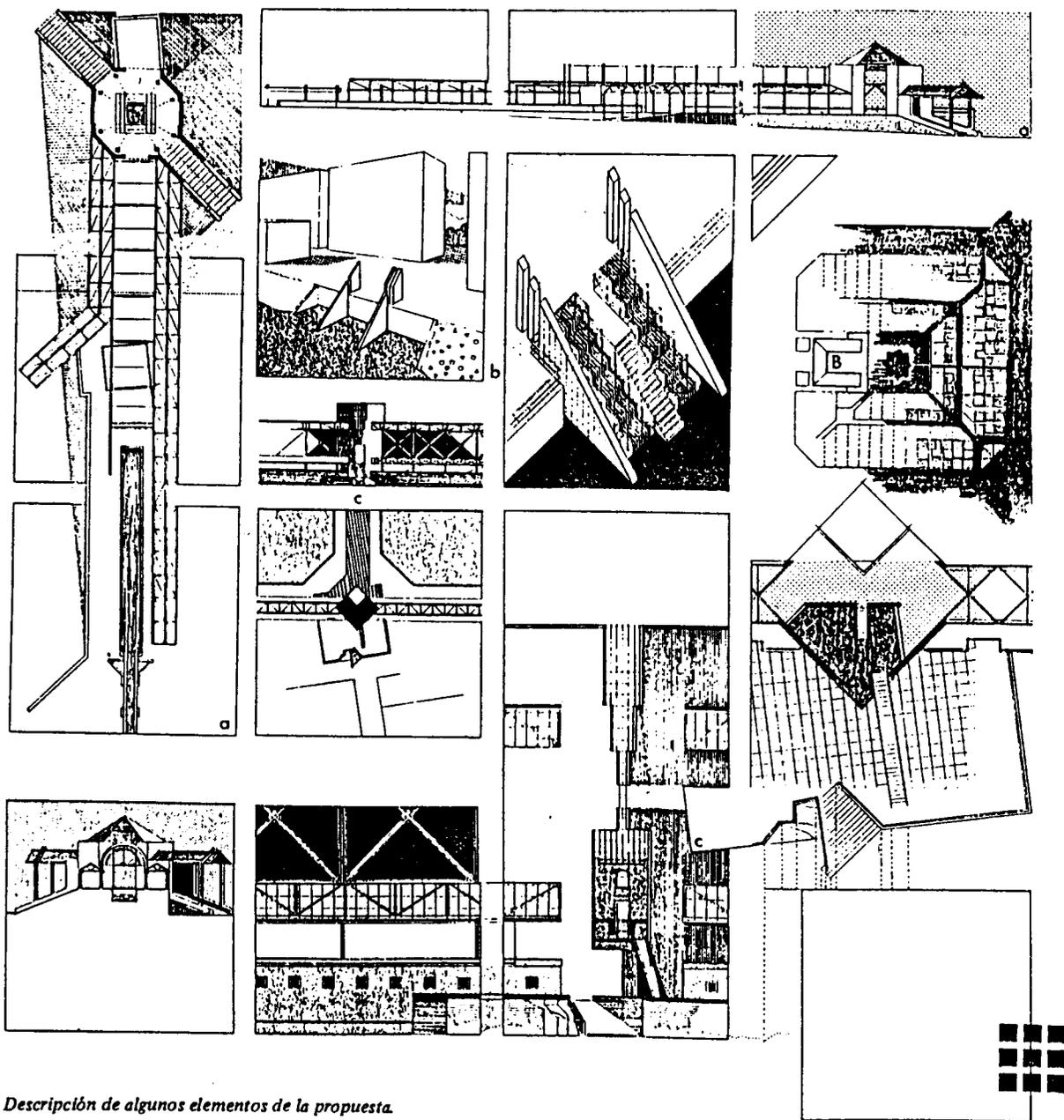
d'une nouvelle approche de la transformation urbaine

Géographes, historiens, sociologues, démographes... étudient les villes et leur développement, leur rôle économique et politique, l'évolution des populations. L'urbanisation et ses formes a donné lieu à des propositions utopiques, à des politiques publiques entrepreneuriales, à des doctrines normatives. L'urbanisme s'est constitué de proposer un corps d'analyses et de doctrines susceptibles de fonder l'action et la loi. Tableau d'ensemble destiné (en rapport au renforcement d'institutions spécialisées) à se structurer en "sciences de la ville" et sciences appliquées, savoirs en légitimation réciproque avec les techniques de l'ingénierie ou de la gestion. Mais tableau qui doit faire une place à un discours d'une autre consistance : celui de l'architecture. Deux raisons à cette présence : la place institutionnelle des architectes dans la construction des villes, les enjeux de la forme dans leur conception. Défendant son rôle professionnel, l'architecte oscille entre la recherche d'un enracinement dans les sciences de la ville et la désignation d'un objet qui lui soit propre : la ville comme oeuvre d'art.

Les faits de forme (dans le milieu physique ou l'organisation sociale), les effets de la forme (qualification différentielle des espaces, identification des lieux et des événements) ne relèvent pas du seul devoir d'architecture et d'un jeu réservé. Il nous faut assumer les produits de deux décennies de planification oublieuse de ces questions, relayée par une "création" basée sur le seul jeu plastique du plan-masse. Comment évaluer et ordonner des connaissances sur la ville accumulées par les différentes disciplines, face aux déboires de la planification et aux réalisations de l'urbanisme depuis les années 50 ? Sans doute cela comporterait d'analyser la difficulté à maîtriser un objet aussi complexe à travers les objets partiels de chaque discipline ; avatars de la pluridisciplinarité auxquels sont confrontés d'autres domaines de connaissance. Par ailleurs, on aurait à prendre la mesure des effets de la sectorialisation en matière de gestion des décisions complexes, suivant les conjonctures locales et les procédures définies par l'intervention de l'Etat.

Mais au-delà de ces circonstances, et dépassant la critique des périodes écoulées, il faudra surtout reconnaître que la ville est une forme d'existence de la société humaine qui, à notre époque, présente des enjeux nouveaux et appelle des modes d'intellectualisation spécifiques. En dehors des spéculations simplificatives (la mort de la ville par l'effet des télécommunications par exemple), ou des effets d'annonce générateurs d'illusions (ville verte, ville câblée). Il ne suffit pas d'ajouter de nouveaux points de vue (juridique, sémiologique, systémique...), ni de prétendre à un niveau supérieur d'intégration en matière de décision (grâce à des modèles informatiques plus sophistiqués) ; nous proposons de nous inscrire dans une réorientation générale de l'ensemble des acteurs (chercheurs, praticiens, décideurs et citoyens) : considérer la ville comme une production concrète, collective et continue, développant sa complexité sur trois plans :

- production de la ville-bâtie et de l'ensemble technique qui assure son fonctionnement ;*
- production de la ville - organisation sociale diversifiée, lieu et produit des*



Descripción de algunos elementos de la propuesta.

pratiques courantes et des stratégies (stratégies économiques et stratégies de pouvoir des individus et des groupes) régulées par les institutions ;

- production aussi des représentations de la ville comme lieu commun et destin collectif, et par cette médiation de la "cité", de rapports au monde et d'inscriptions dans une histoire possible.

Cette position permet d'assumer la perspective ouverte par H. Lefèvre : reconnaître la portée historique des formes de la quotidienneté dont la ville est le cadre. Elle nous conduit à porter notre attention sur la "formation urbaine", concept de forme liée au processus de sa formation, dans une perspective d'intervention débattue et contrôlée sur ce processus.

Le projet urbain est la pratique actuelle qui peut rendre ce processus explicite dans ses différents aspects, dont ceux d'ordre morphologique. Si des concepts propres à telle discipline doivent être réinterprétés, ce sera à partir de la pratique du Projet Urbain. Nous pourrions être amenés, dans cette conceptualisation, à désigner des objets qui échappent à l'approche des disciplines isolées, objets proprement transdisciplinaires. La production de son existence par la société sous sa forme urbaine, s'inscrit dans le temps comme transformation dans les trois plans de la ville physique, de la société urbaine, et de leurs représentations. Notre réflexion retiendra au premier chef les dires, calculs et dessins qui témoignent du contrôle de cette transformation telle qu'elle se matérialise dans la ville physique, contrôle qui est la raison même du Projet Urbain.

fondements
du projet urbain

RECIT D'UNE ELABORATION EN COURS

2ème partie : 1988 - 89

Colloques et expérimentations nous donneront en 1988-89 l'occasion de vérifier nos positions et de structurer l'ensemble conceptuel qui les rend efficaces.

Une communication dans un colloque amène à confronter l'approche globale de "la ville comme production complexe" aux enjeux des situations urbaines actuelles tels que les ciblent les thèmes de ce colloque : tendance à la métropolisation pour le colloque "Villes Européennes à la fin du 20e siècle", contenus de civilisation d'une société urbaine post-industrielle pour le colloque de Naples "Ville, société post-industrielle, culture post-moderne".

Les études, menées dans le cadre du C.E.A.A. "Maîtrise d'oeuvre urbaine" ou confiées au Remu, mettent à l'épreuve concepts généraux et instrumentation du projet : identification du site et enjeux d'un projet international à Strasbourg, étude du patrimoine urbanistique de Dijon.

Le suivi de projets réels en cours illustre concrètement le croisement entre des projets de dynamique urbaine, le processus mis en place, et l'instrumentation du projet ; c'est l'opportunité offerte par un projet sur le quartier de la Gare à Strasbourg (resp. Bachofen) et un projet DSQ à St-Denis-Sud (présenté par P. Revault).

Enfin les aspects spécialisés ne sont pas ignorés. Si nous ne soulevons plus de questions sur l'interdisciplinarité, nous tirons bénéfice du séminaire "valeur" organisé par le Plan Urbain, ou du débat "formes urbaines", organisé par "Villes en parallèle". D'autre part un important travail concerne la façon dont la transformation de la ville est liée à la question des réseaux techniques et services urbains. Au cours de trois journées d'étude que nous organisons à Strasbourg, chercheurs, représentants des collectivités locales, concessionnaires et secteurs industriels concernés par le Génie Urbain, déterminent une position commune : nécessité de concevoir les Réseaux Techniques Urbains en rapport à la structuration et à la qualification de l'espace urbain, nécessité d'une démarche de Projet Urbain, intérêt de formations transversales qui regroupent sur cet axe des spécialistes de formations initiales différentes. Enfin une autre journée d'études est consacrée à "actualité du Projet Urbain et formations professionnelles" ; elle nous donne l'occasion d'un retour critique sur les doctrines urbanistiques des années 60 qui oblige à prendre quelque distance par rapport aux discours doctrinaux et à amorcer la réflexion sur une éthique du projet.

Cet ensemble d'activités dans le 1er semestre 88-89 nous autoriserait à passer à la formalisation de nos positions dès la fin juin s'il n'y avait la préparation du colloque européen du Centre International d'Etudes du Projet Urbain qui regroupera à Strasbourg les 4-5-6 octobre plus de 200 participants. Toutes ces interventions font l'objet d'une annexe consacrée à "expérimentation et diffusion des connaissances". Elles sont évoquées ci-après pour ce qu'elles ont apporté à la réflexion d'ensemble.

Le colloque "villes européennes à la fin du 20e siècle" (2e session) aborde la poussée des nouvelles métropoles, notamment autour d'investissements du tertiaire dit supérieur et des centres de recherche et de production des technologies avancées. Quel est dans cette conjoncture l'avenir d'une ville issue de l'industrialisation et frappée par la désindustrialisation ? Au 19e siècle, Mulhouse a développé une double centralité. La ville ouvrière en croissance rapide n'a pas entraîné de développement significatif des fonctions commerciales et culturelles qui, peu importantes, se logent dans la petite ville ancienne sans remaniement structurel important (la nouvelle bourgeoisie industrielle riche vit à côté et s'approvisionne ailleurs). Par ailleurs, cette bourgeoisie est à la tête d'un territoire industrialisé qui s'étend aux campagnes, aux vallées vosgiennes, aux villes-relais situées au débouché de ces vallées dans la plaine. A cette fonction territoriale de centre de pouvoir d'un capital industriel conquérant correspond un investissement immobilier résidentiel sur la colline séparée de la ville, et dans celle-ci un équipement modeste : bourse industrielle et siège de la "Société Industrielle de Mulhouse". La préfecture reste dans la ville moyenne de Colmar. De nos jours, une double question se pose quant à la centralité. Le centre ancien peut-il représenter une forte raison d'investir du fait de sa fonction dans l'agglomération étendue, au moment où les approvisionnements de masse, le sport et la culture de masse (Zenith), les PME qui relaient la fermeture des grandes usines, la résidence des populations nouvelles, etc... se développent dans une périphérie encore accueillante ? A l'échelle régionale, au moment où les centres d'études et de décision dépendent de groupes financiers non locaux, Mulhouse peut-elle trouver une nouvelle fonction territoriale capable de prendre le relais de la métropole industrielle ? Une réponse est cherchée dans le développement de formations techniques très ciblées, en rapport avec des industriels et une université qui joue le jeu. Ces nouvelles formes de centralité à l'échelle de l'agglomération, à celle de la région et au delà, appellent une réflexion quant à leur impact dans la ville.

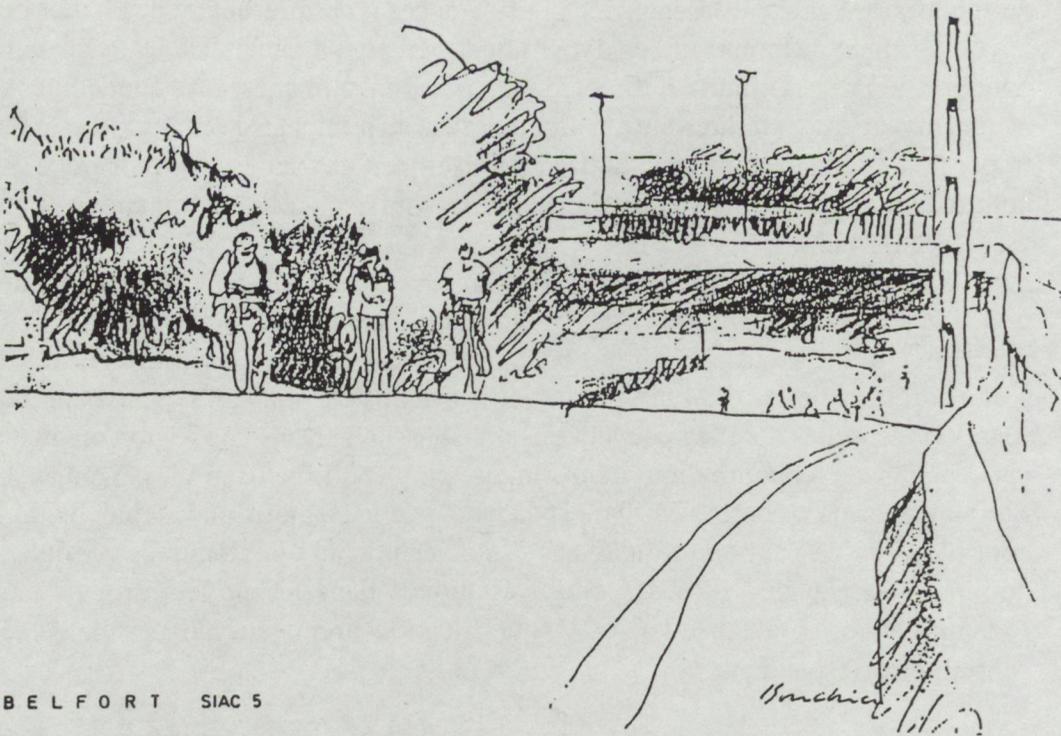
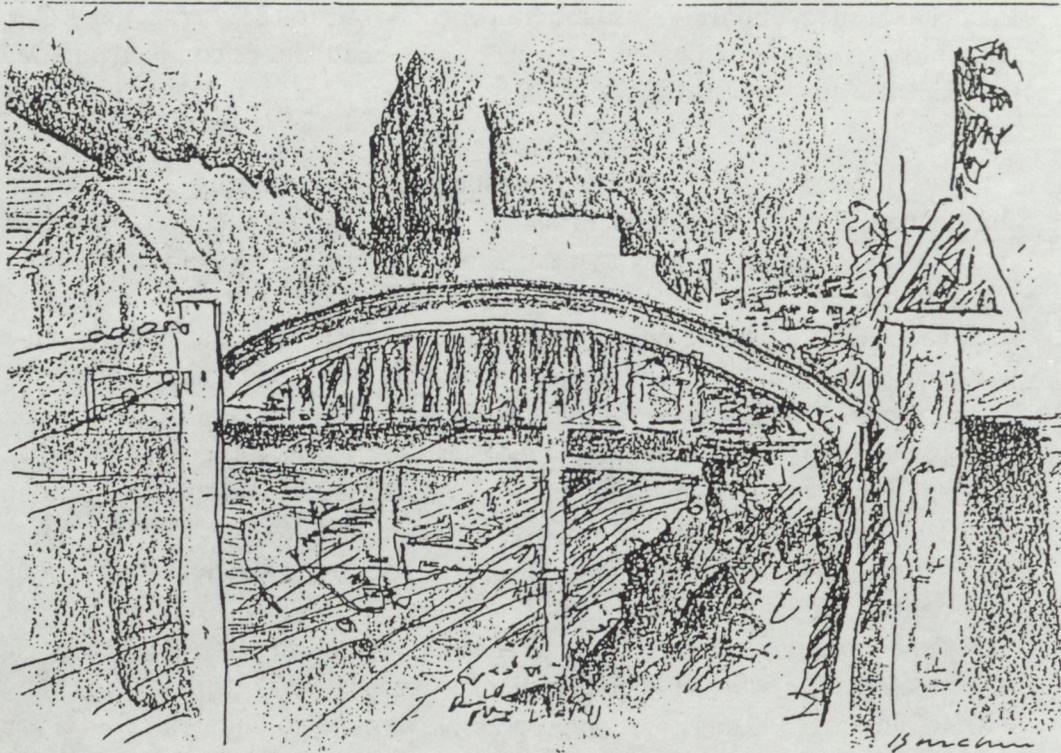
Des questions restaient informulées du fait de la concentration spatiale, au coeur des villes historiques, des activités administratives, financières, commerciales et culturelles de tout niveau. Centre de vie de l'agglomération, branchement de la ville sur l'économie - monde dont elle était un pôle et sur l'Etat qu'elle relayait, le centre condensait toutes les fonctions, il était le lieu de la réappropriation continue d'un passé légitimant pour le pouvoir en place, il matérialisait l'unité sociale de la cité, fiction qui sous le nom-de-la-ville assurait l'appartenance de tous à un monde solidaire. L'étude de Mulhouse (plus encore que celle de la banlieue d'une grande ville centrée) nous oblige à découpler les différents éléments de centralité urbaine, et du même coup laisse ouverte la question de leur localisation. Il ne s'agit pas tant de pôles secondaires par rapport à un centre principal, mais plutôt d'une extension de la notion de centre, et d'une extension du territoire de la centralité. Les pôles marqués par une fonction centrale principale (musées techniques, technopole, centre sportif de haut niveau et université, terminal tertiaire, centres commerciaux, siège éventuel d'une instance supramunicipale...)

sont localisés en fonction d'opportunités morphologiques ou de conjonctures. Que faire pour qu'ils soient associés en réseaux, réseau de fonctions complémentaires et réseau de lieux significatifs, qui, saisis dans leur unité, représenteraient la centralité de la ville ?

Ces éléments de centralité correspondent chaque fois à des zones d'influence différentes (on ne vient pas au technopole, à l'opéra, au musée de l'automobile ou au Zenith à partir des mêmes territoires régionaux). A chaque fonction correspondent des édifices et des lieux propres ; leur concentration "spontanée" dans un centre ancien important masquait cette relative autonomie qui autorise à les localiser dans l'agglomération de la façon chaque fois la plus pertinente mais demande par contre de pouvoir bien identifier ces lieux d'impact des flux extérieurs et de rayonnement de la ville. On ne peut, dans de telles situations, programmer le développement d'une centralité qualifiant la ville qu'en identifiant les fonctions territoriales à assumer, les clientèles, les flux, les rythmes de fréquentation, les synergies éventuelles, et en recherchant celles qui gagnent à une proximité ou à une mise en réseau.

Cette question recoupe celle de l'armature urbaine, c'est-à-dire de la répartition de la centralité à l'échelle régionale et au-delà. Vingt ans après la thèse de M. Rochefort sur la construction progressive de cette armature en Alsace, une étude de l'Institut de Géographie de l'Université Louis Pasteur à Strasbourg distingue en Europe trois types d'espaces d'urbanisation : fortement centralisé à grande échelle (type parisien), fortement urbanisé à centres multiples (type rhénan), comportant des pôles urbains distants et peu structurants (type périphérique, Nantes, Bordeaux...), chacun de ces types présentant des stades de développement différents et des dynamiques actuelles prévisibles. Dans chaque contexte, le Projet Urbain est directement confronté à la question : quel contenu et quel niveau de centralité veut-on assumer face au pompage des métropoles plus importantes (par exemple en matière d'Enseignement supérieur, recherche et culture technique) ? Quels lieux dans la ville vont accueillir ces fonctions et en assumer la "visibilité" ?

Par ce côté, le Projet Urbain est en rapport à une stratégie plus générale d'aménagement du territoire. Organiser la complémentarité d'un réseau de villes, alternative à une métropolisation concentrée, c'est viser un équilibre entre les qualités résidentielles d'unités stables - historiques ou non - et des niveaux de fonctions centrales qu'elles peuvent ensemble assurer. Dans une région où on ne peut parler de conurbation dense mais plutôt d'urbanisation généralisée, l'organisation de la centralité urbaine peut encore être l'objet d'une recomposition contrôlée. On ne peut en tout cas pas dissocier le choix stratégique métropole dominante/réseau de villes des choix impliqués dans les projets urbains par l'identification, la localisation et la qualification architecturale des lieux de centralité correspondants.



BELFORT SIAC 5
VISION AU QUOTIDIEN.

1984

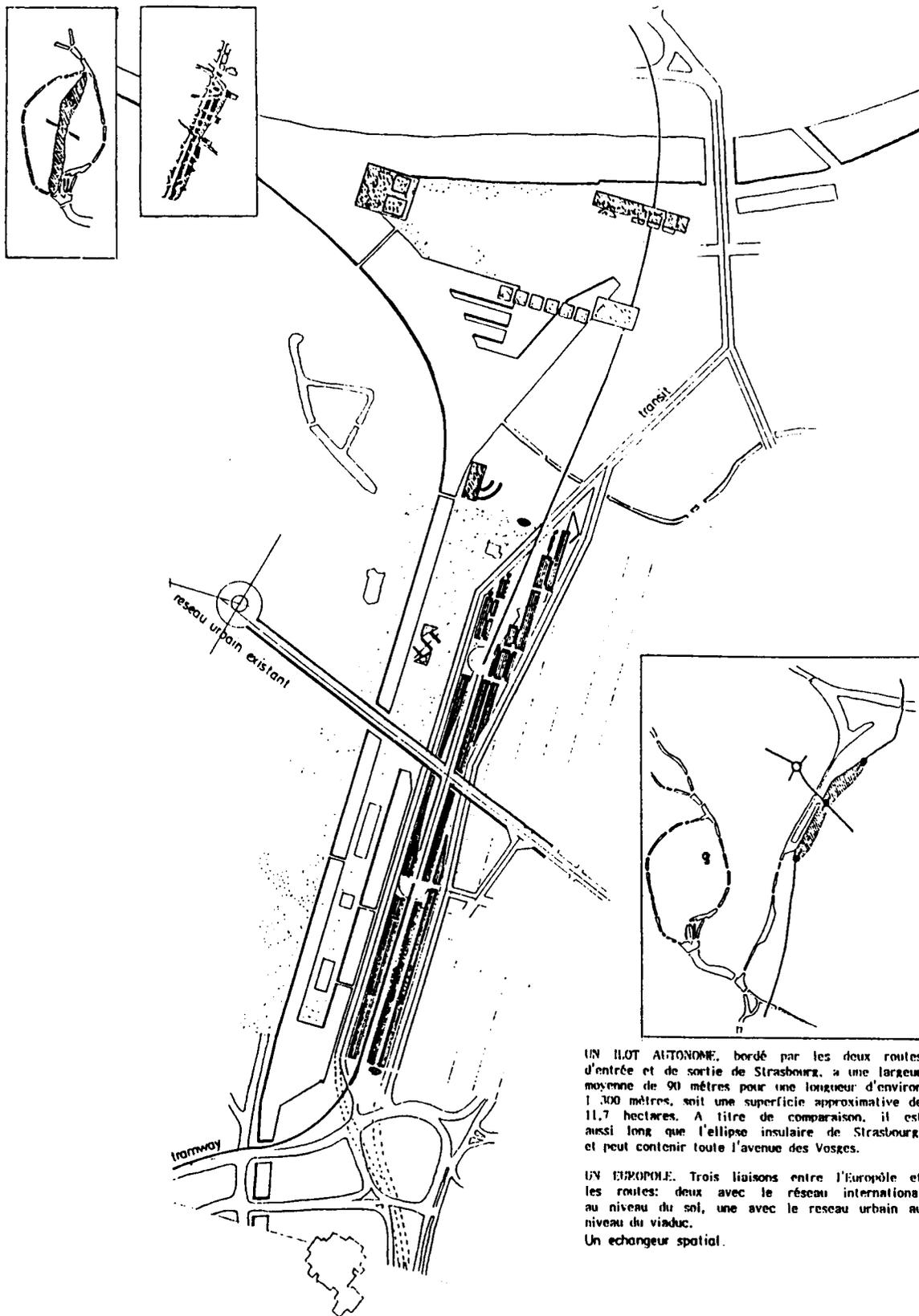
culture industrielle
culture urbaine

“Ville, société post-industrielle, culture post-moderne”, le thème du colloque organisé par l’Université de Naples, invite à aller au-delà des phénomènes immédiats, tels cette “désindustrialisation” qui, à Mulhouse, traduit plutôt un changement de la production industrielle (ses objets, son organisation, sa localisation). Le colloque ne s’égarrera pas dans la futurologie, ni dans l’appréciation polémique des courants post-modernistes en philosophie ou en architecture. Dans la conférence qui nous a été demandée, nous prenons position pour la prise en charge des situations actuelles avec leurs contradictions et pour une stratégie de la transformation. Deux groupes de changements nous paraissent primordiaux. D’une part, le déclin des formes d’organisation du travail collectif façonnant directement la matière ; et avec elles des apprentissages ouvriers, des structures de responsabilisation des individus, des formes de socialisation liant les générations ou les groupes. D’autre part, l’éclatement des instances locales de décision et de contrôle que recouvrait l’idée de cité et qui donnait une assise aux projets de vie, aux itinéraires personnels cherchant à se référer à un “progrès” général (progrès réel ou rêvé, personnel ou collectif). Une politique urbaine peut-elle relever ces deux défis ? Le projet urbain peut-il en explorer les objectifs (urbanité et citoyenneté renouvelées) et les moyens ? A partir d’exemples, nous proposons deux axes de réflexion projectuelle.

Au niveau programmation et projet, favoriser de nouvelles raisons et de nouvelles formes de circulation de l’expérience et de la parole. Pour cela on devrait rejeter tout ce qui engendre de la ségrégation et du désintérêt, et inventer des programmes complexes qui favorisent la reconnaissance réciproque et l’échange entre production, recherche, formation, décision..., entre des professionnels de haut niveau et des débutants intéressés... Il est clair qu’une telle visée demande des changements chaque fois spécifiés, dans le mode de production de l’espace (maîtrise d’ouvrage, conception, statut des terrains et sols artificiels...) et dans l’organisation morphologique à projeter. Entre le parcellaire foncier et la gestion d’un centre commercial, de nouvelles formes et statuts sont à inventer.

Au niveau processus, donner la possibilité au citoyen de s’inscrire dans un projet général largement ouvert à l’intelligence de chacun, de saisir que telle opération contribue à ce processus général, qu’elle va manifester le processus, témoigner ainsi que “les choses changent”, et soutenir l’idée que notre société est transformable sans implosion générale de la civilisation urbaine. Le Projet Urbain contribue alors à une nouvelle citoyenneté.

Ces deux orientations donnent une portée plus générale au Projet Urbain, une raison plus profonde ; au-delà de la nécessité renforcée du Projet Urbain comme prise en charge des situations urbaines actuelles avec leurs dysfonctionnements sociaux, on amorce ici une réflexion sur une éthique du projet opposée à la quiétude de l’expert.



UN ILOT AUTONOME, bordé par les deux routes d'entrée et de sortie de Strasbourg, à une largeur moyenne de 90 mètres pour une longueur d'environ 1.300 mètres, soit une superficie approximative de 11,7 hectares. A titre de comparaison, il est aussi long que l'ellipse insulaire de Strasbourg, et peut contenir toute l'avenue des Vosges.

UN EUROPOLÉ. Trois liaisons entre l'Europôle et les routes: deux avec le réseau international au niveau du sol, une avec le réseau urbain au niveau du viaduc. Un échangeur spatial.

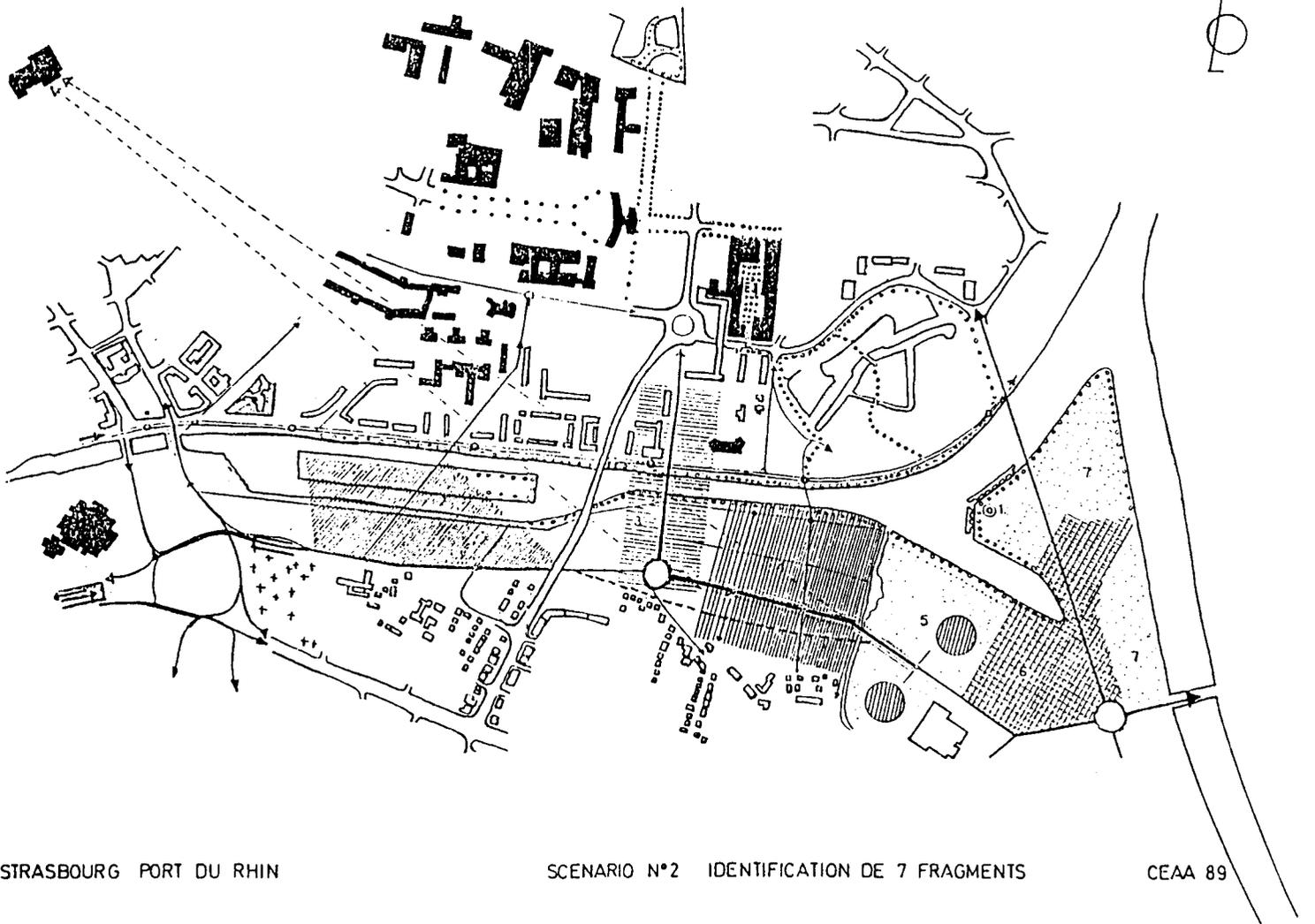
portée opérationnelle
du projet urbain

Dans la désignation du Projet Urbain comme "démarche de référence permettant de réinterroger les pratiques anciennes et d'interpeller l'activité Urbanisme contemporain", nous laissons ouverte la question de son efficacité : portée critique face aux pratiques et procédures courantes, portée opérationnelle maintenant la globalité de la démarche malgré la pression des logiques sectorielles liées aux découpages institutionnels (services, procédures, financements...) et aux finalités particulières et méthodes des opérateurs les plus puissants. En 1989, quatre opérations nous ont permis d'apprécier cette efficacité, pour des types d'intervention différents.

Projet léger pour questionnement large

Très en amont d'un processus de décision nous proposons (en novembre 88) à l'atelier du CEEA de travailler sur une bande de territoire strasbourgeois partant de la vieille ville et rejoignant le Rhin à travers le Port Autonome, bande suivant le tracé de la RN 4. On y a programmé un tronçon de rocade autoroutière. L'Agence d'Urbanisme obtiendra en cours d'année mission d'étudier le traitement de cette "entrée" à Strasbourg et en France, en qualifiant le paysage latéral immédiat de la RN 4 et une séquence portant quelques repères par rapport à l'agglomération traversée. Notre hypothèse de travail est qu'il est urgent de remettre en question la gestion de l'espace résultant de l'autonomie du Port Autonome, et de penser l'urbanisation de cette écharpe est-ouest dans le cadre d'un projet global sur la ville. Le travail sur les contraintes structurelles et sur les potentialités morphologiques conduit à diviser la bande en deux parties bien différentes par les contraintes et les enjeux. Dans celle jouxtant la ville, les traces de la formation historique du site, les caractéristiques morphologiques du terrain et du contexte, conduisent à élaborer six "projets de projet" différents. Entre temps, une nouvelle municipalité affiche une ambition internationale plus ferme. Les préfigurations élaborées par le CEEA sont présentées à MM. l'Adjoint à l'urbanisme et le Directeur de l'Agence d'Urbanisme ; elles provoquent la réflexion sur les choix de politique urbaine impliqués par chacun des projets, et font surgir des questions concrètes nouvelles. Elles confirment le sentiment de la portée jusqu'alors négligée des études nécessaires. Actuellement, l'Agence prépare un concours international d'idées sur le processus même d'élaboration de la décision et du projet, dans sa complexité. La méthode retenue pour le Projet Urbain présente trois aspects particuliers à ce niveau d'intervention dans le processus.

Sur le terrain s'articulent des décisions qui le "dépassent" largement : localisation du TGV et de sa gare, statut d'un éventuel district transfrontalier, voire européen, etc... Nous n'imaginons pas obtenir les décisions correspondantes ; nous faisons nous-même des hypothèses minimales qui laissent le maximum de choix ouverts sur le terrain lui-même. *limiter le décidé, énoncer et réserver le décidable.* Ce sont les propositions issues du travail sur les potentialités morphologiques qui relanceront des problèmes de niveau supérieur et permettront d'en projeter l'impact plus concrètement sur les préfigurations esquissées en tant que



STRASBOURG PORT DU RHIN

SCENARIO N°2 IDENTIFICATION DE 7 FRAGMENTS

CEAA 89

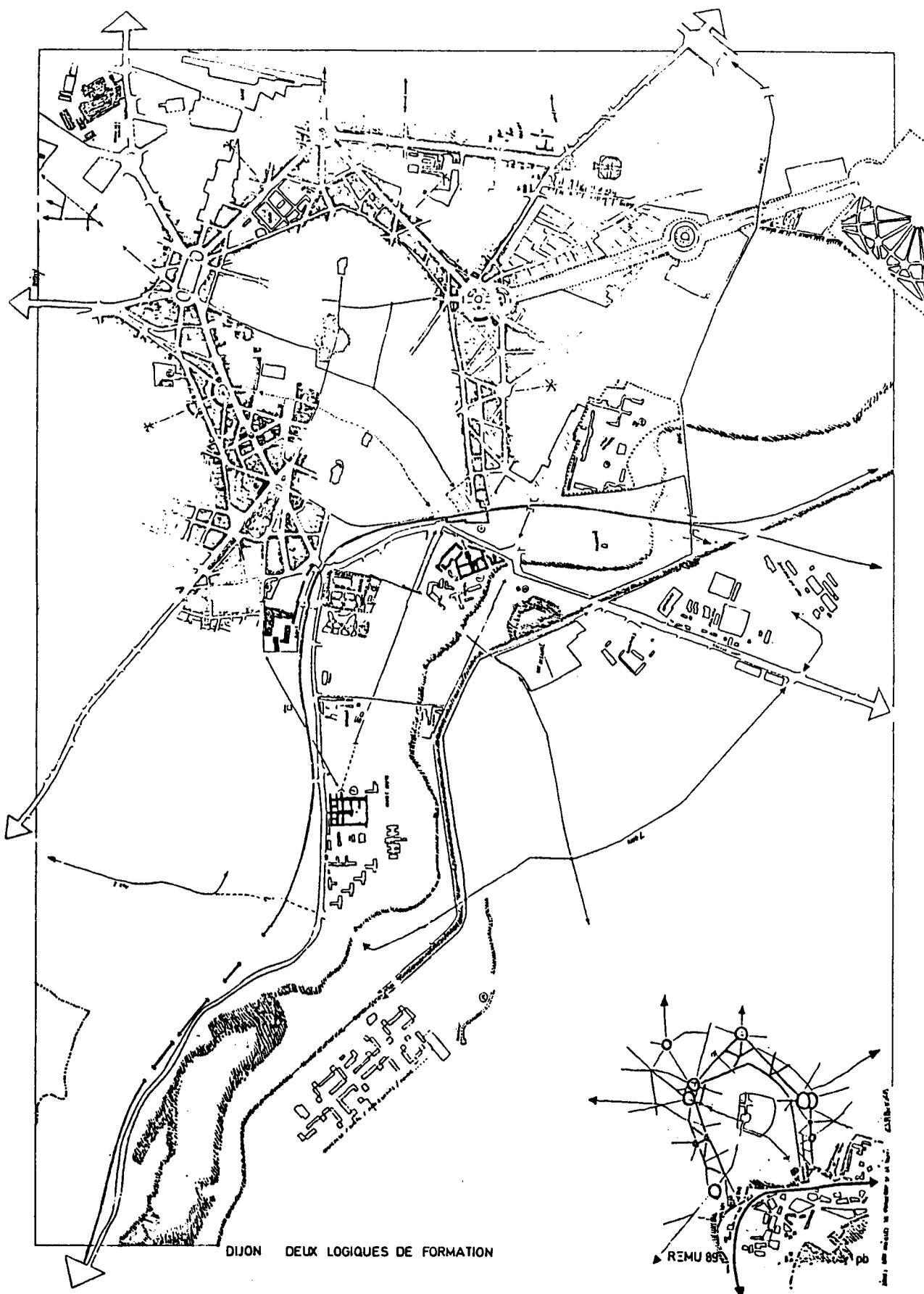
Projet Urbain. La méthode retenue (lectures du site et relance de l'analyse par des idées de projet) permet d'opérer un découpage en parties de territoire identifiées comme unités de projet possibles. Dans notre cas (une bande d'environ 200 m sur une longueur de 2000 m), on opère ainsi une segmentation. Ces différentes lectures superposées permettent d'identifier des segments comme résultat localisé de logiques de formation intervenue sur ce territoire (militaire, navigation, industrie, ponts et chaussées, construction immobilière, ...); la visée projectuelle confirme des potentialités propres à chaque segment. Identifié comme formation localisée, il devient aire de transformation particulière. Le projet, totalisant les segments et leur interaction, présente alors une souplesse de conception en process alternatif, et une possibilité de réalisation fractionnée, chaque segment pouvant vivre sa vie dès lors qu'il a commencé d'exister. La réalisation des premiers confirmera le projet des autres ou entraînera, avec la conjoncture, leur remaniement (ce qu'une conception par plan-masse général encaisse difficilement).

Enfin, on a dans chacune des six propositions retenu une idée principale d'organisation du territoire et poussé celle-ci sans déjà prétendre à la synthèse ou au compromis. Les projets et les scénarios correspondants gardent ainsi un tranchant, une capacité d'interpeller sur les enjeux et de soulever des questions qu'une solution de compromis laisserait dans l'ombre (échelles, type d'impact, conditions de faisabilité, etc...). La conception s'en trouve dynamisée, le décideur est éclairé sur des aspects inattendus.

Les six scénarios présentés avaient tous assez de faisabilité vraisemblable pour être pris en considération au moins comme questionnement des techniciens, des politiques et investisseurs, jusqu'à soutenir la volonté de remettre en cause des décisions impliquant l'Administration centrale et la Région. Dans ce cas le caractère opérationnel résulte d'un travail léger, rapide, conscient de la complexité qu'il relègue provisoirement et explicitement pour mieux en identifier les composantes, assez concret pour soutenir des pré-vision. Le Projet Urbain prospectif (c'est-à-dire qui prospecte les problèmes en amont et en aval de la décision) atteint ainsi son objectif: s'aider du projet pour avoir une intelligence des transformations possibles d'un territoire.

Projet - définition d'un patrimoine urbain

L'étude sur Dijon confiée au Remu concerne la ville comme patrimoine. Autour d'un centre ancien bien tenu par les procédures de l'Administration des Bâtiments de France, quelle peut être la définition d'un patrimoine urbain, quels en sont les objets? Au-delà de leur "conservation", peut-on en faire l'occasion d'investissements nouveaux qui s'en trouvent légitimés ou valorisés? Face à ces questions, l'équipe du REMU entreprend une reconstruction de la formation urbaine, autour de la période-clé où la place-forte rase ses fortifications, où la ville accueille le chemin de fer, développe de nouvelles installations pour l'armée et des sites industriels. Le cas de Dijon est exemplaire dans la mesure où la ceinture de fortifications est remplacée par une ceinture de boulevards et de places qui articule



la ville ancienne sur le territoire destiné à une urbanisation sans limites, et qui constitue aussi un ensemble d'espaces publics représentatifs. La façon dont les édifices de la ville moderne s'y distribuent, les déformations qui affectent le tissu aux points du conflit entre cette nouvelle organisation et les constituants d'échelle régionale (chemin de fer, rivière, canal...), l'intégration dans ce dispositif des parcs et allées qui préexistaient extra-muros, ... tout cela forme un véritable cas d'école. Les grands tracés y sont saisis dans leur fonction plurielle : accès au centre et conquête de la périphérie, distribution des activités nouvelles et lieux représentatifs, distribution des secteurs d'urbanisation à lotir et organisation formelle de la scène urbaine, installation des réseaux techniques. C'est cela l'héritage, le fond de patrimoine qui peut faire l'objet d'une transformation circonspecte conservant de cette formation étalée sur plus d'un siècle, l'unité générale, les agréments, les témoins principaux (les plus significatifs du point de vue urbanistique ou architectural, ou les plus chargés d'histoire et de culture locale).

Mais cette lecture de la formation et de ses avatars, conduit aussi à désigner des points sensibles (soit par l'importance que leur confère leur place dans la structuration urbaine, soit par l'obsolescence de leur fonction ou de leur bâti) et à évaluer l'enjeu qu'une substitution locale présente au regard de l'ensemble urbain (en particulier quant à la recomposition de la centralité correspondant à de nouvelles fonctions territoriales de Dijon).

Opérationnalité de cette étude ? Elle fournit un "fond de projet" où la conservation et la transformation peuvent entretenir des contradictions non-antagonistes, ce qu'on pouvait souhaiter pour une étude préalable à l'élaboration d'une ZPPAU. Les deux instances commanditaires Conservation des Monuments et Agence d'urbanisme y trouvent une base commune de travail ; elles proposent de poursuivre l'étude sur l'un des secteurs sensibles pour définir critères, concepts et modes de figuration utiles à la gestion ultérieure d'un tel "espace-patrimoine" par mesures réglementaires (ZPPAU) et incitation publique à certaines transformations.

Projet sur un quartier : Strasbourg-gare

Nous avons été sollicités pour le suivi d'une recherche menée par le "club Projet Urbain" de la Fédération des Agences d'Urbanisme (sur la recomposition de quartiers centraux, Brest, Montpellier...), en équipe avec S. Ostrowetsky et J. Bordreuil. La disponibilité des "praticiens-chercheurs" des Agences n'a pas permis que ce projet aboutisse. Les deux projets effectivement suivis, à Strasbourg et à St-Denis, sont des opérations qui ont directement affaire avec la vie quotidienne et impliquent une participation des habitants. On rencontre dans les opérations de quartier ou de grands ensembles, des attitudes très opposées. L'intervention programmatique plutôt animée par des gestionnaires, des spécialistes de sciences humaines et géographes, qui privilégie les diagnostics et montages avec l'hypothèse que la forme suivra (et peut-être l'arrière-pensée que

l'architecture n'a pas vraiment d'existence possible dans une population pauvre). L'intervention architecturale formaliste qui, à la limite, applique un maquillage sur des formes bâties indifférenciées et des formes d'habiter inacceptables. Les projets urbains peuvent au contraire travailler l'espace urbain dans la complexité de ses composantes physiques et sociales.

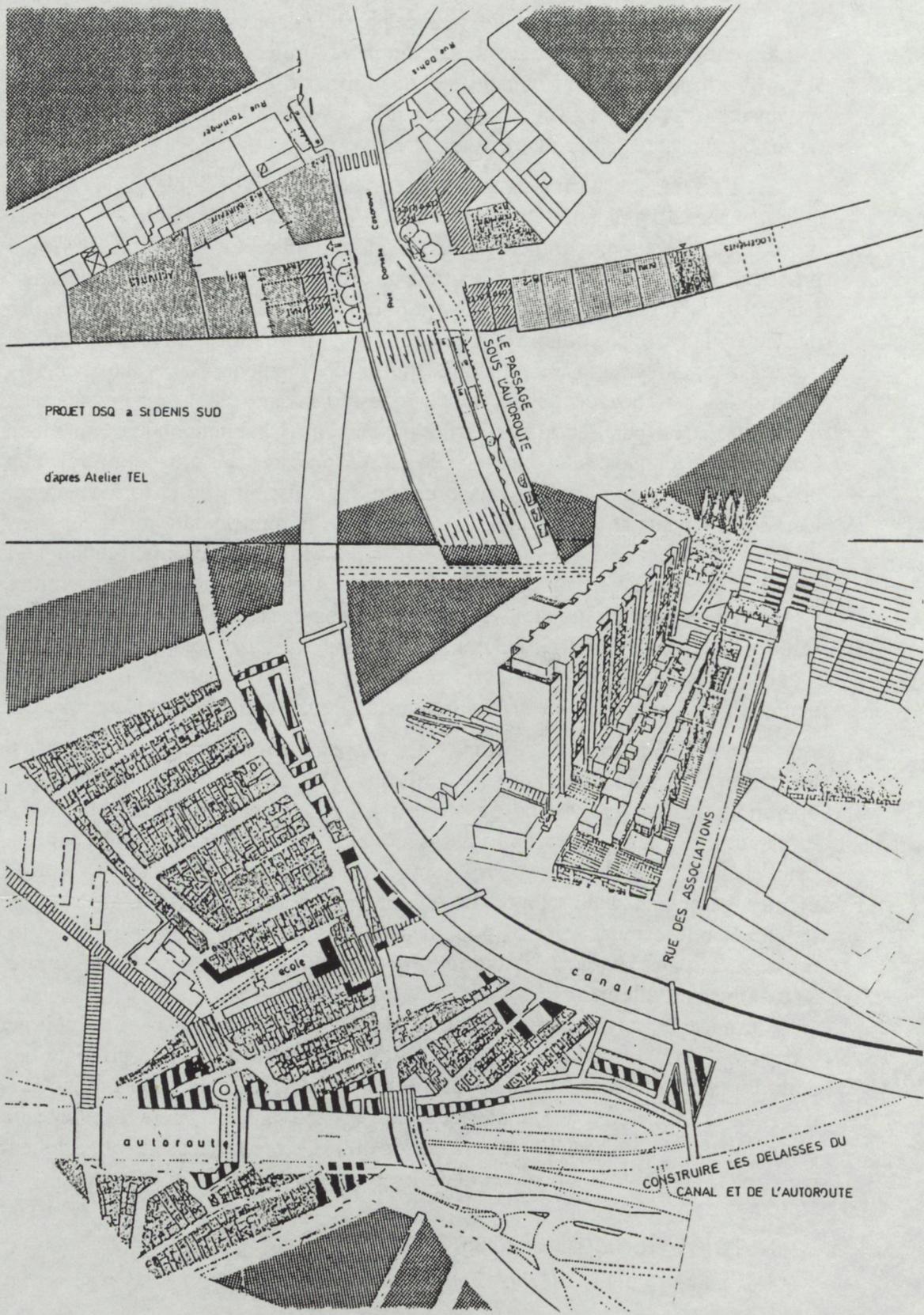
A l'origine le Quartier de la Gare à Strasbourg faisait l'objet d'une OPAH et l'Agence d'Urbanisme a été chargée d'étudier des opérations légères d'accompagnement notamment pour l'espace public. En fait, hors de toute procédure réglementée, l'étude a abouti à un projet de recomposition du quartier, à la satisfaction des élus qui se trouvent porteurs d'une "transformation d'ordre public". A la base, une double lecture. Celle de la formation à travers le temps et des traces manifestes de cette histoire, fournit des éléments de permanence, des "transmissions" que chacun peut faire siennes. Mais cette lecture est croisée avec une analyse de la perception du quartier par ceux qui l'habitent ou le fréquentent. Cette analyse (enquête et analyse dirigée par A. Renie avec les procédures relevant de la sémiotique de l'espace) révèle ce qui est constitutif de la forme perçue. Certains éléments sont neutralisés, "absents" de la représentation que les gens avouent par leurs pratiques ou énoncent ; d'autres sont présents, reconnus et valorisés favorablement ou non. En général, la continuité du bâti, les ensembles s'offrant à une lecture globale, sont appréciés positivement. Pour l'édifice, c'est selon : s'il fait cavalier seul, s'il détone dans l'ensemble, il y a rejet ; s'il s'y intègre, indépendamment de son style et de sa modernité, il est "bien vu" (c'est le cas heureux de la nouvelle Ecole d'Architecture appréciée comme valorisant son îlot).

A partir de cette double lecture, on a renoncé à gérer le processus de la transformation dans son intégralité, et à disperser les moyens dans de multiples opérations diffuses. L'hypothèse est faite que la gestion patrimoniale (et l'OPAH) sera entraînée par des interventions susceptibles de focaliser l'attention par leur place, leur potentiel formel et par la programmation qui s'y logera. Six "lieux - thèmes" principaux sont retenus. Le travail sur le boulevard et les placettes sera l'élément unificateur, valorisé pour des raisons historiques et de commodité urbaine, mais aussi parce qu'il témoigne de l'attention apportée par la collectivité à ce morceau d'elle-même.

L'autre enseignement concerne la gestion du processus de maîtrise d'oeuvre. La qualité du projet, l'intérêt des élus ne suffit pas à le protéger des entreprises normatives et visions sectorielles des services spécialisés (en particulier pour la forme concrète, matérielle, de l'espace public). Faute d'un chef de projet, installé par le Maire et assuré de son autorité, les services ne s'impliquent pas dans la conception globale et la réalisation s'en ressent.

Projet de recomposition d'une partie de ville : St-Denis Sud

A St-Denis, c'est le processus qui a été à l'origine du choix de l'équipe et du montage des interactions Maître d'ouvrage - Maître d'oeuvre. Quels que soient les



PROJET DSQ a St DENIS SUD

d'apres Atelier TEL

CONSTRUIRE LES DELAISSES DU
CANAL ET DE L'AUTOROUTE

avatars ultérieurs, ce processus a engendré un projet complexe, dont nous retiendrons trois caractéristiques significatives des possibilités du Projet Urbain : l'étroit rapport programme-forme, la recherche d'unité, de centralité, la souplesse du recours à la pluridisciplinarité.

A Saint-Denis la partie située entre autoroute et canal comprend trois sous-secteurs correspondant à des périodes différentes de production de l'espace de la banlieue. Un travail d'urbanisme qui ne prendrait pas en charge les dysfonctionnements sociaux y serait vain, une opération "magistrale" serait déstabilisatrice pour cet agglomérat sans structure propre, sans solidarités entre groupes, rejeté hors-la-ville puisque seul un méchant tunnel sous l'autoroute relie le secteur à un no man's land au-delà duquel on peut aller à St Denis-centre ou à Paris. L'objectif est que ces "sous-citadins", à partir de leurs propres problèmes, puissent avoir part aux projets concrets sur le secteur. Ici aussi, on doit conjuguer des interventions publiques valorisantes et le soutien à une gestion patrimoniale diversifiée. Mais le défi, ici, est de reconnaître (et faire reconnaître) ce que peut être le *patrimoine urbain des quartiers pauvres* et de justifier les moyens (certainement onéreux) de sa valorisation.

Ce patrimoine commun, c'est avant tout les gens avec leurs capacités, leur culture, leurs révoltes, les bâtiments qu'ils habitent, le territoire constitué et ses possibilités d'accueil d'activités productives ou sociales. Le premier pas du Projet Urbain c'est, à travers diverses lectures, de prendre acte de cette existence. A partir de là, la transformation concerne la reprogrammation de l'habitat, les commodités de la vie quotidienne, l'accueil d'entreprises actives, la vie intellectuelle et le sport, l'expression des jeunes et leur formation, l'invention de nouveaux lieux d'activités collectives opposées à la ségrégation, la restructuration du paysage urbain, afin que les groupes sociaux se reconnaissent entre eux et se sentent, ensemble, reconnus comme habitant une partie de ville, sans prétendre gommer, au contraire, les contradictions majeures qui parcourent notre époque.

La "lecture active" qui dégage "l'état des choses" initial s'applique au visible (les formes du bâti, les comportements sociaux) mais en privilégiant ce qui est matière à projet. Ainsi le noyau de l'équipe comportant quatre spécialistes (deux d'architecture, deux de sciences humaines) dégagera une dizaine de "lieux-thèmes" qui, ensemble, par leur localisation et les programmes susceptibles de s'y loger, recoupent les différentes populations et leurs intérêts d'ordre individuel ou collectif.

Par thème (urbain), on entend un aspect de la production de la ville dont, localement, on pressent qu'il peut se concrétiser dans une action limitée qui trouvera une expression formelle significative. Le rapprochement thème/lieu fait l'hypothèse que l'intervention souhaitée sera particulièrement bien située en ce lieu compte tenu de ce qu'il "représente" au préalable et de l'effet de visibilité réciproque qui en résultera, contribuant ainsi à la recomposition d'une partie de la ville. Dans ce qui motive chaque thème-lieu, il y a conjonction de ce qui provient de la lecture formelle et de l'observation sociale, de l'idée programmatique et de

Ce qui me semble essentiel, c'est la possibilité de discussion. C'est la grande leçon de la pensée hébraïque ou arabe, *l'écoute de l'autre*. C'est aussi l'enseignement de Scherchen quand il disait «on doit écouter, écouter, écouter». Non pas écrire, mais écouter. Je trouve que c'est une condition fondamentale pour la vie. On doit écouter les autres, les différences, la diversité. Non pas chercher l'unanimité, le succès, l'approbation, mais essayer d'entendre la diversité. Il y a ainsi la possibilité d'une nouvelle explosion.

Pour moi, l'idée de Dallapiccola d'utiliser des textes d'hérétiques était très importante. La rébellion, les hérétiques..., ce n'est pas un hasard si ma dernière pièce est écrite sur un texte de Giordano Bruno!

Q. On pourrait dire que tout cela a peu à voir avec la musique même, avec la technique de composition... Où est la relation entre l'invention et cette matière d'inspiration?

N. Trois exemples. Voir comment Gaudi a construit la petite église qui se trouve à trente kilomètres de Barcelone avec trois éléments: des grandes pierres, des pierres plus petites, des céramiques colorées et du plomb. Voir comment Musil a construit *L'homme sans qualités*: non par des procédés narratifs à la Tolstoï, mais en mêlant différents temps, différentes lignes, différentes îles, entre lesquelles un petit bateau vient établir des relations. Voir comment Tintoret échappe à la perspective de la Renaissance en ayant recours à l'esprit de Venise, à ses différentes cultures, et voir comment il casse le centre au profit d'une conception polycentriste, avec des signes, des ruptures, des couleurs: il compose différents moments dans l'espace, différents espaces, différentes profondeurs. Ce n'est pas un hasard si ensuite des peintres comme Jackson Pollock ou plus tard Vedova sont venus étudier Tintoret.

COMPOSER AVEC LA DIFFERENCE

in LUIGI NONO

(p. 18)

sa préfiguration architecturale qui vont manifester le changement aux yeux de tous. Le tunnel sous l'autoroute appelle un traitement des commodités (passage protégé, arrêt d'autobus...) et une expression formelle de l'accès à une nouvelle partie de ville. Réhabiliter le tissu de petits immeubles et ateliers mérite aussi articulation sur un "espace public communal"... dont la restructuration du fonctionnement de l'école va justifier l'architecture. Modifier la composition des logements dans la cité des 2000, à partir du pourcentage de logements vides sur des cages d'escaliers particulières, mérite remaniement en façade et la composition des loggias de ces duplex (réinterprétation de l'immeuble-villa de Le Corbusier) va introduire une échelle intermédiaire dans l'immense répétition actuelle des façades. Réaménager la place centrale de la cité pour des usages agréables va de pair avec la décision de faire passer une rue au coeur de l'ensemble de 2000 logements jusqu'alors accessibles par sa seule périphérie. Offrir un vis-à-vis habité à la cité 1960 en créant une bande de maisons d'artisans, en même temps qu'on accueille une usine performante sur le boulevard nord va de pair avec le regroupement des jardins ouvriers dans une bande verte intermédiaire, "grande forme" dégagée et vivante.

Prétendre à la reconnaissance d'une partie de ville implique d'introduire une certaine cohérence entre des formations urbaines jusqu'à présent dissociées et parfois antagonistes, par des tracés d'espace public et des programmes qui leur soient communs, des fréquentations partagées. Mais cela requiert aussi d'intervenir sur la centralité. L'accès à l'espace du Centre historique rénové de St Denis est sans doute à faciliter ; il ne peut être résolu du seul point de vue d'un "désencierement" physique. Quelle est l'attractivité réelle de ce centre compte tenu des budgets temps et argent, et des ressources sociales de la population de St Denis-sud. Plus important est d'inventer ce qui donnera à cette partie de ville sa propre centralité (promenade, concentration commerciale, activités culturelles et sportives, événements festifs ou politiques) et ce qui la ferait participer à un niveau de centralité supérieur. Le projet conjugue l'équipement commercial (jusqu'à présent nul malgré la population importante, il acquiert faisabilité du fait des nouveaux tracés de voies urbaines majeures), la requalification de la place centrale de la cité (usages et paysages), et la réalisation d'une Rue des Associations. Pour cela, on casse la dalle supérieure d'un immense parking devenu espace de rejet et d'agression ; la structure ainsi "ouverte" accueille une séquence de locaux associatifs et de salles diverses ; le projet prend toute sa portée symbolique avec la programmation sur cet axe d'une "Maison de l'Image" à vocation régionale, équipement capable d'affirmer un pôle de cette "centralité non concentrée" qui nous semble qualifier l'espace urbain moderne.

C'est là que le projet, déjà hardi sur le plan municipal, risque d'achopper du fait de l'inexistence de procédures et instances de négociation propres à gérer l'affectation spatiale des ambitions et des ressources pour constituer des réseaux de complémentarités inter-urbaines. Pour dire les choses brièvement, on devrait imaginer un SIVOM-projet urbain.

L'ampleur du projet suppose un processus complexe d'élaboration, de propositions alternatives, de réorientation des choix où doivent s'impliquer tout au long maîtrise d'oeuvre et maîtrise d'ouvrage. Un chef de projet assure l'interface entre le politique et l'équipe de spécialistes ; il doit protéger ceux-ci de l'inquiétude bien naturelle des décideurs et partager avec ces spécialistes une même éthique du projet. On peut alors faire leur place au temps (la démarche a duré 3 ans) et aux contradictions, et déléguer à des groupes ad hoc des études anticipant le projet. Finie la coupure entre les dossiers d'analyse et les diagnostics spécialisés d'une part, et la conception programmatique ou architecturale d'autre part. Chaque spécialiste doit contribuer, de son point de vue particulier, à l'intelligence globale de la situation et est sollicité de penser le changement. A St Denis Sud, pour plusieurs questions de société bien délimitées, on a provoqué la formation d'un groupe de travail, en prise sur la façon dont les gens vivent, animé par des chercheurs éminents. Ce groupe menait de pair l'enquête-analyse et la réflexion sur le changement possible et apportait, en toute autonomie, ses propositions de projet. Ainsi du groupe sur la formation des jeunes qui est parti hardiment d'une enquête sur "ce que vous apprenez (retenez) à la maison ? à l'école ? dans la rue ? en d'autres lieux dévolus ou non à votre formation ?".

projet urbain et politique urbaine

De cette année d'expérience, nous tirons confirmation de la pertinence du point de vue : le Projet Urbain comme pratique de contrôle de la production de la ville, sur les trois plans de la ville physique, de la société urbaine et des représentations qui les nouent. Nous hésitons devant une spécification plus précise de la démarche qui laisserait dans l'ombre les conditions de son émergence. L'urbain dont nous traitons n'a pas de majuscule ; il ne s'agit pas d'une utopie ou d'une fiction historique, référence à une ville idéale et à une civilité disparue. Le mode de production de la ville physique est en phase avec ce qui s'y vit ; le spectacle irisé de la bourgeoisie du 19^e siècle en promenade est l'envers des sombres gravures de G. Doré sur les bas-fonds de Londres. Politiques sociales et doctrines urbanistiques ont cherché à réduire cet écart, le monde contemporain dément leur succès. L'urbain, une qualité ? C'est d'abord un ensemble de faits actuels concernant toutes les formes de ville et d'agglomération, soumises à l'impact des déplacements de population, des mutations dans la production et les échanges, de l'évolution des modes de vie. Dans nos pays caractérisés par l'urbanisation généralisée de larges régions, le changement se traduit moins par de nouvelles extensions que par des transformations internes (redistribution résidentielle de certains groupes sociaux, substitution d'activités et d'édifices dans le tissu même de la ville). La prospective de tels changements est difficile.

Cette transformation de l'espace urbanisé mobilise les ressources de la collectivité et des investisseurs privés. Une inversion dont il faudrait mesurer l'ampleur s'est produite par rapport à la période 1960-80 : l'investissement public relève moins de l'Etat et plus du pouvoir local, l'investissement privé provient plus de capitaux et de centres de décision délocalisés (multinationales diverses). Un des problèmes est d'accueillir ces investissements à finalité immédiate (en général, le profit) sans perdre le contrôle d'une transformation qui, même localisée, concerne l'ensemble de la ville et s'inscrit dans la longue durée. On désigne ici une fonction de politique urbaine. Comme projet d'un aménagement défini, le Projet Urbain est souvent considéré comme l'application de la politique urbaine (cf. les déclarations des professionnels : "les élus décident, nous réalisons"). Comme démarche initiale, - les exemples rapportés l'illustrent -, le Projet Urbain est aussi un moyen d'inventer cette politique, d'explorer des alternatives, de tester la faisabilité, de motiver des acteurs et construire des stratégies partagées. Comme mise en oeuvre, il en permettra évaluation et correction. Ceci suppose des formes de Projet Urbain adaptées aux différents moments du rapport entre maîtrise d'ouvrage et maîtrise d'oeuvre urbaine, aux différents types de rapports entre le politique et l'équipe de spécialistes. Attitude opposée au fait de déléguer la conception au seul expert.

Les solutions techniques, l'évaluation des coûts, les montages administratifs ou financiers... font partie du processus de projet. Chaque spécialiste peut s'y trouver créatif dans la mesure où on ose ensemble une intervention problématique globale plutôt que l'application de solutions partielles à des problèmes sectoriels. Pour la production de la ville contemporaine, les idées les plus actuelles émergent de situations de crise, d'espaces en urgence ; nous avons la conviction qu'elles seraient transférables à la création de parties de ville nouvelles.

Ayant ainsi délimité le domaine du Projet Urbain, nous pouvons faire retour sur notre objectif initial : "dégager une démarche de référence qui permette de réinterroger les pratiques anciennes et d'interpeller l'activité contemporaine d'urbanisme". La confrontation de la définition initiale du Projet Urbain à des situations diverses constitue notre expérience. Celle-ci autorise à répondre aux questions que nous avons retenues : autonomie et opérationnalité du Projet Urbain ? Oui, elles sont certaines dans la mesure où le Projet Urbain s'affirme comme processus. C'est cet aspect primordial que nous devons accentuer dans la définition de référence, et qui traversera la conceptualisation utilisable dans la pratique du Projet Urbain.

face à la diversité du projet urbain une démarche de référence

1

Projet de forme et de programmation sur une partie de ville, prenant acte de l'existant (potentialités morphologiques et sociales), articulant les échelles de temps et de territoires, le Projet Urbain présente des scénarios alternatifs et assez concrets pour motiver les acteurs sociaux (l'intervention projetée laisse prévoir une production de valeur marchande ou symbolique, la possibilité d'y inscrire un itinéraire personnel ou collectif...).

2

Dès la conception, le Projet Urbain conduit à négociation entre les investisseurs et la collectivité locale confrontée à son avenir, il suscite l'émergence de stratégies partagées, en particulier du fait que l'investissement public annoncé crée une valorisation différentielle du territoire urbain.

3

Dans sa phase de réalisation, le Projet Urbain porteur d'un intérêt partagé, solidarise les intervenants au-delà de leurs logiques sectorielles et fixe les règles pour la définition fonctionnelle et formelle des opérations particulières qui le matérialiseront.

4

Chaque cas présente une "situation de projet" particulière. On entend par situation de projet l'ensemble de la demande explicite, du réel pris en charge, des ressources potentielles, des acteurs susceptibles d'être concernés, de la maîtrise d'ouvrage et des conditions administratives, économiques ou techniques d'élaboration du projet. Une telle situation de projet étant reconnue, le Projet Urbain sollicite la mise en place d'un processus créatif collectif où la diversité des approches répond à la complexité de l'espace urbain en transformation.

5

Préfigurations et scénarios y font surgir des priorités concrètes dans les aspirations à mieux-vivre, des potentialités intéressant les investisseurs économiques, des questions de mémoire, d'identité, d'innovation sociale. Les interlocuteurs participent ainsi au processus de conception en anticipant la production de sens multiples que l'opération pourra susciter dans la ville en rapport à sa visibilité.

fondements
du projet urbain

DISPOSITIF CONCEPTUEL DU PROJET URBAIN

concepts généraux

Dans le récit de "notre expérience", l'insistance à rendre compte de la diversité du Projet Urbain traduit une conviction : l'intérêt de la démarche Projet Urbain tient à son caractère polymorphe qui laisse entier le caractère problématique de chaque projet et incite à définir le processus créatif adapté à chaque situation. Ce serait un contresens de vouloir enfermer le Projet Urbain dans une définition normative, encore pire de le transformer en procédure réglementée (vite appropriée par tel profil professionnel ou telle instance administrative). Démarche restant ouverte et chaque fois à construire, le Projet Urbain peut d'ailleurs faire appel avec le maximum de souplesse aux procédures et financements particuliers qui, en fonction d'une conjoncture, traduisent le soutien de l'Etat à des actions spécifiques (OPAH, personnes âgées, développement social des quartiers...). Au total, de quoi a-t-on besoin pour rendre le Projet Urbain opératoire ? D'une perspective et d'un savoir-faire.

La vision globale du processus possible, avec ses ressources et ses enjeux, s'appuiera sur la démarche de référence, étayée d'exemples concrets intéressants pour la situation prise en charge (c'est une première responsabilité des spécialistes que de savoir mobiliser de telles références). L'objectif pratique est de pouvoir définir le processus et ses acteurs (contrat initial, composition de l'équipe de conception, groupes de travail possibles, implication de la Maîtrise d'ouvrage).

Le savoir-faire concernant lectures, préfigurations, programmations, scénarios, montages, spécifications techniques... doit éviter l'éclatement ou la domination par une compétence particulière. Ceci suppose un "dispositif conceptuel" partagé par tous les spécialistes. Par dispositif conceptuel, nous entendons un ensemble réduit de concepts dont l'articulation est cohérente et couvre les principaux problèmes rencontrés, ici la production de la ville dans ses différents aspects. Chacun de ces concepts peut toujours évoquer des savoirs propres aux disciplines où il a une pertinence, il garde son poids de connotations, mais il doit trouver une consistance particulière dans le dispositif propre au Projet Urbain. Ainsi, renoncer à une définition à priori du Projet Urbain nous a conduit à en définir d'une part la raison d'être et les conditions de production, d'autre part "l'instrumentation" ("dispositif conceptuel, mode d'emploi"). La cohérence et la pertinence de ce dispositif sont à établir par rapport au Projet Urbain, démarche de référence.

1

L'autonomie de ce dispositif conceptuel (correspondant à l'autonomie du Projet Urbain comme démarche) suppose qu'il ne soit pas besoin de faire appel à une axiomatique qui lui soit extérieure. On a repéré que ce qui traverse le travail du Projet Urbain, c'est le sens qu'on imagine pouvoir résulter de la transformation urbaine. Notre présupposé le plus général pourrait être : il n'y a projet et décision collective possibles que pour produire de la valorisation (marchande, sociale, symbolique...), c'est-à-dire en anticipant le sens multiple qui pourra advenir du fait de la transformation de la réalité (c'est dans ce processus que les systèmes de valeurs des protagonistes se manifestent).

2

S'agissant d'un processus où lecture et proposition s'imbriquent, les mêmes concepts doivent valoir pour les moments d'analyse et les moments de projet. Ils seront bons pour une analyse à visée projectuelle, bons pour du projet prospectif, bons pour du projet opérationnel, bons pour évaluer l'impact réel des opérations. En fait, la réalité soumise à projet est une reconstruction, réductrice de la situation réelle prise en charge et organisée à partir des points de vue présents dans l'approche théorique générale ou mobilisés en fonction d'une conjoncture et de préoccupations particulières. Le projet est bien projet de transformation de cette réalité ainsi définie. Sa réalisation par contre se situe dans le réel, avec des effets non entièrement prédictibles à partir des simulations ou anticipations portant sur la réalité projectuelle. Plutôt que d'analyse nous préférons parler de "construction de la réalité destinée à projet" ; les concepts que nous visons doivent au premier chef être bons pour la mise en forme de cette réalité destinée à transformation, puis opératoires pour concevoir cette transformation, et ultérieurement utiles pour évaluer les décalages entre des résultats attendus et ce qui advient dans le réel.

3

"La ville comme production" est saisie, en synchronie, comme résultant d'un processus de formation, et ainsi accessible à un projet de transformation. Nous préférons d'ailleurs parler de "formations urbaines" pour conserver l'aspect temporel ("perfectif") des choses. Quoi qu'il en soit, nos concepts devront pouvoir rendre compte de la réalité comme moment d'un processus complexe, et contribuer à évoquer les diverses temporalités qui s'y superposent.

... un assez grand flou quant aux termes employés. Et, par exemple, quelle est la différence entre plan de ville, configuration urbaine et morphologie de la ville... ?

■ M. R. : Tout à fait d'accord sur l'incertitude des termes relevant de la géographie. Les relations entre la nature des opérations et l'organisation du sol qui en résulte -épisode principal peut-être de toute recherche géographique sur les tissus urbains- ont été laissées longtemps dans le vague, accordant de vastes zones d'imprécision entre le plan de la ville, considéré comme une forme générale (plus extérieure, d'ailleurs que significative des articulations internes) et les projets "individuels", bâtiments de tous ordres. L'espace public est en fin de compte un centre d'intérêt tout récent dans nos travaux, alors qu'il commandait en grande partie le jeu des aménagements publics et privés. Quand j'ai entrepris de travailler sur ces questions, vers 1950, la bibliographie était entièrement vide (et le vocabulaire à peine constitué) : seul un article de TRICART ouvrait la brèche. On lisait d'ordinaire des descriptions d'immeubles, des descriptions de paysages (variant selon les échelles et les points de vue), très rarement une analyse des structures qui somme toute forment la trame urbaine. C'est dans le projet, que l'on retrouvait quelque peu ces notions, notamment les projets de cités-jardins, parce qu'elles constituaient le corps d'une démonstration et légitimaient l'expérience. Mais à propos de la ville constituée, existante, aucune grille véritable d'analyse. Même la tradition de l'Institut d'Urbanisme de Paris était insatisfaisante sur ce point. Sans doute, la géographie française était-elle particulièrement fragile sur ce plan -plus que la géographie britannique-. Aujourd'hui encore, nous avons quelque mal à donner une définition un peu rigoureuse du mot *lotissement*.

■ Ph. G.: Les architectes, actuellement dans une démarche qui se veut à la fois culturaliste et historique, travaillent avec un outil qui s'appelle la typomorphologie. Qu'est-ce que vous pensez de cette démarche.

■ M. R. : La mise en forme de cette méthode - notamment par les architectes et urbanistes italiens a fourni des cadres plus fermes à la réflexion et à la recherche, créé les conditions d'une analyse des formes et non plus seulement d'un discours esthétique ou fonctionnel. Cette méthode se concilie bien avec le souci d'établir dans leur temporalité les structures matérielles de la ville. J.-L. COHEN a fait justement remarquer, dans un article de la revue *Esprit*, que nos collègues italiens avaient pu récupérer à l'avantage de ce type d'analyse, la tradition des études françaises de géographie ou d'urbanisme. Mais le terme de morphologie, répétons-le, reste ambigu - il va, si l'on suit les indications de la "morphologie sociale" des configurations démographiques ou socio-professionnelles aux aménagements les plus matériels et à la division sociale du sol, de l'habitat à la valeur symbolique des emplacements. La typologie se place dans une perspective plus strictement architecturale. La question qui m'intéresse au premier chef est le degré de cohérence (ou de liberté) entre morphologie et typologie, car c'est à travers cette flexibilité relative des biens que le mouvement, l'histoire, les changements d'affectation et de style peuvent s'accomplir. C'est par conséquent travailler encore à la limite de notions, dont l'articulation offre un champ de réflexion particulièrement fertile, y compris pour les géographes.

morphologie de l'espace construit : organisations spatiales et formes visibles

Les notions qui se logent sous les termes de "forme" et "espace" sont très imbriquées (en philosophie comme en pratique) et présentent des circularités. Nous ne prétendons ni les dénouer, ni leur superposer des articulations importées d'un autre champ disciplinaire. Par exemple, ce n'est pas le décalquage des oppositions forme/substance, expression/contenu qui nous paraîtrait éclairant, mais plutôt l'étude de leur introduction en linguistique (avant qu'elles ne fleurissent en sémiotique), et la façon dont la glossématique de Hjelmslev, démarche complexe, ancrée dans la réalité linguistique, remaniée, discutée, illustre une attitude épistémologique d'ordre général selon laquelle un objet quelconque n'a d'existence que du fait des rapports qu'il entretient avec d'autres objets. Le réseau de ces dépendances est la forme de l'objet (le reste étant sa substance) et se présente sous deux aspects : forme de l'expression, forme du contenu. (distinction saussurienne proprement sémiologique). L'ancrage de cette démarche en linguistique (qui éviterait d'oublier sa complexité et d'ignorer les critiques qui la concernent), ou le retour à l'axiomatique initiale (qui révèle le caractère nécessairement systématique de l'univers qu'elle conceptualise), nous évitent de la croire applicable au réel de la ville comme production et pertinente pour la construction de la réalité projectuelle.

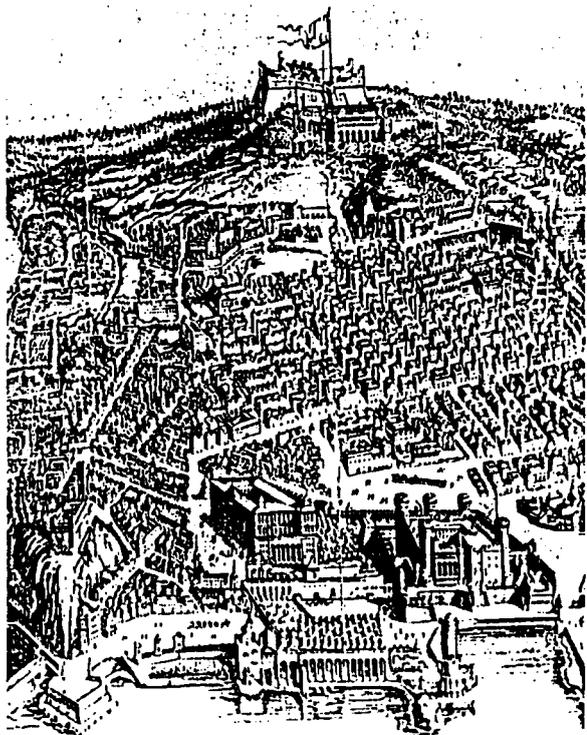
Nous avons à identifier des territoires, des objets, des événements, des actes et les relations qui se développent entre eux dans une étendue physique. Ces relations assez stables pour qu'on les observe (dans une durée millénaire ou un moment éphémère) présentent des particularités et des régularités, des singularités et des répétitions, des thèmes et des variations, dans les dimensions spatiales et temporelles. Elles sont offertes à une perception immédiate, ou bien pensables dans un travail d'abstraction :

- *Formes visibles* pour les unes, qui s'offrent à la distinction perceptive "fond/forme", et à la distinction conceptuelle "Gestalt/forme concrète l'actualisant/apparence (iconique)"

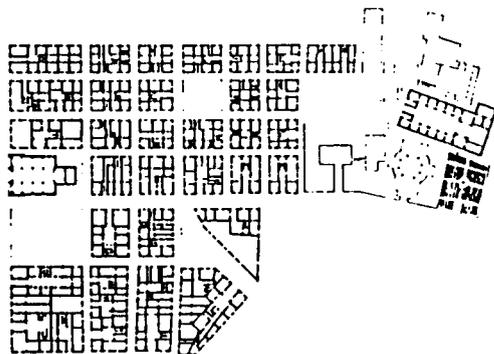
- ou bien ensembles de relations concrètes que, suivant leur consistance, on pourra qualifier d'*organisations spatiales, structures ou configurations*.

Pour les premières, la mémorisation va de soi, les représentations qu'elles suscitent ont un support iconique évident, on se les imagine. Quant aux secondes, il faut les faire apparaître dans des représentations (calculs, schémas) explicitant les liaisons fonctionnelles et les structures cachées.

Une fois identifié ces formes et organisations spatiales, ce sont leurs interactions qui nous intéressent, à propos desquelles nous introduirons plus volontiers des concepts d'espaces. Ainsi une description morphologique plurielle conduira à s'interroger sur la dépendance du physique et du social par le biais des représentations des choses et des pratiques. On pourra en particulier se demander quel degré de visibilité ou de "dicibilité" est nécessaire aux organisations spatiales pour être présentes dans les représentations et socialement efficaces. L'identification morphologique qui vise à comprendre l'engendrement des formes et à interpréter leurs effets, est en principe valable pour des réalités de tous ordres ; nous proposerons quant à nous les articulations qui nous paraissent les plus pertinentes pour définir la réalité physique et fonctionnelle de la ville bâtie, mettant ainsi en suspens la cohérence entre ce découpage conceptuel et celui que peuvent proposer les sciences sociales face à une même situation de projet.



7

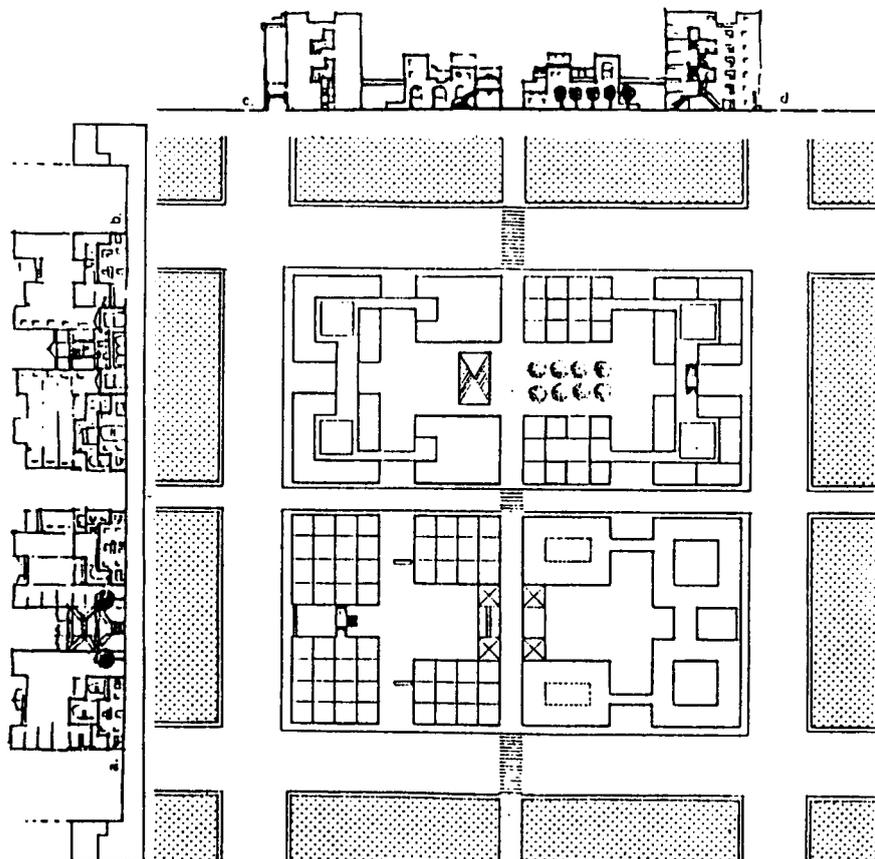


8

7. Bastiaen Stopenael. *Vista de Nápoles (1653). Detalle de los barrios españoles.*

8. *Los barrios españoles. Levantamiento del sector entre Via Toledo*

Le groupement proposé ci-dessous, est constitué par huit plots (de 1 à 4 niveaux, se référant au "bassi", 10 appartements et locaux commerciaux) et de huit immeubles (de 5 à 7 niveaux). Il s'inscrit dans une trame urbaine de 140 mètres environ. Il ménage une hiérarchie de voies et une variété d'espaces publics: cour intérieure, cour entre deux immeubles limitée par un porche sur la rue et une cage d'escalier, cour ou placette entre plots (école, échoppes, peuvent les fermer côté ruelle). Les passerelles entre immeubles et plots, les terrasses, les escaliers donnent à l'espace cette "épaisseur" dans les trois dimensions qui est si présente dans la vieille ville.



deux échelles territoriales de conceptualisation

L'une de ces articulations consiste à définir à quelle échelle on opère l'analyse morphologique. Trois niveaux sont traditionnellement retenus dans les pratiques urbanistiques : le territoire, la ville et l'édifice ou quartier. Ils correspondent à des instances décisionnelles différentes : aménagement du territoire, urbanisme municipal et opérations particulières, et se distinguent par le contenu de ces décisions, par les déterminations qui s'y trouvent contrôlées. L'ingénierie économique de l'aménagement du territoire se répercute dans la planification urbaine ; les dispositions réglementaires de l'urbanisme municipal s'imposent aux opérations particulières. Un partage de compétences s'ensuit : géographes, démographes, ingénieurs et économistes pensent le territoire et le resituent dans une économie-monde ; les architectes dessinent les édifices et l'espace public ; l'urbanisme réglementaire combine un savoir-zoner (gestion fonctionnelle et juridique du territoire communal répondant à la planification) et un savoir-composer les espaces publics et le décor urbain.

Le Projet Urbain bouscule ce zonage des compétences. Ce qui produit de la ville, se situe à deux niveaux : l'interaction entre collectivité locale et investisseurs des opérations de construction, substitution ou équipement ; le rapport de ces décisions à l'environnement général, de la ville à sa zone d'influence territoriale directe.

Formation urbaine localisée

Le premier niveau se matérialise dans les opérations d'édification, leur coordination et leur relation à l'espace public. A cette échelle de "formation urbaine", on repère les régularités typologiques d'édification (spécification des espaces construits et solutions constructives), de découpage foncier et d'occupation des sols (ce sont là des règles, explicites ou non, de coexistence et de gestion collective des espaces utiles à tous), enfin formes visibles constituant localement la scène urbaine.

Comment désigner la "construction de la réalité" à ce niveau ? On voudrait éviter "morphologie" (tel qu'il a été introduit dans le doublet typo-morpho) pour laisser au terme une portée plus générale et éviter les discordances d'emploi avec les acceptions établies dans certaines disciplines (géographie par ex.). On renonce à "tissu" : l'intérêt de la métaphore se retourne quand on quitte les quartiers anciens patiemment tricotés dans la continuité ou les projets bien réglés, pour considérer les formations de villes industrielles et de banlieues. Leur tissu ne pourrait alors qu'être non structuré, plein de trous, au mieux par lambeaux, donc dévalorisé par les connotations du terme utilisé. On retient "formation urbaine (localisée)" qui conserve les différents aspects : organisation spatiale résultant d'un processus de formation dont les opérations d'édification (programme et forme) produisent les caractéristiques formelles d'ensemble. On recensera des types de formation, on pourra les reconnaître et désigner dans la réalité les déformations résultant du contact entre formations, de la topographie d'un site, l'obstacle apporté par une

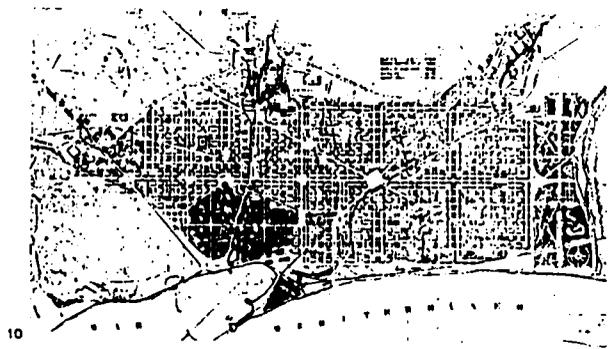


Las dos zonas de la primera periferia de Milán que han sido objeto de nuestro estudio, indicadas en un plano del IGM de 1936. Arriba la zona Garibaldi-Isola, abajo la zona Porta Genova, Giambellino y Lorenteggio.

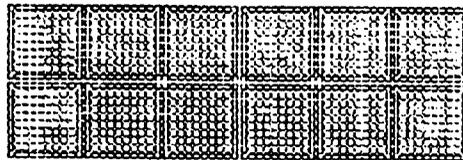
infrastructure, ou de toute autre cause intéressante à déceler dès lors qu'elle a bousculé le processus normal du type de formation observé.

Territoire urbain

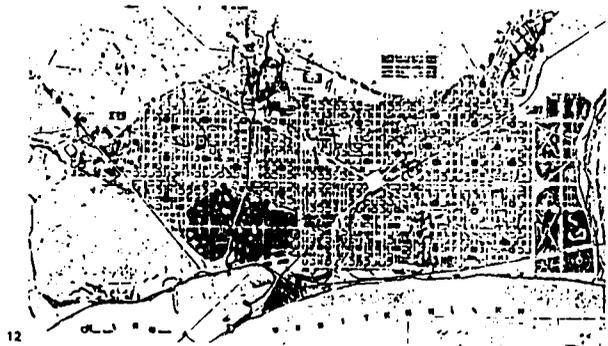
La production de la ville en rapport à son extérieur et, plus particulièrement, ce qui se passe à la périphérie, additionne plusieurs processus : le développement des moyens de communication avec l'espace régional propre ou les autres villes qui se traduit par des infrastructures durables et de plus en plus indépendantes de l'espace traversé, la localisation d'activités ou d'habitats qui captent les migrations ou accueillent le trop-plein expulsé de la ville dense. Mais cette limite est aussi l'espace de traversée, entrées et sorties, des personnes, des produits, de la plus-value, de "l'énergie sociale" que véhicule l'information, la différence culturelle. Les aménagements liés aux transports et l'extension des formations urbaines périphériques ont d'abord brouillé les limites physiques de la ville ; l'interface avec le monde s'est alors reporté sur les lieux de "traversée" matérielle (ports, gares, pénétrantes) ou immatérielle (les édifices où se manifestent le pouvoir ou l'énergie venus d'ailleurs : préfecture, caserne, banques). Un changement affecte cet interface lorsque la banque de capitaux locaux devient l'antenne d'une multinationale financière, quand la fabrique liée à une accumulation de capital locale et implantée en fonction de la rivière et de circuits d'approvisionnements locaux fait place à une grande unité de production, dépendant d'un centre de décision lointain et localisée par rapport à des transports internationaux et à un bassin d'emploi régional. Il y a à la fois une inversion du rapport ville-extérieur pour ce qui concerne la gestion des ressources productives, et modification des contraintes fonctionnelles de localisation et d'aménagement. L'interface ville-extérieur n'est plus aux confins de la ville (à ses "portes") ni en ce centre d'où elle rayonnait et où se confrontaient les édifices des pouvoirs locaux et supra-urbains. C'est dire que la dynamique urbaine s'actualise et se loge dans l'ensemble d'un territoire qui comporte toute l'agglomération construite avec ses marges libres mais potentiellement accessibles. Cet échelon de lecture et de projet sera désigné tout simplement par "territoire urbain", qui est l'aire de production potentielle de la ville. Le terme "territoire" apporte une double connotation ici pertinente : espace de la planification et de l'aménagement / espace de l'appropriation, de l'habitus, de la négociation ou "ménagement". (cf. M. Marie).



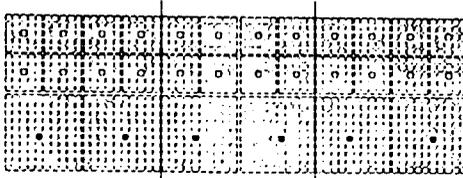
10



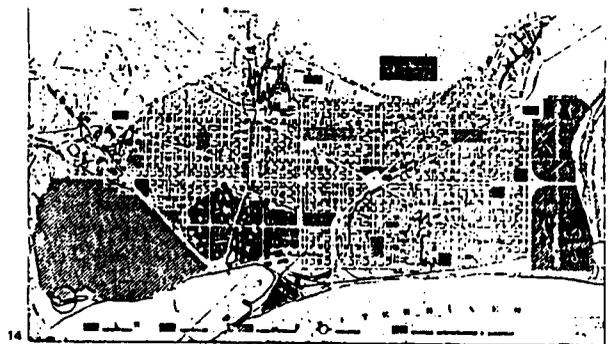
11



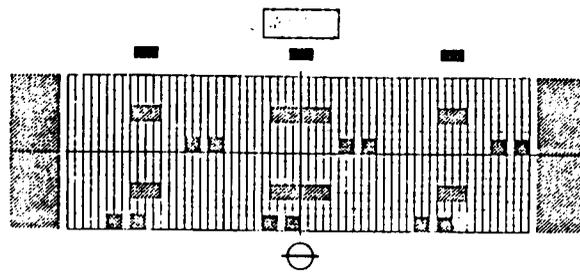
12



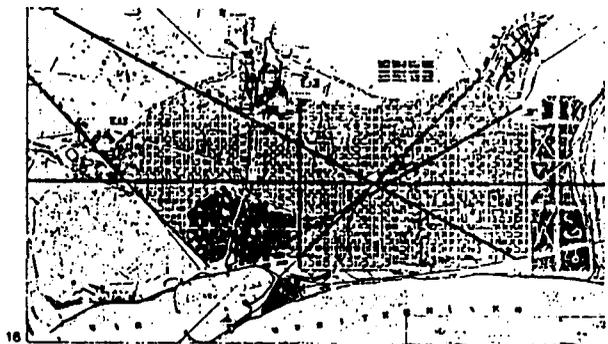
13



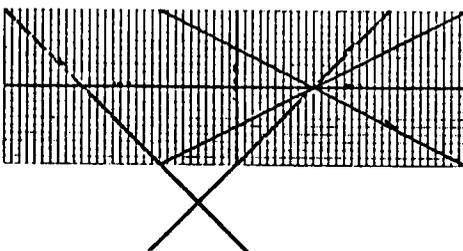
14



15



16



17

10. Descubrimiento del modelo abstracto subyacente.
11. La tabla completa del modelo con las doce partes.
12. Descubrimiento del modelo abstracto: colocación de los mercados y centros sociales en el Plano.
13. Disposición en la tabla: un mercado en cada doceava parte; cada una de las cuales se compone a su vez de cuatro partes a las que corresponde un centro social.

14. Descubrimiento del modelo abstracto: colocación de los parques, grandes conjuntos administrativos e industriales y equipamientos generales.
15. Disposición de los parques y equipamientos generales sobre el tejido modular.
16. Sobre el Plano las vías "trascendentales".
17. Sobre la urdimbre y la trama, los tres sistemas de vías trascendentales. (Versión del autor).

processus/morphologie concepts de base

1

La conceptualisation en matière de Projet Urbain est à l'oeuvre dès qu'il s'agit de construire la réalité sur laquelle le projet portera, en étant lucide sur le décalage entre la situation ainsi désignée et la situation dans le réel avec sa complexité et ses opacités.

Deux axes de conceptualisation sont identifiés :

- *l'axe morphologie, étude des organisations spatiales et des formes telles qu'elles existent, s'engendrent et se transforment, organisent des fonctionnements, supportent des significations, ... et s'inscrivent dans des processus.*
- *l'axe processus, la façon dont ils se développent, dont on peut les simuler pour anticiper leur mouvement et ce qu'ils produisent... de transformations dans l'espace. On insiste qu'il ne s'agira pas de méthodologie, au sens de mise en place et évaluation d'un mécanisme de conception, mais bien d'une formation fondamentale à développer chez les acteurs du process de projet et dans le cours du process lui-même. Chaque donnée, chaque proposition, sera rapportée au double versant formel/processus.*

2

Sous l'angle processus, on distinguera :

- a – le processus permanent de transformation de l'espace urbain, dans le réel, dont on prend en charge, à un moment donné, une situation limitée ;*
- b – le processus social qui prend en charge cette transformation au niveau de la politique urbaine et des mécanismes de régulation et de négociation pas nécessairement affichés sur la scène publique ; le projet urbain s'inscrit dans ce processus social de gestion publique de la transformation de l'espace urbain ;*
- c – le processus de projetage lui-même.*

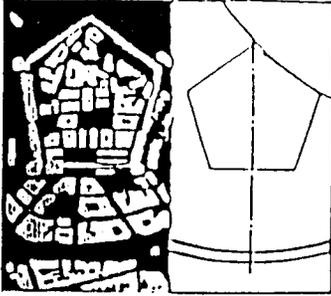
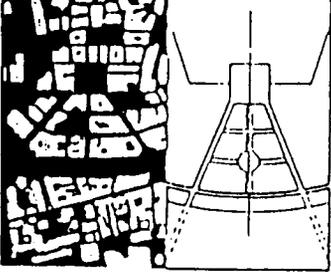
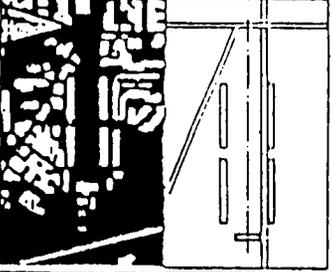
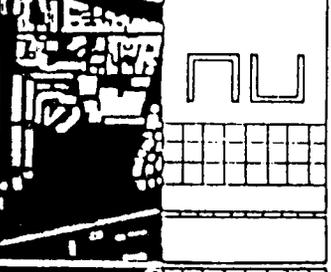
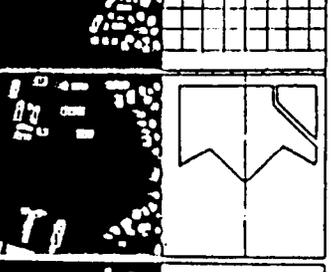
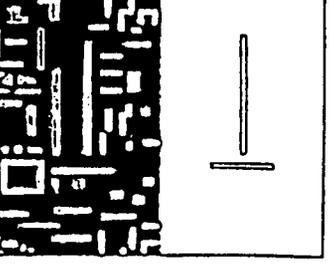
L'étude de ces actions interdépendantes permet de préciser l'implication des différents acteurs avec leurs objectifs et leurs valeurs, et en particulier celle des concepteurs.

3

Sous l'angle morphologique, on pourra croiser

- *deux niveaux de territorialisation : les "formations urbaines locales" et le "territoire urbain".*
- *deux modes d'existence de la réalité : les "organisations spatiales révélées par l'analyse" et les "formes données à voir".*

Formes visibles du paysage urbain à l'échelle du territoire urbain, de la scène urbaine avec les architectures des ensembles bâtis à l'échelle des formations locales. Organisations spatiales du foncier et de la coexistence résidentielle pour le tissu, grandes infrastructures ou distributions fonctionnelles dans le territoire. Ce simple énoncé montre qu'il s'agit moins d'affecter les éléments à des cases catégorielles, mais plutôt d'utiliser les distinctions proposées pour reconnaître dans chaque élément comment il participe de plusieurs aspects.

	PENTAGONE	Le premier dans l'histoire: Ville fragment, reste de ville close. Le seul à posséder des limites bâties, il s'est constitué à l'intérieur de ses limites. Adossé à la falaise il est orienté et axé perpendiculairement à la Savoureuse. Il fut le centre.
	CARNOT	Remplissage d'un blanc entre 2 limites: un fragment et un méandre qu'il articule en se développant symétriquement autour de l'axe Pentagone/Savoireuse. Pas totalement achevé. Déséquilibré car ne fonctionnant que sur 1 côté. Copie du Paris haussmannien.
	RESISTANCE	Amorce d'une autre ville jamais construite. Une autre échelle, une autre idéologie. Semble être en attente de ce qui va le prolonger. Forme urbaine, fragment lui-même fragmenté. Fut un centre.
	ZACGERARD	Un espace public intérieur: les 4AS; Un espace public extérieur: le secteur piéton. Nouveau centre. Très attractif, ouvert, plurifonctionnel. Collage d'opérations.
	FORT HATRY	D'abord, île végétale, fragment déconnecté d'une ville militaire: disparue. Ile sur socle de pierres, parce que "déconnecté", il est espace d'appropriation sauvage; Ailleurs non contrôlé pour des "résidents" sous dépendance Ensuite, une opportunité foncière.
	RESIDENCES HVS	En totale dépendance: du centre-ville où il trouve son complément d'équipement. En liaison subjective avec le fort Hatry où certains trouvent leur complément de rêves. Fragment fragmenté; "ceux de l'est, ceux de l'ouest".

Les deux modes d'existence de la réalité morphologique relèvent de modes de représentations différenciés entre schématisation spatiale (pondérée ou non) et figuration (plus ou moins chargée d'iconicité).

4

Dans cette description morphologique, des concepts et figures opératoires connus vont trouver leur place : séquences, pôles, maille, trame, segments, frontalité, perspective... On insistera sur certains termes d'un emploi répandu qui méritent précision. Ainsi :

- **structure** que l'on voudrait pointer comme forme d'organisation consistante et durable, qui "tient" du fait qu'elle met en relations les différences significatives d'un univers donné. On distingue **structures de distribution** et **structures de conformation**, champs de contraintes apportées au développement ou à la transformation : les unes résultent de la position dans l'espace de choses ou d'événements de même nature, tels que revenus, populations, commerces d'un certain type, etc..., ou types d'édifice et de parcellaire, le plus souvent quantifiables ; les autres de la préexistence de formes cohérentes que les développements ultérieurs vont "respecter" en s'y moulant ou prenant appui (formes matérielles construites comme l'édification de long des anciens chemins, ou immatérielles notifiées par des tracés sur plans, réglementations ou droits convenus). Autant de points de vue, autant de structures possibles s'ils révèlent des différences significatives en interaction stable. Comme des calques, ces structures peuvent se superposer et produire des cohérences fortes ou des conflits. Mais il nous paraît difficile de voir dans cette superposition une totalisation autonome : il n'y a pas à vrai dire de "structure urbaine", mais une "structuration". Chacune des structures particulières est susceptible de figuration graphique, leur superposition donne au mieux un fondu ; réduire cet ensemble à un schéma nouveau est une décision de type projectuelle, schéma qu'on pourra alors dire "structure de transformation".

- **fragment** (de ville), qui se distingue par ses caractéristiques morphologiques de l'ensemble qui le jouxte ; il correspond à des périodes ou circonstances de formation particulières qui ont empêché qu'il se poursuive ou qu'il soit absorbé par un nouveau développement périphérique ; il est identifiable comme tel et offre au projet une butée ou un appui, unité spatiale et élément de permanence problématique.

On distingue ces concepts proprement morphologiques (au sens où la dimension formation est incluse dans la description des organisations et des formes) des concepts qui mettent en jeu les représentations de personnes. Ainsi pour lieu, espace habité de pratiques et porteur de représentations qui, au delà de ses caractéristiques spatiales, prend sa consistance durable du fait cette fois d'un poids de signification lié à "ce qui arrive" ou est arrivé en ce lieu.

- qu'est-ce que Belfort sinon une addition historique de fragments ?
- qu'est-ce qu'un fragment sinon aussi sa place dans l'ensemble actuel ?
- quelles relations établir d'un fragment à l'autre, y a-t-il lieu à composition ?

Le fragment, jamais résiduel, a résulté d'un projet venant occuper un vide ; jamais achevé (sauf le Pentagone), il semble en attente de ce qui va advenir, de la "pièce" suivante.

Chaque projet s'est inscrit au croisement de deux axes :

- la succession temporelle de la formation de Belfort ;
- le paradigme des villes-références (Place-forte, Préfecture, noeud ferroviaire frontière, Paris, Cité industrielle, Ville utopique...)

Chaque fragment appartient ainsi à deux totalités distinctes. Isolé du contexte urbain, il représente l'idée de ville invoquée par la question du développement telle qu'elle se posait à l'époque ; il en est le vestige, il date. Inscrit dans le contexte de la ville fragmentaire, il est élément de sa structure actuelle et mémoire d'une formation discontinue, de la quête renouvelée d'une totalité impossible. Il n'existe pas de fragment réussi, d'achèvement satisfait, indiquant l'issue, la cessation de l'erreur.

Les fragments ne se "composent" pas entre eux (sauf le quartier Carnot construit sur le Pentagone), mais ils forment un ASSEMBLAGE MORCELAIRE, en mutation continue par adjonction, juxtaposition (Résistance ou 4 As), substitution et remaniement (Passage de France), fragmentation de fragments. Ensemble de singularités non hiérarchisé, ensemble de relations de mutuelle dépendance où s'inscrivent des parcours multiples. Le fragment signifie : ici et maintenant.

Penser "LA VILLE FRAGMENTAIRE", ce n'est pas tenter l'imposition d'un ordre, mais faire reconnaître le non-ordre : accidents du site ou de l'histoire, fragments civils dans les délaissés militaires, poussées industrielles du XIX^e siècle, espaces quotidiens ordinaires, ruptures morphologiques, limites...

la ville fragmentaire est une alternative à la ville "totalité" (aire) et à sa logique d'unité comme seule vérité, ultime horizon, c'est la "ville plurielle".

Le différent y est considéré non pas comme opposé à réduire, "autre" à identifier ou comme mode défilant d'un rapport unitaire, mais, au travers de son irréductible différence, comme "l'inconnu" provoquant - un espace de différence. Préserver l'inconnu c'est préserver le possible.

Les concepts et figures d'ordre morphologique sont destinés à mettre en forme la réalité, travailler le projet, et argumenter les préfigurations proposées aux autres acteurs du processus. Constituent-ils pour autant le catalogue des éléments à découvrir par une analyse systématique ainsi construite ? Autrement dit, de quelle façon peut-on opérer la lecture du réel qui aboutit à sa mise en forme initiale ?

Les moyens que nous avons expérimentés consistent à modifier le regard porté sur le réel, à l'instrumenter de différentes façons, non à désigner les objets du regard. La première lecture proposée dite "subjective", est celle du ni-technicien, ni-habitant, du citoyen prenant connaissance des lieux, espaces habités, qui ressent des plaisirs et des manques et qui se charge de motivations personnelles à faire le projet ; il s'avoue comme non-neutre, laissant faire sa sensibilité et jouer son système de valeurs. Elle met le concepteur en position de pouvoir dialoguer, elle se révèle le plus souvent porteuse d'éléments de projet nécessaires à sa dimension créatrice.

Une seconde lecture cherche à saisir la présence des temporalités différentes de production de la ville. Cette lecture sollicitera peut-être par après des recherches sur la formation historique du secteur, mais ce type d'explication ne doit pas précéder la reconnaissance, sur le terrain, de ce qui témoigne du temps, de la continuité et de la rupture. Inspirée de Braudel, cette démarche va se référer à l'histoire quasi immobile inscrite dans des structures spatiales "toujours-la", l'histoire lentement rythmée où des réponses conjoncturelles produisent des formations particulières, l'histoire de l'événement qui parfois nous bouscule et dont on ne sait si le produit est éphémère ou de quelque poids. Etre attentif à ces temporalités différentes révèle une complexité du "temps stratifié" qui est celui de la production de la ville ; chacun, en fonction de ses présupposés personnels, de ses rapports au temps, en retiendra des lectures différentes, dont les invariants prennent d'autant plus d'importance. (On peut vérifier par ex. la sensibilité au temps des personnes de culture rurale, et surtout agricole).

D'autres lectures correspondent aux regards que les mathématiques développent. Trois d'entre eux nous sont familiers : celui de la géométrie (qui retient des directions, des distances, des figures, les déplacements de figures et transformations classiques...), celui de la topologie (qui identifie des univers, leurs relations de frontières, intersections, recouvrements), celui d'un calcul des masses (densités, centres de gravité, différences de potentiel, flux...). Trois façons-de-voir sans dire ce qui, concrètement, sera l'objet de ces regards, mais dont on sait qu'ils vont nous fournir des aspects différents de la réalité : figures et mesures, qualités et identités, quantités en fonctionnement spatialisé. Dont on éprouve aussi que, en tant que transformations, recouvrements et frontières, équilibres et flux, ils donnent à ces "aspects de la réalité" la dimension du changement.

Enfin, plus classique, le regard de l'architecture appliqué à la formation des tissus, au rôle des limites et à leur dépassement, au rôle des grands édifices comme

BERTAGGIA. Par ailleurs, on peut souligner que toute la liturgie catholique romaine médiévale, de même que le noyau de l'expérience mystique occidentale, participent totalement de cet univers de la Vision, même s'il ne s'agit pas évidemment d'éléments naturalistico-sensibles...

CACCIARI. Absolument... Par ailleurs, il faut noter que le cheminement du mysticisme oriental, mais aussi et je dirais même principalement, de toute la tradition hébraïque, est totalement antagonique à cet égard de la tradition religieuse occidentale. Schœnberg le savait bien!... A la logique eidétique, haptique, aux dieux de l'Occident, qui se montrent, ou au Dieu de la révélation incarnée, s'oppose, scandaleusement, le «Ecoute-moi, Israël!»...

L'insistance récente de beaucoup d'entre nous pour que soit reconsidérée cette tradition signale - consciemment ou non - la volonté de prendre en charge ce scandale, d'affronter une différence aussi radicale... L'espace de cette *écoute* est le *n'importe où* d'une perpétuelle errance...

BERTACCIA. Tout le contraire assurément du *n'importe où* propre à cette *indifférence* sur laquelle se fonde le mythe moderne de la *reproductibilité* absolue...

NONO. Oui, mais ce n'est pas seulement l'universelle homogénéité sérielle des théâtres ou des salles qui est en cause; bien plus grave encore est le fait d'exécuter de la même façon de la musique à Saint-Marc ou à Notre-Dame... La basilique de Sant'Andrea de Leon Battista Alberti à Mantoue, ou le Musikverein de Vienne, sont considérés comme des *entrepôts* interchangeable où l'on peut placer indifféremment, ou de manière équivalente, exécutants et auditeurs, sons et écoutes...

Pourrais-tu-préciser, Luigi, si le problème du «naturel» intervient dans ta recherche, et si tel est le cas, comment? Est-ce que ce ne serait pas avant tout un espace «naturel» justement qui devrait être écouté selon les approches mentionnées?

NONO. Tout à fait!... Et ce lieu est pour moi essentiellement Venise... J'ai fait une démonstration de ce type à Freiburg... Venise est un système complexe, qui offre exactement cette écoute pluridirectionnelle dont nous parlions... Les sons des cloches se diffusent dans différentes directions: certains s'additionnent, sont transportés par l'eau, transmis le long des canaux... d'autres s'évanouissent presque totalement, d'autres se lient de diverses façons à d'autres signaux de la lagune et de la cité. Venise est un *multi-univers* acoustique absolument opposé au système tyrannique de transmission et d'écoute du son auquel nous avons été habitués depuis des siècles. Mais la vie quotidienne, dans sa dimension plus «naturelle», conserve des possibilités qui contredisent la dimension la plus consciente de notre perception, celle qui est faite de *quelques* éléments fondamentaux seulement, qui excluent tous les autres. Ce qui signifie aussi que, tout en allant à l'Opéra ou au concert pour y cultiver ces conditions et dimensions limitées de l'écoute, l'expérience de cet autre multi-univers se poursuit *naturellement* et *simultanément*... Il s'agit dès lors d'une véritable urgence d'un réveil à cette plus grande richesse «naturelle».

LE GENIE (SONORE) DU LIEU

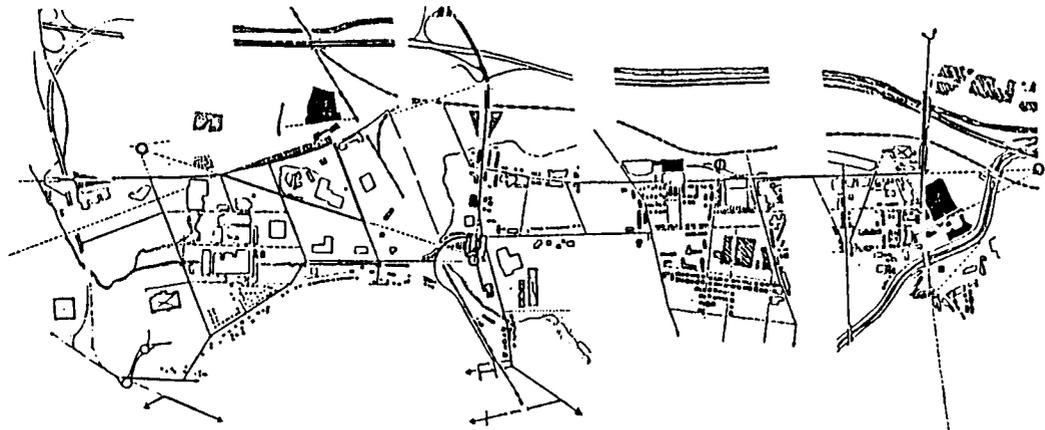
in LUIGI NONO

germes puis stabilisateurs, au rôle des tracés organisateurs, des perspectives, des architectures de la façade urbaine. Bagage de références et de savoirs, remis à jour et systématisé depuis 20 ans, que nous résumons par reconnaissance des formations typiques, voire canoniques, et de leurs déformations par contact, accident du lieu ou de l'histoire.

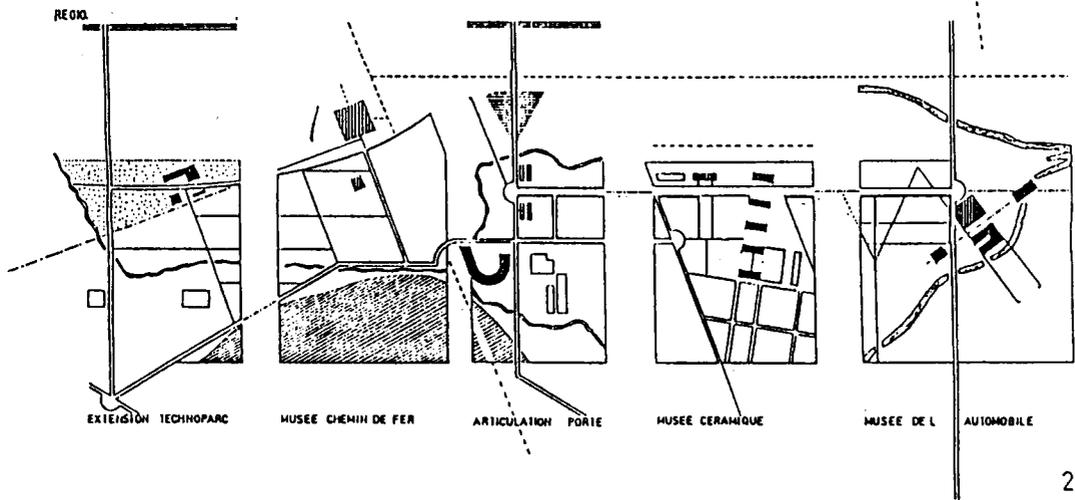
D'autres lectures sont possibles que nous n'avons pas mises à l'épreuve (celle de la scénographie urbaine par ex) ou pas renouvelées : celle de la perception (Lynch) ou d'une enquête sémiotique (Renie). Par contre, la sensibilité sociologique de Ledrut, ou la disponibilité "phénoménologique" de Sansot contribuent à relancer l'activité du regard subjectif et à solliciter l'émergence de la dimension poétique. La façon dont le regard est retenu, dont l'écoute est créée par les actes artistiques des plasticiens ou musiciens contemporains est une piste que nous commençons à explorer.

Si ces lectures fournissent les matériaux de la mise en forme de la réalité, elles amorcent aussi le processus créatif de projet. Car chacune débouche sur des "idées de transformation", idées pour le projet, et la formulation d'une telle idée peut d'ailleurs relancer le regard : balayage plus large, focalisation, ou attention portée à certains objets. Enfin la mise en relation de ces lectures apporte des éclairages nouveaux : il y a des éléments qui sont particuliers à tel regard, d'autres qui se retrouvent dans plusieurs lectures et dont on comprend alors la prégnance. Il y a des idées-de-projet qui sont isolées, certaines contradictoires, d'autres qui se recouvrent, qu'on peut alors évaluer dans leur probable importance et leur possible effet d'éviction sur les autres. Une chose est sûre : il n'y a pas de synthèse possible (au sens d'addition-fusion des propositions), mais matière à choix, à négociation et à projet. Celui-ci, devant la réalité qui peut alors être formalisée dans sa complexité, garde entier son caractère problématique, et la nécessité se révèle du saut inventif dans le "futur-antérieur" pour reprendre la réflexion de S.Ferro, toutes dimensions à la fois.

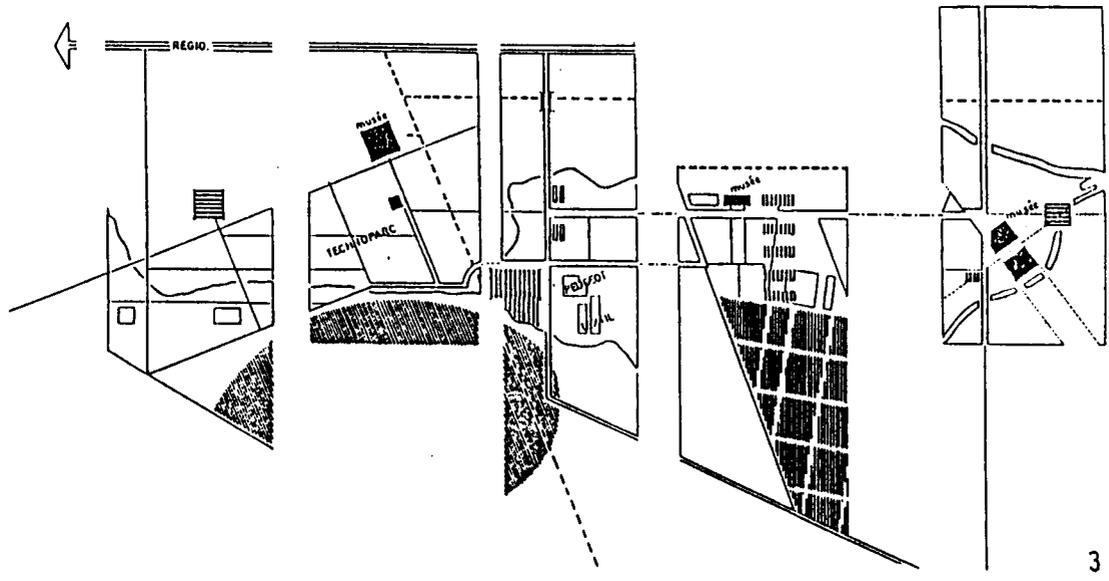
S'agissant de morphologie, certaines de ces lectures font appel à des compétences et références spécifiques ; tout le monde n'a pas l'oeil de l'architecte urbain pour la lecture formation-déformation. Mais globalement, il ne s'agit pas d'additionner des regards spécialisés mais de provoquer le déplacement du regard de chacun et sa multiplication, collective éventuellement.



1



2



3

échelles et découpages

Le cumul des lectures et des idées de projet, aboutit à une mise en forme de la réalité faisant appel au dispositif de conceptualisation et figuration approprié, au projet de forme sur une partie de ville. Le Projet s'expose comme préfiguration, il offre ainsi une vision d'un futur possible de la formation urbaine, et comme scénario de réalisation du projet et d'appropriation des espaces par la vie.

Deux questions se croisent dans ce processus de création (proposition et mise au point) :

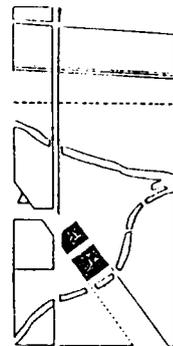
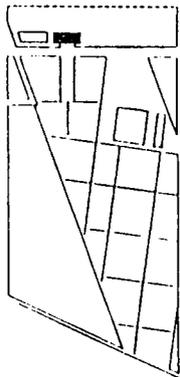
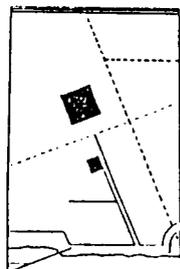
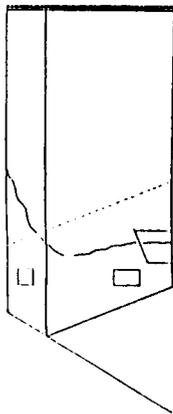
- une question de fond : comment articuler (dans la réflexion, la pré-vision, et les opérations de construction), les échelles d'espace et les échelles de temps (dimension essentielle du Projet Urbain) ;
- une question de façon-de-faire : comment découper les aires de projetage possibles et les moments du scénario (pendant la conception et l'opération).

D'où l'importance des lectures au départ et de la négociation, pour que le découpage opératoire n'aille pas à l'encontre d'une bonne maîtrise des échelles d'intervention. La reconnaissance de fragments préexistants ou l'identification de segments dans une aire de projet est une des réponses possibles où la désignation d'un lieu (de projet) est en prise sur l'articulation des échelles dans la durée et dans le territoire.

Cette question de méthode recoupe un des problèmes les plus actuels de la production de la ville : la résurgence des grandes opérations concentrées dépendant d'un seul et même gros opérateur. Ce que l'Etat a pu faire avec les Z.U.P. ou les Campuses, les communes avec les zones industrielles (et dont l'opérateur délégué était le plus souvent une SEM d'Aménagement), se reproduit avec des groupes liés au BTP et à la Banque qui s'offrent à réaliser des "parties de ville". Le mode de production est le même : définition d'un périmètre, finalité de l'opérateur dominée par un objectif principal (cette fois le profit immobilier), rentabilisation du périmètre recherchée avec des fonctions urbaines particulièrement valorisées par la conjoncture à court terme et la place dans la ville (mixité réduite), peu de nécessité de négocier morphologiquement avec le contexte, et globalement avec la collectivité locale. Dans une telle situation de projet les outils et les démarches sont les mêmes, le processus sûrement pas ; on mesure la nécessité d'une expertise en Projet Urbain disponible pour que la collectivité locale ait quelque chance d'introduire dans le processus "opération périmètre" un peu des potentialités du processus "transformation et création d'espace urbain".

technoparc
musée du chemin de fer et de
l'électricité (projet d'extension)
ancien site industriel et 1974

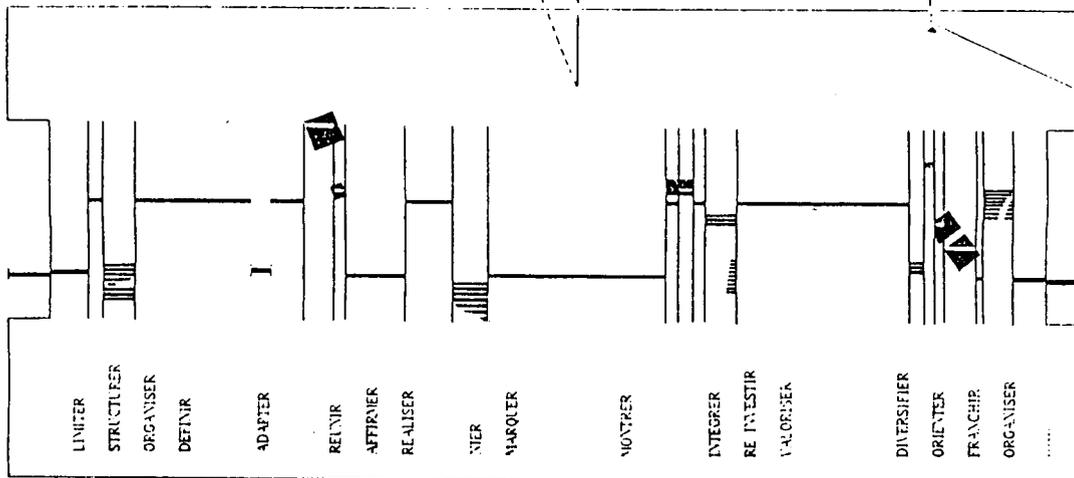
rue Louis Kuffler : axe est-ouest
musée de la céramique (projet de m.
sp.)
friche industrielle
cité ouvrière



leachement automobile
micro centralité commerciale
projet d'extension du technoparc

relation autonome - centre ville
usines textiles
usine de Peugeot
coupeur du chemin de fer

musée de l'automobile (projet
d'extension)
relation centre ville - Indaourg nord
projet de m. espace urbain
point de vue sur la tour de l'Europe



LINIER
STRUCTURER
ORGANISER
DEFINIR

ADAPTER

REUNIR

AFFIRMER

REALISER

NIER

MARQUER

MONTRER

INTÉGRER

RE INVESTIR

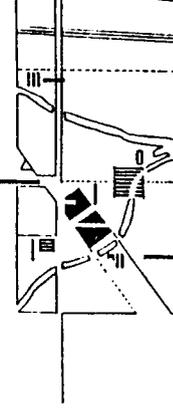
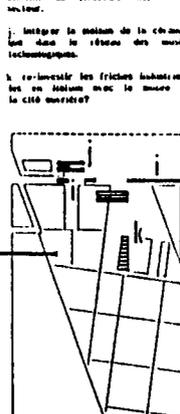
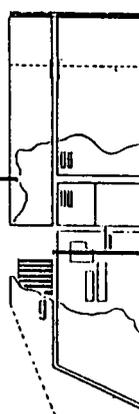
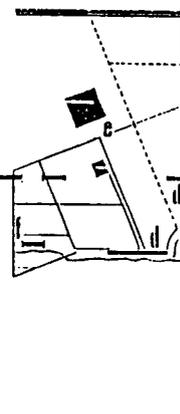
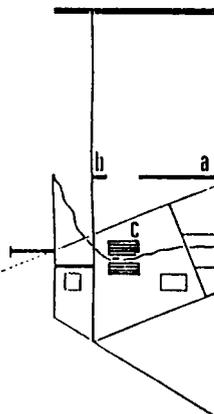
VALORISER

DIVERSIFIER

ORIENTER

FRANCHIR

ORGANISER



A. offrir l'axe d'extension de
technoparc (structure, fonction,
organisation) au sein
de la ville.

d. affirmer un repère de haute
technologie "ouvert" à l'ensemble
de la ville.

e. créer l'équipement public autour
des espaces publics (cité ouvrière).

f. adapter l'ancien site industriel
à la nouvelle affectation de secteur

g. marquer, (commémoratif) l'entrée
de ville; effet de strie pour
les industries, pour la ville (?)

h. marquer, (commémoratif) l'entrée
de ville; effet de strie pour
les industries, pour la ville (?)

i. diversifier l'espace du musée
en fonction des espaces publics
proches.

m. organiser l'axe de centre vers
le fondage nord

n. franchir le canal

o. organiser la continuité de l'axe
est-ouest.

1. montrer l'axe est-ouest comme
élément de structure majeur de
secteur.

2. intégrer le musée de la céramique
dans le réseau des musées
technologiques.

3. re-investir les friches industrielles
en liaison avec le musée et
la cité ouvrière?

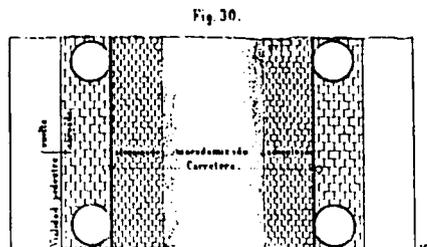
espace urbain en transformation et projet

Dans la mise en forme de la réalité urbaine, nous avons jusqu'à présent privilégié la morphologie de l'espace construit et l'organisation spatiale des activités. A la base, un présupposé : les formes de socialité (activités, institutions et relations de personnes ou de groupes) ont, avec ces dispositions morphologiques, des interdépendances dont le lieu primordial est la tête des gens (représentations et discours à l'appui). Ces interdépendances présentent deux cas principaux : les interactions entre activités différentes du fait de leur positionnement dans l'espace (mixité, opposition, proximité, ...) ; les interactions entre les dispositions morphologiques d'un lieu et les activités qui s'y passent ou les institutions qui s'y manifestent. Même si à tel moment du projetage, le nombre d'interdépendances mises en jeu est réduit, il n'est souhaitable ni d'évacuer ou censurer certains rapports activité/lieu, ni de définir le lieu en rapport à une fonction unique en oblitérant les autres possibilités. On cherche à explorer des pistes très différentes (en renouvelant la formulation d'une question "ordinaire", en sollicitant des interlocuteurs nouveaux ou des compétences complémentaires), tout en maintenant la référence à un projet commun. L'espace urbain est le fait de ces interdépendances ; le concept "espace urbain" nous permet de maintenir l'ouverture et l'unité du processus de "projet sur l'espace urbain en transformation".

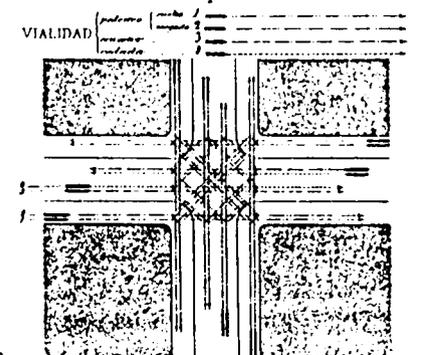
Nous reprenons des mathématiciens la formule "l'espace, c'est ce qui s'y passe". Chaque discours qui spécifie la nature des relations entre des objets ou des faits, désigne un espace ; par extension chaque point de vue qui désigne un ensemble d'objets ou de faits dont les relations sont présupposées. Autant de points de vue, autant d'espaces : l'espace de l'investissement économique et de la circulation locale de la plus-value, l'espace des réseaux de socialité et de la rencontre collective, l'espace de la formation des jeunes, celui des pratiques culturelles, ... ou plus concrètement l'espace des jeunes, des personnes âgées, l'espace du samedi-soir. Chaque situation urbaine prise en charge va l'être en désignant les espaces à abstraire du réel. Tous co-existent et interagissent dans un même espace physique, celui de la ville bâtie, fait que nous désignons par l'espace urbain. La modification, projetée ou non, de l'un d'eux, se répercute dans l'ensemble ; le projet urbain est intervention sur "l'espace urbain en transformation".

Dans un tel mode de conceptualisation, l'espace urbain est spécifié par les interdépendances supposées et par les caractères morphologiques identifiés ; il reste problématique, et comme tel, objet de créativité projectuelle collective. On mobilisera plus ou moins de points de vue, plus ou moins de données suivant le niveau de complexité auquel on veut travailler le projet, mais chaque fois en connaissance des choix opérés, en tenant compte des enjeux du projet et en adaptant la composition de l'équipe. Pour les interdépendances qui concernent les habitants, qui peut mieux que ceux-ci les identifier ? En se donnant le temps et en leur donnant les moyens (techniques), il devient alors possible qu'ils prennent en charge la gestion du changement induit par le projet, ou mieux qu'ils contribuent

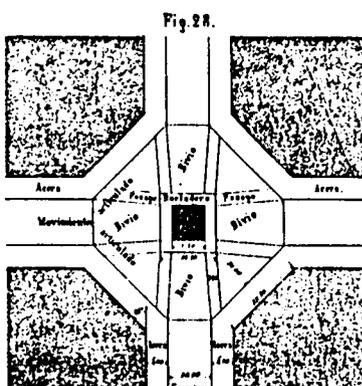
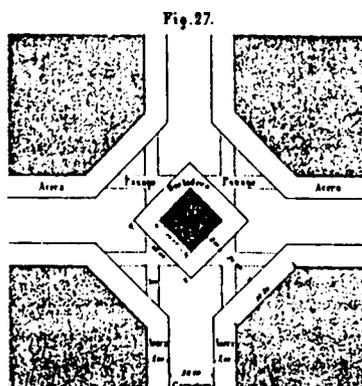
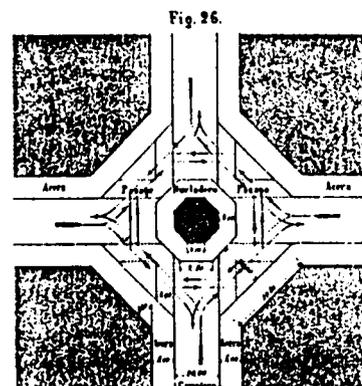
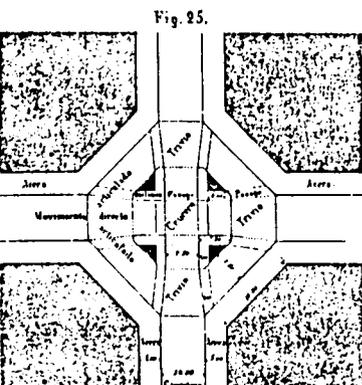
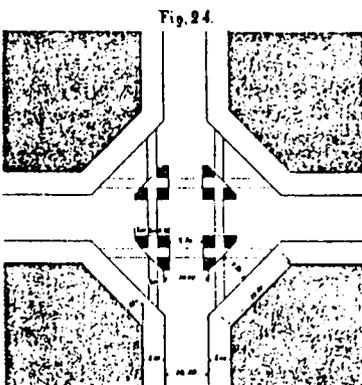
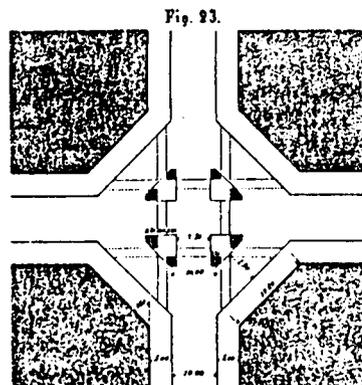
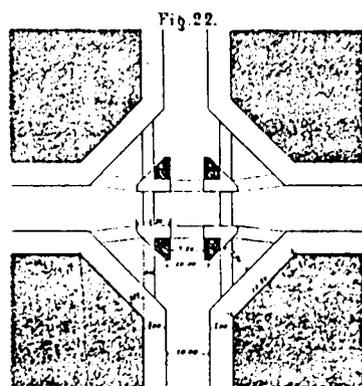
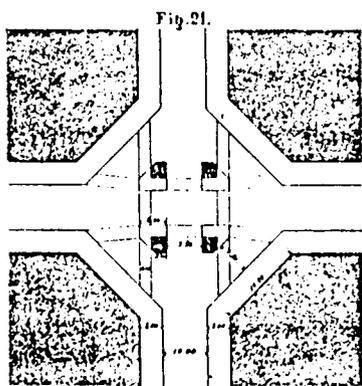
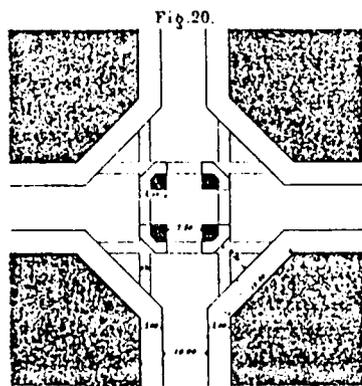
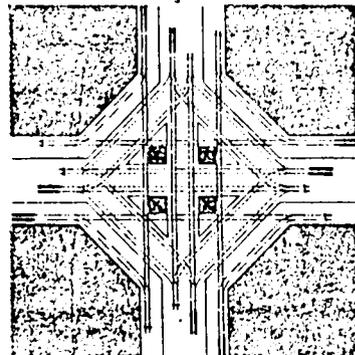
10. Figuras de la diferente pavimentación de parte de la vía-tipo Cerdà, según los diferentes tipos de circulación:
1. Circulación peatonal veloz;
 2. Circulación peatonal lenta;
 3. Adquisición, (puente de carros y similar);
 4. Pavimentado para la circulación ecuestre y rodada;
11. Disposición habitual de los cruces en la ciudad antigua.
12. El cruce tipo del Plan Cerdà con las láminas peatonales y el movimiento de los vehículos.



Disposición ordinaria de las manzanas de la antigua ciudad Fig. 13.



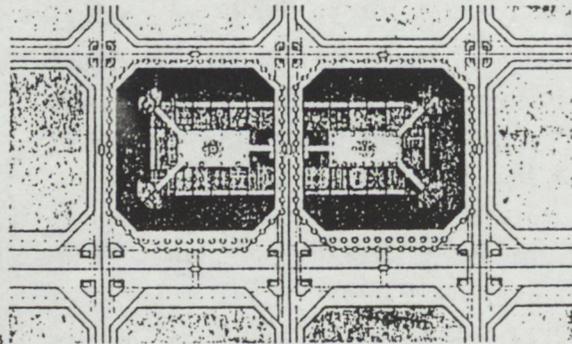
Encrucijada con buhardas laterales Fig. 16.



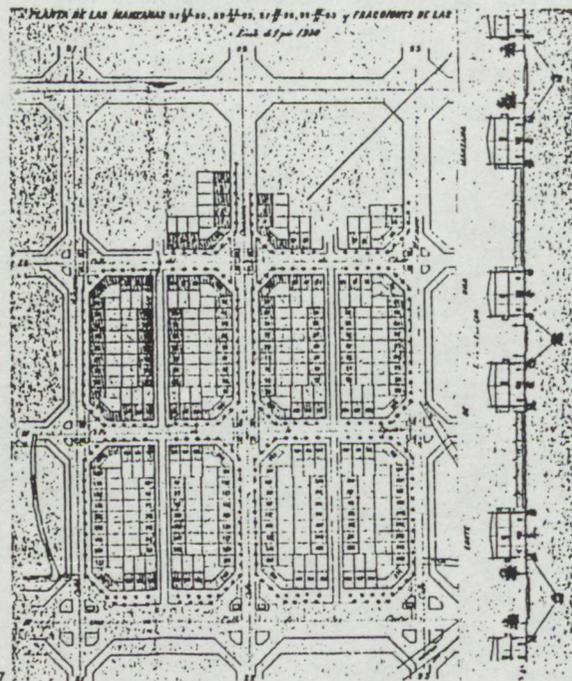
1. Esquemas de Cerdà ejemplificativos de las diversas posibilidades de organización del cruce peatonal y del movimiento de vehículos en el cruce-tipo del plan para Barcelona.

à l'élaboration du projet à partir des problèmes ainsi mis en chantier.

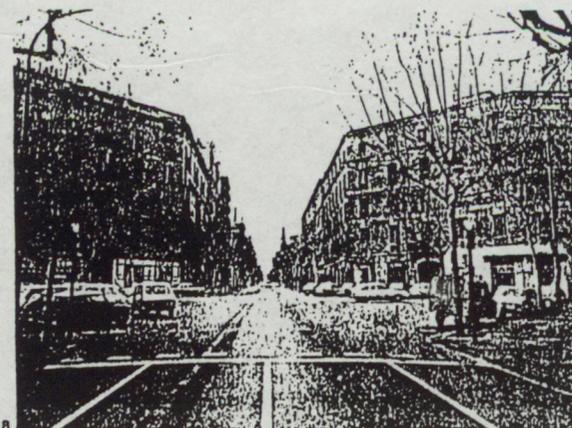
Cette possibilité a déjà été expérimentée avec succès. Donnons ici quelques exemples de la cohérence introduite par l'acceptation ouverte du concept d'espace urbain. Elle a par exemple permis d'avancer rapidement dans les trois rencontres que nous avons organisées sur le Génie Urbain. Les réseaux techniques urbains sont fonctionnels au double sens : réseaux matériels soumis à des lois physiques de fonctionnement, réseaux destinés à assurer des services divers (approvisionnement en produits, en énergie, en information, évacuation des déchets, sécurité, circulation, etc...) obéissant à des lois socio-économiques. Double face, reconnue par les ingénieurs des services municipaux, des industriels et des concessionnaires, qui devient intéressante quand on la rapporte à la qualification différentielle de l'espace urbain. L'espace urbain en transformation est aussi l'objet du travail de Génie Urbain dont les acteurs sont parties prenantes du Projet Urbain.



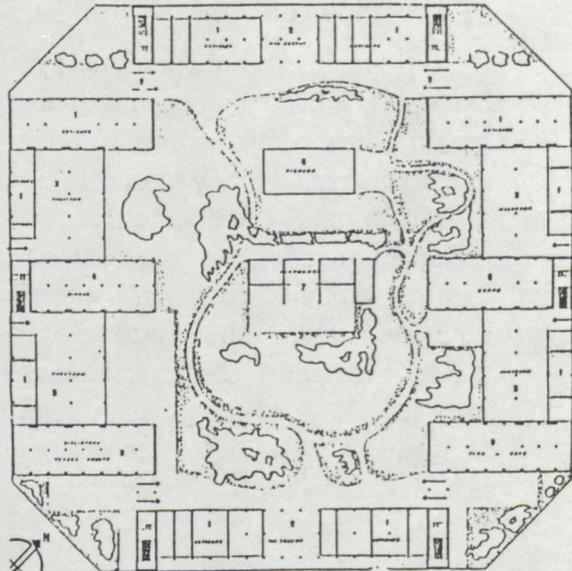
6



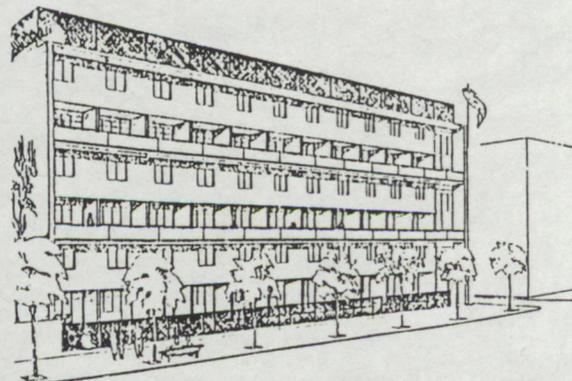
7



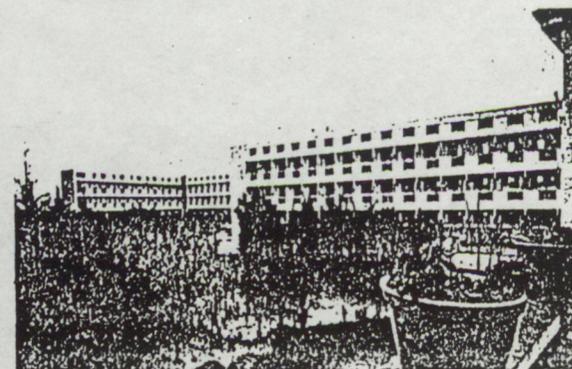
8



9



10



11

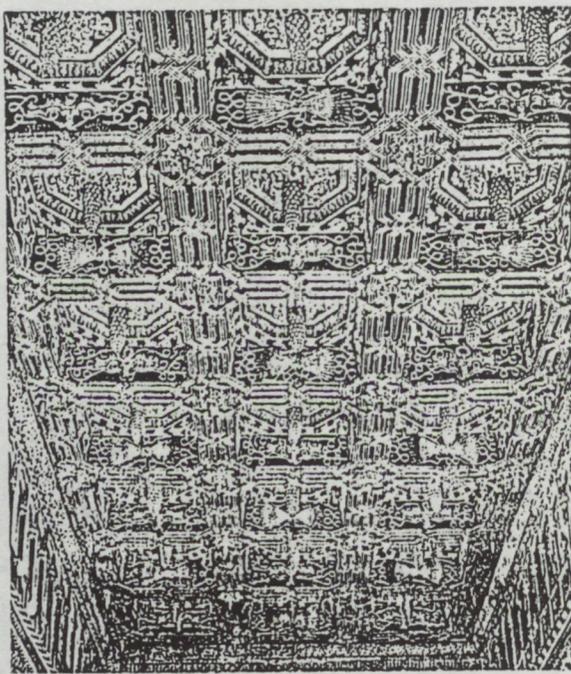
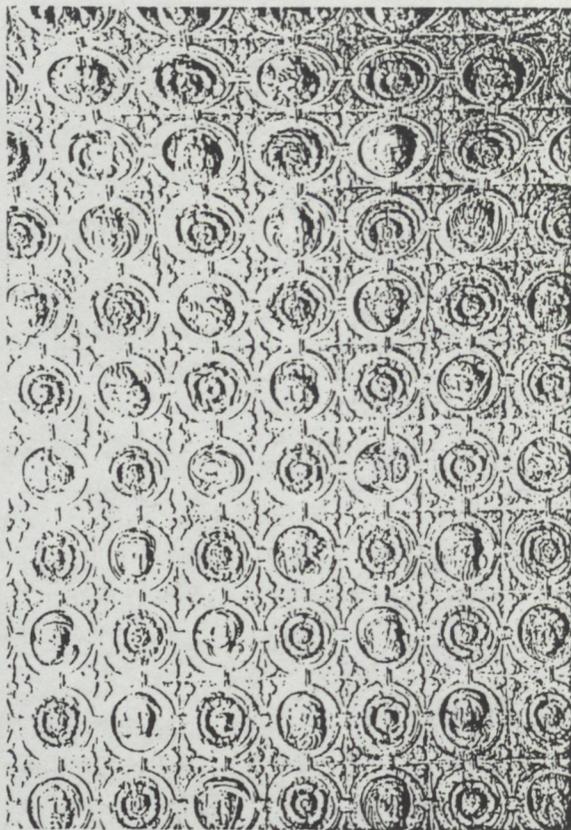
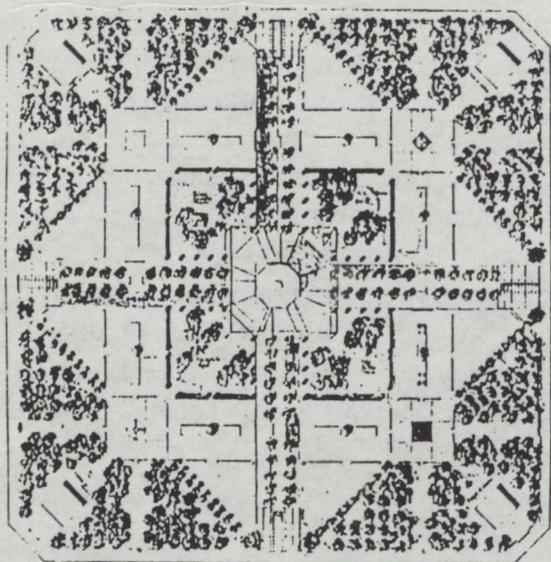
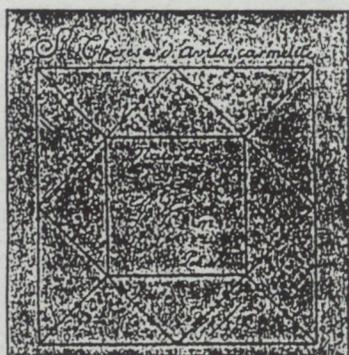
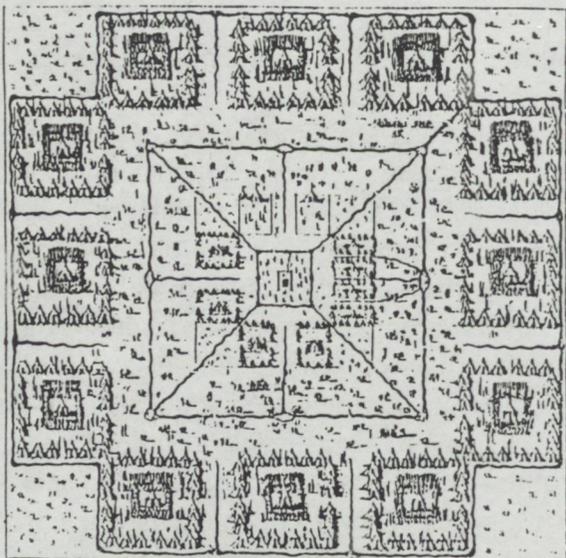
6. Proyecto de dos manzanas para la Sociedad Fomento del Ensanche, realizado por Cerdá en 1863.
7. Proyecto de urbanización de baja densidad para cuatro manzanas del Ensanche en terrenos de Josep Serraclara (1868). Probablemente supervisado por Cerdá.
8. Las llamadas Casas Cerdá (1863) en el cruce de las calles Lauria y Consell de Cent. La definición arquitectónica del chafán como base de la imagen urbana.

- 9 y 10. Propuesta del GATCPAC (1933) para la edificación de una manzana del Ensanche con bloques de poca profundidad y servicios públicos en planta baja. Planta general y vista de un edificio.
11. Vista general de la Casa Bloc (1932-35). En este grupo residencial ubicado en la periferia, el GATCPAC aplica los mismos principios que rigen su propuesta de edificación de una manzana del Ensanche.

espace public
convention

Même démarche de conceptualisation s'il s'agit d'aborder les nouvelles formes de centralité, l'existence de lieux hétérotropes nécessaires à la vie réglée de la ville (M. Foucault), ou l'espace public. Sans reprendre ici les réflexions menées au Plan Urbain sur l'espace public et qui vont faire l'objet d'un appel d'offres de recherche, on voudrait témoigner l'intérêt, dans le projetage, de la distinction faite entre espace public et espace intermédiaire (selon le terme introduit par I. Joseph). Celui-ci désigne l'espace de certains lieux publics où chacun négocie sa présence anonyme à travers les apparences des conduites et du vêtement, où on peut se sentir "comme un poisson dans l'eau" et avoir un "commerce humain" sans autres contraintes que les règles tacites du lieu. A la différence de l'espace public "officiel", dont non seulement le statut juridique mais les caractères morphologiques et "ce qui s'y passe", témoignent d'une société institutionnelle qui se donne à voir à travers des édifices et des aménagements chargés de références, témoins de pratiques de classement et de sujétion, espace tel que l'on sache que la société est un ordre instituant des places pour chacun (dont la marginalité).

Notre approche de l'espace urbain facilite la réflexion sur la ville comme convention, convention qui règle les rapports entre les gens, les activités, la topologie du rapport privé/public en particulier. Celle-ci se traduit par des pratiques admises et la reconnaissance d'un espace s'offrant au "mode d'emploi" implicitement partagé par tous comme il se doit dans des formations urbaines établies de longue date. Elle actualise du juridique, parfois ignoré, sur la propriété ou le rapport privé/public, traduit par le passage d'une bordure de trottoir, la pénétration sous un porche, ou l'adressage du courrier. Et la convention varie, Amsterdam n'est pas Strasbourg malgré la proximité culturelle. Tout projet doit se situer par rapport à la convention du lieu. La bousculer, sur un sol débarrassé de la contrainte du parcellaire par la procédure des Z.U.P., a plus contribué aux avatars du Mouvement Moderne que d'autres aspects fonctionnels ou esthétiques. Si on entend la modifier, le projet et surtout le processus de production doivent en rechercher les moyens efficaces et plutôt que d'imposer la violence d'un ordre nouveau étrange, faciliter la lecture des nouvelles dispositions spatiales, du droit et des pratiques qu'elles autorisent, et s'attacher à leur valorisation. En fait la convention lisible dans la morphologie du construit, traduit le mode de production de l'espace initial, et il paraît hasardeux entre le constructeur et le maître d'ouvrage, de vouloir retrouver une morphologie et des usages anciens dans les formations issues des modes de production actuels.



18. El campamento de los israelitas según León Hebreo.
 19. Representación tradicional del zodiaco. Los tres recintos cuadrados determinan doce partes iguales.
 20. Proyecto de jardín urbano para las cuatro manzanas del Matadero. El paraíso terrestre es el reflejo de la ciudad celeste: la ciudad ideal sólo puede ser un jardín.

22. Bóveda en la Catedral de Sigüenza. Las dovelas en cuadrícula soportan un orden complejo. Aunque no se perciba de inmediato, existe un centro en la composición; el lector puede descubrirlo con un poco de atención. El papel estructural del centro en un orden en el que aquel no se exhibe, es una noción básica en la imaginación "algebraica" de Cerdá.
 23. Artesonado de la Aljafería de Zaragoza. Las vigas y los "intervigas" determinan un tema de gran semejanza con el Plano Cerdá.

questions restant ouvertes l'acquis du projet urbain

La période des années 80 voit se développer sous le terme de Projet Urbain un ensemble de pratiques d'urbanisme renouvelées, qu'on a un peu rapidement caractérisé par "le retour de la forme", entendons retour de l'architecture, voire des architectes ; s'annonce aussi un retour de la planification. Notre travail entend contribuer à ce que cet ensemble de pratiques ne soit pas, à nouveau, soumis à une pensée schématique, à l'autorité d'experts fondée par un discours doctrinal simplificateur et confisquant le processus d'élaboration de la décision (donc aussi son évaluation). D'où nos positions : une ville n'a pas une structure urbaine (susceptible d'être représentée par un schéma simpliste), mais un cumul de structures particulières correspondant aux aspects principaux de la réalité ; il n'y a pas de forme urbaine (qui dans le projet se lirait à travers des dessins de plan masse ou de décor urbain), mais une organisation spatiale du bâti et un ensemble de figures architecturales, issus d'un processus de formation, habités, fruit du mode de production de l'espace initial et des habitus et représentations des gens qui depuis l'ont peuplé ; il n'y a pas d'espace urbain qui serait le vide de la ville, mais la coexistence dans une même ville physique de multiples espaces (c'est-à-dire de multiples lectures des interactions supposées entre les lieux, les objets, les personnes, les activités).

Pour la conceptualisation de la réalité urbaine et l'instrumentation du projet sur une partie de ville, nous avons privilégié les caractéristiques morphologiques de la ville physique en ménageant leur rapport à des faits humains plus difficiles à cerner. Dans ces conditions, les concepts morphologiques eux-mêmes deviennent des objets transdisciplinaires qui pourront être précisés à l'occasion d'interrogations fondamentales (recherches) et dans le processus de projetage (expérimentation).

La façon dont fonctionne la forme dans son engendrement (projet ou développement réel "spontané") et dans ses effets (de valorisation différentielle), la contagion entre les différents domaines de création formelle, la part d'un fonds culturel commun, tout ceci suscite l'attente d'un approfondissement théorique non limité à l'architecture et capable d'articuler ce qui se passe dans le projetage, au cours des opérations d'aménagement et dans le réel (ce que nous avons appelé la "production de la ville"). On souhaite une avancée de la morphologie, entendue comme théorie générale, et plus particulièrement d'une "morphologie dynamique" traitant de la forme comme "moment d'un processus" et pouvant introduire non seulement à une dynamique des formations urbaines, mais aussi à une esthétique de "la forme en formation".

Le repérage des temporalités à l'oeuvre dans la production de la ville ouvre d'autres pistes. Croissance des activités productives ou de la population, établissement de nouveaux dispositifs techniques sur la ville (égouts, eau, gaz, tramways, électricité, câblage), formes d'investissement immobilier et politiques du logement, évolution des modes de vie, de la convention qui régit l'espace urbain... ont des temporalités propres, répondent à la conjoncture de façon plus ou moins

■ M. R. : Le courant auquel je me réfère d'abord n'est pas à proprement parler marxiste, mais antérieur à la vulgarisation du marxisme dans les sciences sociales. On ne peut parler de formes et de morphologie, sans rappeler la *Morphologie sociale*, née dans la mouvance du Durkheimisme, à la fin du XIX^{ème} siècle; rivale principale de la géographie vidalienne, mais plus apte que celle-ci à aborder l'objet urbain. Je regrette d'ailleurs que les deux disciplines en formation -morphologie sociale et géographie- aient engagé une polémique relativement stérile; plutôt que convergé. Les études urbaines et plus particulièrement la morphologie y auraient gagné plus de rigueur et d'efficacité. Or, la morphologie sociale s'intéresse aux formes matérielles, au substrat physique qui constituent l'essentiel de certains phénomènes sociaux -états et changements de la population, habitat, trajets et cheminements- ou le support d'institutions, de la famille aux grandes organisations politiques. M. HALBWACHS rappelle que ces formes physiques portent "avant tout" sur des représentations collectives : "car la société s'insère dans le monde matériel, et la pensée du groupe trouve, dans les représentations qui lui viennent de ces conditions spatiales, un principe de régularité et de stabilité, tout comme la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre". Compte tenu des hypothèses de l'école durkheimienne, voilà qui fonde suffisamment le rapport formes/société. Le mot "formes" y trouve une définition assez large, puisqu'il s'étend de la répartition de fait de la population et des activités aux formes intentionnellement construites et situées, celles qui fixent en particulier la mémoire du groupe. Personnellement, j'ai puisé chez des hommes comme M. HALBWACHS le véritable "enracinement" scientifique du travail sur l'urbanisme et la ville. Aucune dépendance totale à l'égard d'une théorie ; toutefois, dans chaque cas, il faut mesurer la part de ce qui est expliqué, la part qui reste dans l'ombre. C'est essentiel, surtout si l'on veut lier une certaine ambition théorique et formuler en même temps une appréciation sur les pratiques, comprendre la ville et juger, y compris dans leurs limites, des moyens d'action sur la ville. Définir trop rigoureusement des "autonomies" - c'est-à-dire des champs rigoureusement circonscrits- risque de jeter un éclairage arbitraire (trop optimiste ou trop pessimiste) sur le rôle de l'action humaine.

MORPHOLOGIE SOCIALE (M RONCAYOLO)

in VILLES EN PARALLELE (p 47)

décalées. Leur étude révèle la complexité d'un temps de la ville formé de strates qui se recouvrent. La périodisation peut mettre en évidence des phénomènes de renforcement entre certains développements, des cohérences qui installent de la continuité et s'inscrivent dans des structures spatiales, et des discordances. La question visée est l'éventualité de ruptures dans le développement urbain, de désagrégation ou d'obsolescence contagieuse. Pourquoi a-t-on parlé il y a 10 ans de la mort de la ville ? Quelle issue à l'évolution actuelle de Washington ou d'une ville moyenne de province profonde ?

L'attention de l'anthropologie devrait se porter sur les citoyens (avec leur diversité culturelle), pas seulement dans leurs comportements (approvisionnement, fréquentation du centre, mode de vie en péri-urbain...), dans leurs façons de marquer ou repérer leur territoire particulier au sein du vaste espace urbain, mais aussi comme appartenant à une collectivité, au moins administrative et collectrice d'impôts qui, sous le nom-de-la ville concernée, représente peut-être un lieu symbolique d'appartenance, une médiation nécessaire contribuant à ce que chacun puisse s'inscrire dans une histoire et un espace humanisé. Quels sont les éléments qui étayent cette appartenance, quel rôle faut-il attribuer aux caractéristiques morphologiques et aux figures architecturales ? Qu'entend-on par culture urbaine ? Quelles formes de citoyenneté peuvent se développer ?

On attache en général une importance primordiale à la centralité résultant de la manifestation de fonctions urbaines intéressant la collectivité, et manifestée par une densité de fréquentations ou au moins de valeur symbolique. Ce sont les niveaux de centralité qui hiérarchisent les villes d'un territoire régional ; nous avons souligné que la concentration unique (le Centre) n'est plus la seule disposition possible pour une centralité urbaine où se dénouent les lieux correspondant à des fonctions particulières et à leur zone d'attraction. Fait majeur pour recomposer certaines villes, mais aussi pour penser des complémentarités entre villes fonctionnant en réseau et essayant ainsi de maîtriser des tendances à la métropolisation. Une attention portée à ces situations comporte les dimensions fonctionnelles, mais aussi politiques, du côté des décideurs et du côté de nouveaux sentiments de solidarité et de citoyenneté.

Dans l'ensemble, ces recherches fondamentales, intéressent plusieurs disciplines et tournent autour de ce qui produit de la valorisation dans l'espace urbain, de ce qui fera sens dans le cours de la production de la ville. Mais ces interrogations sont présentes dans le processus de projet lui-même. Les acquis en ce qui concerne le projet urbain, la conceptualisation de ce qui y est pris en charge et de ce qui s'y passe entre les acteurs confrontant et ajustant leurs stratégies, fournit en particulier aux sciences humaines le lieu d'une activité réflexive différente de l'enquête et de la recherche. En situation de projet, le spécialiste n'est plus sollicité de dire le vrai de la science, mais d'apporter une réponse utile à une décision, à un moment donné d'un processus, et en ne masquant pas le caractère problématique de cette décision. Les conséquences scientifiques du passage de moments de projet à des moments de distanciation sont importantes. Cette double

NONO.

il est plus facile dès lors de localiser dans l'histoire de la musique la genèse de ce processus d'effacement de la dimension originelle de l'écoute. Elle se situe vraisemblablement au XVIII^e, dans le retour qui s'effectue sous l'impulsion de Rameau à la classification classico-platonicienne des modes grecs – basée sur l'identification de sentiments descriptibles –, et dont son *Traité de l'Harmonie* est l'aboutissement: ainsi la définition, par exemple, de l'accord majeur et mineur, à travers «L'Héroïque, le Furieux, le Faible, le Plaintif», etc. qui confine à la bureaucratisation soviétique: la tonalité majeure est positive, la mineure, négative... C'est le manichéisme de l'idéologie... C'est aussi l'écueil du théâtre d'opéra italien ou «à l'italienne», qui produisit une *totale neutralisation de l'espace*... alors que, pour moi, la relation qui unit les sons et les espaces est fondamentale: comment le son se combine avec d'autres sons dans l'espace, comment ils se re-composent en lui... En d'autres termes: comment le son *lit* l'espace, et comment l'espace découvre, révèle le son.

L'unification de l'écoute spatiale et musicale est le résultat de l'utilisation unidirectionnelle, unidimensionnelle de la géométrie, aggravée dans le cas particulier par les possibilités de réverbération. Avec la concentration de l'expérience musicale dans les théâtres et les salles de concert, ce qui disparaît irrémédiablement est la spatialité propre à des lieux où s'entremêlent dans un continuél bouleversement des géométries innombrables... Que l'on songe seulement à la basilique Saint-Marc ou à Notre-Dame de Paris...

L'infinie différence architecturale de ces «temples»!... Et pourtant, il faut rappeler que, dans presque tous, les chœurs, les maîtrises, les orgues, étaient disposés à mi-hauteur: la musique était exécutée dans la verticalité, elle se produisait à différentes hauteurs, «répondant» à des géométries différentes, qui *apparemment* bouleversaient la composition. Mais en réalité, la composition était pensée, construite précisément *pour* et *avec* ces géométries. Songeons, par exemple, à la technique de composition de Giovanni Gabrieli: l'écriture est totalement différente selon qu'une pièce est destinée à cinq chœurs ou à un chœur à quatre voix...

L'unité de l'espace géométrisé se développait, dans ces lieux, selon les lignes génératrices de géométries polyvalentes... dans la basilique de Saint-Marc, tu avances, tu chemines et découvres des espaces toujours nouveaux, mais tu les *sens*, plutôt que tu ne les lis, tu les *écoutes*, même s'il n'y a pas de musique...

BERTAGGIA. Ces lieux offraient donc à l'auditeur la possibilité de modifier (ou recueillir) par ses déplacements le système des écoutes possibles, illimitées? L'auditeur devenait – si je comprends bien – lui-même protagoniste non seulement de l'exécution, mais aussi du travail de composition...

NONO. Absolument! alors que lorsque c'est la géométrie unifiée des salles de concert ou des théâtres qui sévit, la disposition est réduite au *face à face*...

C'est en suivant cette voie qu'on en arrive à l'actuel culte des vedettes: l'auditeur doit avoir la possibilité de voir non seulement le chanteur, mais surtout, le chef d'orchestre! Le cas de la Philharmonie de Berlin est à cet égard édifiant, avec sa séparation des espaces élaborée par Scharoun... qui en proposait l'altérité continue. Non seulement on n'a pas tenu compte du potentiel offert par cette solution, mais du fait du caractère monolithique de l'orchestre et de Karajan, les divers espaces non centralisés proposés par Scharoun restent inexploités et ramènent le public à la «célébration» du chef comme centre unique de l'attention, au point que la plupart des auditeurs se placent derrière l'orchestre.

CACCIARI. Ainsi, même une analyse, disons, sociologico-architecturale de la question, semble devoir confirmer cette tendance à la traduction du son en images. L'espace apparaît, en effet, totalement organisé aux fins de détourner l'écoute, révélant à l'évidence comment notre civilisation représente le point culminant d'une évolution qui proclame et instaure la prépondérance de la vision sur l'écoute. Il s'agit d'une civilisation placée sous le signe de l'*ideîn*, du savoir envisagé comme *ideîn*... Face à cette domination, chaque fois que la musique s'est présentée comme un *véritable problème de l'écoute*, elle a été regardée comme *skándalon*, comme un obstacle et élément perturbateur de cette civilisation fondée sur le *theoreîn*...

forme de responsabilité du scientifique crée un autre rapport de la société à la science, moins mystifié, et apporte dans le projet des idées qu'un expert, soi-disant homme de synthèse, ne saurait éveiller. La condition de cette coopération est dans l'organisation même du processus de projet : 1) avoir un cadre conceptuel minimum mais partagé (nous pensons en avoir jeté les bases et expérimenté la validité pour l'aspect physique de l'approche morphologique, laissant en suspens la question de savoir si une approche par le social pourra se caler sur les mêmes découpages) ; 2) créer les conditions d'une élaboration commune du projet ; le temps du projet n'est pas monochrome et il est parfois difficile de ménager les effets de feed-back d'une approche particulière sur l'ensemble du processus. Il est essentiel de gérer celui-ci en distinguant à chaque étape ce qui est décidé, et ce qui n'a pas besoin de l'être et doit au contraire rester décidable. Attitude qui doit prévaloir sur les dispositions de méthodologies trop rigides et qui est à expliciter très clairement dans les rapports avec la Maîtrise d'ouvrage.

En privilégiant l'aspect processus dans la production de la ville et dans le déroulement du projetage, nous avons suivi une exigence intellectuelle de décrire au mieux la réalité des choses, y compris en prenant la mesure de leur écart avec une démarche de référence sur laquelle on a calé le dispositif conceptuel opératoire dans le projet. Nous nous situons, ce faisant, dans un mouvement d'idées : cesser de masquer la nature problématique des décisions humaines, renoncer à la confiscation du pouvoir par l'expert, ouvrir le jeu de la décision à ceux qui peuvent en assumer les suites, contribuer à une société qui expérimente sa capacité à élaborer et gérer un projet.

